CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES. 693e et 694e LIVRAISONS | THEATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ | MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS, RUE VIVIENNE, 2 BIS.

37



L'AFRICAIN

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

.RLES EDMOND

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE L'EMPEREUR, LE 9 AOUT 1860.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE KAID HAMZA, 38 ans............	MM GEFFROY.	UN DOMESTIQUE de M. de Lancy.....	M. MASQUILLIER.
LE BARON BEYNADIER, 35 ans......	LEROUX.	MADAME JEANNE DE LANCY, 32 ans.	Mmes ÉMILIE GUYON.
M. DE LANCY, 40 ans...............	MAILLART.	LUCILE, sa fille, 16 ans..............	EMMA FLEURY.
LE CAPITAINE KELLER, 40 ans......	MONROSE.	MADAME DE CORANDEUIL, douairière, 50 ans..............................	JOUASSAIN.
GASTON DE LARIEU, 25 ans.........	WORMS.	ZOÉ DE CORANDEUIL, sa nièce, 18 ans.	ÉDILE RIQUER.
EDGARD DE MARIGNY, 25 ans.......	ARISTE.	SUZANNE, femme de Justin, 20 ans....	ROSA DIDIER.
LE DOCTEUR FAVRAULT, 60 ans.....	BARRE.	HERMANCE, femme de chambre de madame de Lancy....................	BONNOIS.
JUSTIN................................	EUGÈNE PROVOST.		
BAPTISTE, valet de chambre.........	MATHIEN.		
UN CONCIERGE......................	MONTET.		

L'action se passe, au premier acte, aux bains de Bagnères de Bigorre; aux deuxième, troisième et quatrième actes, à Paris.

— Tous droits réservés —

ACTE PREMIER

Une grande salle ouverte au fond et terminée par une véranda laissant apercevoir un site montagneux; au troisième plan, à droite et à gauche, des portes s'ouvrant sur d'autres salles; au premier plan, à droite, un guéridon adossé au mur, sur lequel se trouvent un verre d'eau complet et un flacon d'eau-de-vie; un peu plus haut, une table de jeu entre deux fauteuils, deux jeux de cartes et des jetons sur la table; au premier plan, à gauche, une autre table avec des fauteuils; sur la table, des journaux, des enveloppes de lettres et tout ce qu'il faut pour écrire; au fond, dans la véranda, faisant face au public, un piano droit avec son tabouret; sur le piano, des feuilles de musique; chaises et fauteuils à droite et à gauche du piano.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, assis à gauche; LE DOCTEUR et KELLER, à droite, faisant une partie d'écarté; GASTON, debout, regardant jouer.

KELLER.

Encore une partie que je vais perdre! Décidément, les eaux des Pyrénées ne me portent pas bonheur! Docteur, j'aurais mieux fait d'aller à Barèges que de venir à Bigorre. (Il prend une carafe et se verse à boire.)

LE DOCTEUR.

De l'eau pure! Bravo, capitaine! Vous commencez à suivre mes prescriptions.

KELLER.

Je ne sais où j'ai la tête ce matin. (Il repousse la carafe.)

LE DOCTEUR, retournant.

Le roi!

KELLER, avec éclat.

Tonnerre!

LE DOCTEUR.

Le fait est que, si le proverbe a raison, vous devez être heureux en femmes. (Keller hausse les épaules.)

LE BARON.

Le capitaine refuse la compensation?

KELLER, se levant et allant au milieu.

Parbleu! monsieur le baron, je voudrais bien vous y voir! Si vous aviez mes blessures et ma déveine, vous donneriez le jeu et les femmes à tous les diables... les femmes surtout!.. Elles me font peur, à moi. (Il remonte au fond à droite.)

GASTON.

Le baron, il est heureux en tout et partout. On dirait qu'il a pris le hasard à son service.

LE BARON.

Et que je lui fais mettre ma livrée.

Digitized by Google

76966

GASTON.

Gageons qu'il va se plaindre d'être trop bien servi !

LE BARON.

Ah ! Messieurs, quel supplice que d'être toujours heureux ! Parole d'honneur ! je donnerais la moitié de ce que je possède pour...

GASTON.

Pour perdre le reste ?

LE BARON.

Impossible, mon cher ; j'ai tout fait pour me ruiner, et je n'ai jamais réussi.

GASTON.

Le pauvre homme !

LE DOCTEUR, au baron.

L'argent vous pèse ?

LE BARON.

Dame !

LE DOCTEUR.

Rejetez le fardeau sur les pauvres : ils ont bon dos.

LE BARON.

Je respecte les lois de mon pays. La mendicité est interdite.

LE DOCTEUR.

Et vous vous privez du plaisir de l'aumône ?

LE BARON.

Si je croyais que ce fût un plaisir, soyez sûr que je ne m'en priverais pas.

LE DOCTEUR.

Jeune homme, vous vous aimez trop.

LE BARON.

Je remplis le premier de mes devoirs envers moi-même. Comme fils unique, je me devais une amitié et des soins sans partage ; aujourd'hui que je suis orphelin, je me dois des consolations sans limites.

LE DOCTEUR.

Amusez-vous donc, si vous pouvez !

GASTON.

S'amuser, c'est la vie !

LE BARON.

Je suis donc mort à ce compte : je m'ennuie toujours.

KELLER, qui a fouillé ses poches.

Un louis que je retrouve ! Une dernière partie, docteur ! (Il recommence à jouer avec le docteur.)

GASTON, au baron.

Eh bien ! il est fâcheux que vous ne vous soyez pas trouvé hier dans mon phaéton avec ma tante et madame de Lancy.

LE BARON.

Je le regrette pour plusieurs raisons.

GASTON.

La nuit, le danger et les cris de madame de Corandeuil ne vous auraient pas laissé le temps de vous ennuyer. Du reste, c'est ma faute : je ne devais pas permettre à ces dames de monter seules en voiture.

LE DOCTEUR, tout en jouant.

Que s'est-il donc passé ?

LE BARON.

Rien de grave apparemment. Ces dames sont revenues saines et sauves.

GASTON.

Vous en parlez bien à votre aise. Nous quittons Saint-Sauveur à la nuit tombante. Il n'y a que deux places dans mon phaéton ; madame de Corandeuil s'empare de l'une, et offre l'autre à madame de Lancy. Ces dames partent. A moitié chemin de Bigorre, — il faisait nuit comme dans un four, — mon cocher, un imbécile, descend du siége pour allumer ses lanternes. Le bruit, l'allumette, que sais-je, moi ? effrayent les chevaux. Ils s'emportent... le cocher n'a pas le temps de remonter sur son siége...

LE DOCTEUR.

Bah !

LE BARON.

Si le récit de Théramène n'existait pas, vous l'auriez inventé, monsieur de Larieu.

GASTON.

Moins le monstre. — Madame de Corandeuil perd la tête.

LE BARON.

C'est vrai ; ce matin, on a retrouvé son chapeau.

GASTON.

Quant à madame de Lancy, elle rattrape les rênes, saisit le fouet et administre à mon attelage une correction des plus vigoureuses.

LE DOCTEUR.

Vraiment ?

GASTON.

Les chevaux comprirent enfin qu'ils n'avaient aucune raison valable de courir si fort, et, dès le premier avertissement, ils s'arrêtèrent.

LE DOCTEUR.

A la bonne heure, j'aime les femmes comme celle-là !

LE BARON.

Je ne les aime pas toutes comme celle-là.

GASTON.

Ce qui veut dire ?

LE BARON.

Tout ce que vous voudrez.

GASTON.

Je ne veux rien, moi.

LE BARON.

Ni moi non plus.

LE DOCTEUR, au baron.

Vous ne voulez rien ? Eh bien, entre nous, mon cher monsieur Beynadier, je crois que vous avez raison.

LE BARON.

Plaît-il ?

LE DOCTEUR, jouant.

A tout !

KELLER.

J'en ai un petit.

LE BARON, se levant.

Docteur, quelle raison avez-vous de me donner raison ?

LE DOCTEUR.

Idée de médecin ! affaire de diagnostic !

LE BARON.

Hélas ! je ne crois pas aux médecins. (Il va se rasseoir.)

LE DOCTEUR, jouant.

Un petit trèfle !

KELLER.

Sapristi !

LE DOCTEUR, se levant, au baron.

Ah ! vous ne croyez pas aux médecins ? Très-bien ! — Vous avez été très-aimable avant-hier avec madame de Lancy.

LE BARON.

Peuh !..

LE DOCTEUR.

Ne faites pas le modeste. On aurait dit que vous aviez juré de l'afficher. N'avez-vous pas remarqué dans ses réponses certain je ne sais quoi qui attestait les derniers efforts d'une femme à bout de patience ?

LE BARON.

A bout de patience ou de résistance ; on ne sait jamais.

LE DOCTEUR.

Au retour de la promenade, — nous parlons toujours d'avant-hier, — vous vous êtes présenté chez elle.

LE BARON.

En effet ; elle était sortie.

LE DOCTEUR.

Pardon ! madame de Lancy était chez elle. Je me trouvais dans son salon, moi-même, avec un de mes clients, lord Douglas-Morton.

GASTON.

La bonne plaisanterie ! Est-ce possible ?

LE DOCTEUR.

Parfaitement ; j'ai pris note de l'heure qu'il était, huit heures dix-sept.

LE BARON.

C'est bien dans ces environs-là.

GASTON.

Mais alors ?..

KELLER, debout.

C'est drôle !

LE DOCTEUR.

Attendez ! (Au baron.) Depuis votre arrivée à Bagnères, vous avez été de toutes les parties ; c'est madame de Lancy qui les organise et qui fait faire les grandes manœuvres. Le jeune Edgard de Marigny remplit les fonctions de maréchal des logis pour les beaux yeux de mademoiselle Lucile ; mais c'est sa mère, madame de Lancy, qui commande le régiment. — Hier, on est allé à Saint-Sauveur.

GASTON.

A telles enseignes que mon phaéton a presque tué ces dames.

KELLER.

Ça, c'est moins drôle.

LE DOCTEUR, au baron.

Étiez-vous commandé de service ?

LE BARON.

Hier, docteur, je n'étais pas libre.

LE DOCTEUR.

Ah !... L'êtes-vous aujourd'hui ?

Digitized by Google

LE BARON.
Complétement.

LE DOCTEUR.
Eh bien, nous allons tous à Gavarnie... Je vous l'apprends, peut-être?

LE BARON.
Je sais toujours ce que j'ai intérêt à savoir.

LE DOCTEUR.
Et j'ai peur que vous ne soyez pas invité.

LE BARON.
J'irai cependant.

LE DOCTEUR.
De votre côté? Tout seul? Comme un grand garçon?

LE BARON.
Mais oui, docteur, mais oui.

LE DOCTEUR.
A moins, pourtant, que tous les chevaux ne soient déjà pris, et que vous n'en trouviez plus un seul à retenir. C'est dur pour un homme qui a les plus beaux chevaux de Paris... à Paris... — Il y a bien encore des mulets!.. (Il se rassied à sa place à droite.)

LE BARON, se levant.
Ne vous inquiétez pas, docteur. M. de Larieu, qui est le plus aimable des hommes, me donnera une place dans son phaéton.

GASTON, embarrassé.
Mon Dieu!.. avec plaisir, baron, avec plaisir... Mais, pardon, madame de Corandeuil et sa nièce...

LE BARON.
Je ne vous retiens pas. Votre jolie cousine est éblouissante ce matin.

KELLER.
Docteur, voici un porte-cigares... il représente vingt francs.

LE DOCTEUR.
Il vous gêne?

KELLER.
Ah! vous croyez? Nous allons voir.

SCÈNE II.

ZOÉ, MADAME DE CORANDEUIL, GASTON, LE BARON, LE DOCTEUR, KELLER.

MADAME DE CORANDEUIL, à Zoé, en entrant par la gauche.
Un air posé, et même un peu mélancolique.

ZOÉ, riant.
Oui, ma tante.

MADAME DE CORANDEUIL.
Tu finirais par effaroucher ton cousin.

ZOÉ, riant.
Vous me faites trembler, ma tante.

MADAME DE CORANDEUIL.
Une fois mariée, tu riras tant que tu voudras, cela ne me regarde plus.

GASTON, à madame de Corandeuil.
Bonjour, ma tante.

LE BARON, s'approchant.
Mesdames... (Il remonte au fond en causant avec madame de Corandeuil.)

GASTON, à la gauche de Zoé.
Bonjour, Zoé.

ZOÉ, à Gaston.
Tu as l'air tout embarrassé.

GASTON.
Je crains d'avoir fait une sottise.

ZOÉ.
Raconte.

GASTON.
Tu ne me comprendrais pas.

ZOÉ.
Dieu! que vous êtes tous agaçants avec ce mot! Sais-tu ce que je fais depuis ma sortie de pension? Je note dans un cahier les choses qu'on n'a pas voulu me faire comprendre, et tu m'expliqueras tout cela quand nous serons mariés.

GASTON.
Oui, grand baby. (Avec un soupir.) Encore trois mois à attendre!

ZOÉ.
Tu trouves ça long?

GASTON.
Très-long; et toi?

ZOÉ.
Pas du tout. D'abord, il faut bien que tu aies le temps de me faire la cour. Ce n'est pas pour autre chose que nous t'avons amené ici; et tu ne me la fais pas énormément, la cour!

GASTON.
Comment?

ZOÉ.
Mais non, je t'assure. Essaye plutôt!

GASTON.
Tu veux que, de but en blanc...

ZOÉ, s'asseyant à gauche.
Fiancé Gaston, faites votre devoir!

GASTON.
Tu es étonnante, toi! Que veux-tu que je te dise?

ZOÉ.
Dis-moi des choses délicieuses, avec une voix qui ressemble à de la musique. Tiens-moi des discours ravissants, qui me fassent battre le cœur, et que j'écoute les yeux baissés, comme dans les comédies.

GASTON.
Eh bien, je t'aime, là! Es-tu contente?

ZOÉ.
Heu! mon cœur n'a pas battu! Regarde seulement si je baisse les yeux! Dis-moi des choses plus saisissantes.

GASTON.
On ne peut pas causer sérieusement avec toi; tu ris de tout.

ZOÉ.
Attends un peu; assieds-toi. (Gaston prend une chaise et s'assied à côté de Zoé.) Me voilà sérieuse comme un joueur de whist.

KELLER, gagnant.
Ah! c'est mon tour... Je double!

LE DOCTEUR.
Soit!

ZOÉ.
Mon beau cousin, plus je réfléchis, plus je me persuade que nous avons bien tort de vouloir nous marier.

GASTON.
Allons, bon!

ZOÉ.
Nous avons été élevés ensemble, nous nous aimons bien, nous nous voyons tous les jours, qu'est-ce qui nous manque?

GASTON.
Ce qui nous manque?

ZOÉ.
Enfin, qu'est-ce que nous aurions de plus, si nous étions mari et femme?

GASTON.
Nous aurions... Note encore cette question-là sur ton cahier.

ZOÉ.
Je dis mieux! Nous nous tutoyons depuis l'enfance, et nous serions forcés de nous dire vous. Je t'appellerais monsieur, tu m'appellerais madame, et nous serions beaucoup moins intimes qu'à présent. Tu vois ça!

GASTON, riant.
Je t'adore!

ZOÉ, se levant.
C'est bien plus aisé que de répondre. Allons, puisque tu n'es pas dans un jour d'éloquence, donne-moi le bras jusqu'à la porte de madame de Lancy. Je vais savoir pourquoi la blonde Lucile n'a pas encore paru sur l'horizon (A madame de Corandeuil.) Ma tante, je vais chercher des nouvelles de Lucile, et dire bonjour à madame de Lancy.

MADAME DE CORANDEUIL.
Va. (Gaston et Zoé sortent par la droite.)

SCÈNE III.

MADAME DE CORANDEUIL, LE BARON, LE DOCTEUR, KELLER.

MADAME DE CORANDEUIL, descendant en scène.
A propos, baron, qu'est-ce que vous avez fait à madame de Lancy?

LE BARON, riant.
Ce que je lui ai fait? Tenez-vous beaucoup à le savoir?

MADAME DE CORANDEUIL, s'asseyant à gauche.
Tenez-vous beaucoup à ne pas le dire?

LE BARON.
Oh!

MADAME DE CORANDEUIL.
Il y a longtemps que vous connaissez madame de Lancy?

LE BARON.
Oui, il y a déjà près d'un an que je cherche à la comprendre; mais c'est un rébus dont je n'ai pas deviné le premier mot.

MADAME DE CORANDEUIL.
Elle est bien. On assure que deux clubs du boulevard se consument pour elle; mais elle a une idée fixe : son mari.

Digitized by Google

LE BARON.

Bah! Vous la calomniez, peut-être.

MADAME DE CORANDEUIL.

Baron, si jamais on me calomniait, jurez-moi de ne pas me défendre.

LE BARON.

Eh! Madame, qui serait assez téméraire pour me forcer d'intervenir en votre faveur?

MADAME DE CORANDEUIL.

Vous êtes l'associé de M. de Lancy?

LE BARON, s'asseyant près de madame de Corandeuil.

J'ai quelque argent dans la maison, voilà tout. Que voulez-vous? c'est la mode du jour. Lancy a voulu me convaincre que le tracas des affaires me distrairait un peu, mais cela ne m'a guère réussi. A la première réunion d'actionnaires, je me suis endormi.

MADAME DE CORANDEUIL.

Le bien vient en dormant, dit le proverbe.

LE BARON.

Et le proverbe a raison; car les dividendes, à ce que j'ai appris à mon réveil, étaient énormes. Depuis, je remplis mes devoirs de membre du conseil de surveillance chez moi. Je dors à la maison.

KELLER, au docteur.

Je propose!

LE DOCTEUR.

Combien?

KELLER.

Ah! mon Dieu, cinq, pas davantage!

MADAME DE CORANDEUIL.

Madame de Lancy est bien heureuse, elle mène un train royal.

LE BARON, se levant.

Qui dit train royal ne dit pas toujours train de plaisir.

MADAME DE CORANDEUIL, se levant.

Et vous croyez?...

LE BARON.

Oui; Lancy est trop parfait pour être aimé de sa femme. Il est bien avec tout le monde; il a un pied dans toutes les affaires; tous les ministres qui passent lui veulent du bien. Il n'a point d'ennemis, point de vices. Je parierais cent contre un que madame de Lancy aimait bien autrement son premier mari, par la raison toute simple qu'il ne le méritait pas tant.

MADAME DE CORANDEUIL.

Vous l'avez connu?

LE BARON.

Aucunement, et j'en ai même assez peu entendu parler.

MADAME DE CORANDEUIL.

C'était un Italien, dit-on?

LE BARON.

Oui... un comte Mattei... de Venise. Madame de Lancy est de ce pays-là; du reste, Parisienne comme toutes les femmes de race, quelle que soit leur origine.

MADAME DE CORANDEUIL.

On assure que ce ménage n'a pas été heureux?

LE BARON.

J'ai ouï dire que le comte Mattei a commencé par promener la comtesse par des chemins où une chèvre se serait cassé le cou. C'était un chercheur d'aventures, un fou assez agréable apparemment, mais qui n'avait jamais appris l'arithmétique. On prétend que son passif s'éleva rapidement au-dessus de son actif, et qu'il dut quitter l'Italie, parce que les Lombards étaient trop près de Venise. Il est mort je ne sais où, en Afrique.

MADAME DE CORANDEUIL.

Alors la veuve inconsolable...

LE BARON.

Se consola. Elle vint chercher refuge dans cette aimable ville de Paris, qui est le champ d'asile des infortunes secrètes, et le champ de course des grandes fortunes. Voilà tout ce que je sais de la belle comtesse Giovanna Mattei, devenue madame Jeanne de Lancy : vous avouerez que c'est peu de chose.

MADAME DE CORANDEUIL.

Comment donc! c'est déjà beaucoup. Je supposerais pourtant, à votre air discret, que vous en savez davantage.—Entre nous, baron, croyez-vous qu'une Italienne se refuse le luxe d'un sigisbé?

LE BARON.

Hélas! Madame, il n'y a plus de sigisbés, même en Italie. Le dernier a disparu avec les ailes de pigeon et les cravates à l'incroyable. On le garde empaillé à Florence.

MADAME DE CORANDEUIL.

Et vous ne l'auriez pas ressuscité, par hasard?

LE BARON.

Qui, moi? Je ne suis qu'un ami. Un ami qui manque de résignation, seulement.

MADAME DE CORANDEUIL.

S'il est vrai que l'on manque pour vous de bonté.

LE BARON.

Je vous jure, Madame... tout ce qu'on jure en pareille circonstance.

MADAME DE CORANDEUIL.

Allons, vous mourrez de modestie.

LE BARON.

Avec votre permission, je tiens à ne mourir que de vieillesse.

MADAME DE CORANDEUIL.

Prenez garde! Voici un mouvement qui vous a trahi. Je parie que madame de Lancy vient d'entrer au salon?

LE BARON.

Ah! rien ne vous échappe, Madame. (Madame de Lancy, Lucile, Gaston et Edgard paraissent dans le fond, en entrant par la droite.)

SCÈNE IV.

MADAME DE CORANDEUIL, LE BARON, MADAME DE LANCY, LUCILE, EDGARD, ZOE, GASTON, LE DOCTEUR, KELLER.

KELLER.

Allons, pas moyen de lutter!—Docteur, je vous joue mon yatagan de Damas.

LE DOCTEUR.

Votre yatagan?

LE BARON, saluant madame de Lancy.

Madame...

LE DOCTEUR.

Croyez-vous que j'en aie besoin pour tuer mes malades?

MADAME DE LANCY, sans répondre au baron, allant au docteur.

Vos malades, docteur? En voici toujours une qui se porte bien, grâce à vous.

LE DOCTEUR.

De l'air pur et de l'exercice, Madame; les homœopathes, eux-mêmes, n'ont rien inventé de plus neuf.

ZOÉ, à Lucile.

Si tu continues de ce train-là, tu m'auras bientôt rattrapée. N'est-il pas vrai, monsieur de Marigny?

LUCILE.

Je ne suis pas si ambitieuse.

KELLER, au docteur.

Vous savez qu'il est superbe, mon yatagan, et historique! Je l'ai pris moi-même dans la smalah d'Abd-el-Kader.

LE DOCTEUR.

Allons! A qui la main?

LE BARON, à madame de Lancy.

Notre promenade à Gavarnie tient toujours, n'est-ce pas, madame?

MADAME DE LANCY, sans lui répondre, à Keller.

Capitaine, j'espère bien que vous nous donnerez la préférence sur votre vilain roi de carreau?

KELLER.

Certainement, Madame, certainement... le temps de rattraper ce que j'ai perdu.

LE BARON, en haut de la table de jeu.

Dans ce cas, mon cher capitaine, nous ne partirons pas aujourd'hui. Vous savez que le départ est à midi juste.

KELLER, jouant.

Diable!

LE BARON.

Et vous perdez le point.

LE DOCTEUR, à madame de Lancy.

Midi, heure militaire!

LE BARON, à madame de Lancy, revenu à sa droite.

C'est bien pour midi, n'est-ce pas, Madame?

MADAME DE LANCY, sans lui répondre, à madame de Corandeuil.

Nous goûterons à moitié chemin tout à fait entre nous.

LE BARON, à madame de Lancy, en la suivant.

Figurez-vous, Madame, que j'avais ce soir un dîner de garçon mais j'ai fait remettre la partie à demain, enchanté de vous suivre pour partager vos plaisirs champêtres.

MADAME DE LANCY, à part, en brisant le manche de son ombrelle.

C'est intolérable! (Elle laisse tomber le morceau.)

LE BARON, le ramassant.

Ah! Madame, quel dommage! Un ivoire de toute beauté!

Digitized by Google

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, apportant des lettres et des journaux.

LE DOMESTIQUE.

Le courrier de Paris! (Il distribue les journaux et les lettres à chacun, excepté à Keller, Lucile et Edgard. — Madame de Lancy s'assied à gauche pour lire une lettre; le docteur en lit une à droite; madame de Corandeuil, le baron et Gaston, lisent debout, vers le fond.)

LUCILE, effeuillant une marguerite, à Edgard.

La poste ne vous apporte rien, à vous?

EDGARD.

Non, Mademoiselle, je n'attends rien de personne.

LUCILE.

Ah!

EDGARD.

Je suis seul au monde, et si j'ai quelques espérances, quelques rêves de bonheur, tout est ici. — Aimez-vous Bigorre?

LUCILE.

Sans doute... un pays admirable! Il m'a rendu à la vie.

EDGARD.

Béni soit le jour où vous y êtes venue! — Les marguerites de Bigorre parlent-elles?

LUCILE.

Je ne sais pas. J'effeuille celle-ci...

EDGARD.

Sans le lui demander?

LUCILE.

Interrogez-la vous-même.

EDGARD.

Mais il ne reste plus qu'une seule feuille. — Serait-ce la dernière?

LUCILE.

Je ne crois pas. (Elle se rapproche de madame de Lancy.)

EDGARD.

Ah! alors... ce serait trop beau.

KELLER, au docteur.

Vous connaissez mes deux chiboucks à bout d'ambre? Les prenez-vous pour cinq louis?

LE DOCTEUR.

Je ne fume pas, mais c'est égal. La smalah d'Abd-el-Kader était donc bien riche?

MADAME DE LANCY, assise près de la table à gauche, à Lucile.

Mon enfant?

LUCILE.

Maman?

MADAME DE LANCY.

Nous passerons l'hiver en Italie.

LUCILE.

Avec mon père?

MADAME DE LANCY.

J'y compte un peu... Son ami, tu sais... M. de Montanes...

LUCILE.

M. de Montanes?...

MADAME DE LANCY.

Vient d'être nommé ministre à Florence. C'est beau pour un jeune homme de trente-cinq ans.

LUCILE.

Ah! les gens ennuyeux n'ont pas d'âge...

MADAME DE LANCY, la retenant.

Tu n'es pas raisonnable, chère enfant. M. de Lancy aime beaucoup M. de Montanes. Il lui a servi de père, comme à toi. Il avait même, pour votre bonheur à tous les deux, des intentions... que tu dois respecter.

LUCILE.

Ah! maman!

MADAME DE LANCY.

Dans tous les cas, l'absence de ton père et ses idées qu'il me rappelle aujourd'hui, nous défendent d'encourager certaines espérances.

LUCILE.

Je n'ai rien encouragé, maman. (Remontant la scène et bas à Edgard.) Courage!

GASTON, une lettre à la main, au baron.

Dites donc, madame de Montalban a déserté le domicile conjugal.

LE BARON.

Je sais quelqu'un qui la rendait bien malheureuse; mais ce n'était pas une raison pour quitter son pauvre mari.

EDGARD, à la droite de madame de Lancy.

Vous paraissez préoccupée, Madame?

MADAME DE LANCY.

Oui... et un peu contrariée.

EDGARD.

Cette lettre?...

MADAME DE LANCY.

Des projets dont me parle M. de Lancy.

EDGARD, avec terreur.

Des projets!

MADAME DE LANCY.

..... De voyage! Nous passerons l'hiver en Italie, probablement.

EDGARD.

Ah!

MADAME DE LANCY.

Tout ce que j'avais organisé se dérange : je comptais rester l'hiver à Paris.

EDGARD.

Et moi, Madame, vous m'aviez permis... j'espérais être assez heureux pour vous y présenter mes hommages... Mais l'Italie n'est pas loin, et...

MADAME DE LANCY, vivement.

Nous ne serons peut-être pas chez nous. Un ami de M. de Lancy, un jeune diplomate, nous a offert l'hospitalité à Florence... M. de Montanes... Je pense que vous le connaissez. Du reste, rien n'est encore décidé. Lucile, ton père t'envoie la nouvelle partition de Verdi.

LUCILE, froidement.

Ah! *le Trovatore!*

ZOÉ.

Le Trovatore! Attends un peu, que je déchiffre le quatrième acte.

LUCILE.

Tu aimes beaucoup Verdi; tu sais que c'est mon compatriote. Tiens! (Elle lui passe la partition.)

MADAME DE LANCY, se levant, à Lucile et à Zoé.

Non, Mesdemoiselles; habillez-vous d'abord. Soyez exactes au rendez-vous; et si, après cela, il vous reste encore du temps, vous pourrez l'employer à déchiffrer votre partition. Viens, Lucile, sinon... (En souriant.) j'irai à Gavarnie sans toi. Qu'en penses-tu? Tu me connais... je suis intraitable.

LE BARON.

Prenez garde, Madame! Le monde trouverait peut-être que vous avez raison.

MADAME DE CORANDEUIL, à part.

Voilà qui me paraît assez clair.

MADAME DE LANCY, avec hauteur, au baron.

Vous disiez, Monsieur?...

LE BARON, légèrement troublé.

Je disais, Madame... que le temps est des plus beaux pour une excursion à Gavarnie.

MADAME DE LANCY, avec ironie.

Le soleil est de votre avis. Lucile! (Elle va pour sortir.)

ZOÉ, à madame de Corandeuil.

Allons, ma tante, dépêchons-nous. (A Lucile.) Dans dix minutes, au piano! Nous verrons qui sera la première.

LUCILE.

C'est moi, j'en réponds! Monsieur Edgard ira, en attendant, commander nos voitures.

EDGARD.

Avec bonheur, Mademoiselle. (Il sort vivement par la gauche.)

ZOÉ, à part, à Gaston.

Écoute et profite. Voilà comment s'exprime un cœur bien épris.

MADAME DE LANCY, à madame de Corandeuil.

A tout à l'heure, Madame!

LE BARON, à madame de Lancy.

A bientôt, Madame! (Madame de Lancy, sans lui répondre, sort avec Lucile par la gauche.)

MADAME DE CORANDEUIL, au baron.

Il m'a semblé, mon cher baron, que vous venez d'être repoussé avec perte?

LE BARON, riant.

Patience! la campagne commence à peine.

MADAME DE CORANDEUIL, à Gaston.

Gaston, serez-vous assez aimable pour nous accompagner jusque chez nous?

GASTON.

Comment donc! De votre suite, j'en suis, ma tante!

MADAME DE CORANDEUIL, souriant.

Je ne sais où vous allez chercher tous ces jolis mots que vous nous dites. A bientôt, Messieurs!

LE BARON.

A vos ordres, Madame! (Madame de Corandeuil, Gaston et Zoé sortent par la gauche. Le baron les accompagne et disparaît un moment.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.*

LE BARON, LE DOCTEUR, KELLER.

KELLER.

Cristi! docteur, une dernière partie!

LE DOCTEUR, se levant.

Pardon! Il faut que je m'habille pour la promenade.

KELLER.

Votre toilette n'est pas longue à faire... pas plus que la mienne; et puisque ces dames ne sont pas encore prêtes... J'ai un magnifique bournous à vous offrir.

LE DOCTEUR.

Que diable voulez-vous que je fasse d'un bournous?

KELLER.

En poil de chameau!

LE DOCTEUR, se levant.

Raison de plus. Remettons la partie à un autre jour.

KELLER.

Et ma revanche?

LE DOCTEUR.

Mais, capitaine, je vous en ai donné dix-huit, des revanches.

KELLER, suppliant.

Cher ami!

LE DOCTEUR.

Pourquoi vous obstiner contre la veine? Je vous ai rasé comme un ponton.

KELLER, fouillant dans ses poches.

Vous croyez? Et mon bournous? (A part.) Ah! ma foi! tant pis! (Haut.) Et ce portrait encore?...

LE DOCTEUR, s'éloignant.

Allons donc! On ne joue pas un portrait.

KELLER, se levant.

Comment! on ne joue pas?.. C'est au jeu que je l'ai gagné... et, ma parole d'honneur! vous voudriez le gagner vous-même, si vous saviez son histoire.

LE DOCTEUR.

Vous me la raconterez demain.

KELLER, le retenant.

Le cercle est en or et la peinture est fine.

LE DOCTEUR.

Je ne suis pas connaisseur.

KELLER, voyant rentrer le baron.

Demandez au baron.

LE BARON.

De quoi s'agit-il?

KELLER, au baron.

Tenez, voyez ce portrait, et dites-nous ce que vous en pensez. (Au docteur.) Il doit s'y connaître, le baron, il est de Paris.

LE BARON, à part, examinant le portrait.

C'est absurde! Quand on a l'esprit rempli d'une ... on la retrouve partout..

KELLER, au baron.

Eh bien?

LE BARON.

Oui, la peinture n'est pas mauvaise.

KELLER.

Pas mauvaise! c'est-à-dire excellente! Et la preuve, c'est que j'ai vu deux amis se découper à grands coups de sabre à l'occasion de ce portrait-là.

LE BARON, examinant encore le portrait.

Vraiment? C'est original! (Il s'assied à gauche.)

LE DOCTEUR, à Keller.

A demain!

KELLER, le retenant.

Attendez donc! c'est l'affaire de deux minutes.

LE DOCTEUR.

Je vous en donne trois... mais, pas davantage.

KELLER.

Eh bien, soit! La veille du jour où j'ai quitté l'Afrique, je jouais avec le kaïd Hamza; nous étions un peu dans les vignes; le punch, le va-et-vient de la chance, la fumée du tabac, nous avaient monté à la tête. Je gagnais comme dans un bois; il perdait jusqu'à ses cantines. Alors, en désespoir de cause, il met ce portrait au jeu; je tiens quelques louis pour lui faire plaisir, et je gagne.

LE DOCTEUR, raillant.

Elle est intéressante, votre histoire.

KELLER.

Mais vous allez voir... Le kaïd Hamza...

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que c'est que le kaïd Hamza?

KELLER.

Le kaïd Hamza! Comment vous ne connaissez pas le kaïd Hamza? C'est étonnant! Le kaïd Hamza, Messieurs, est le meilleur officier, le plus brave soldat, le plus joyeux convive, le plus beau joueur de l'armée d'Afrique.

LE DOCTEUR.

Quel enthousiasme!

KELLER.

C'est mon ami! Un fameux homme, allez! Il commande un goum de deux mille cavaliers, avec le rang de colonel et la rosette, et il n'est pas plus fier qu'un caporal de la ligne! Mais il ne faut pas qu'on l'agace! Et, tenez, je rentre dans mon histoire. Le jour de la partie en question, la miniature était là, sur la table; je venais de la gagner, et j'allais la mettre dans ma poche. Un lieutenant-colonel de spahis entre au café, s'approche de nous, regarde le portrait et dit en riant: « Voilà une femme que j'ai beaucoup connue. » A ces mots, le kaïd jure un de ses grands jurons; il saute sur son sabre; on court dans le jardin tous ensemble, pêle-mêle: quarante témoins au lieu de quatre! et je vois un combat et une estafilade! Ah! le pauvre spahi en a pour trois mois! Quant à mon kaïd, il revint au café, vida un bol de punch comme un simple petit verre, et s'endormit du sommeil de l'innocence. Il ronflait encore le lendemain, au départ du bateau qui m'emportait.

LE DOCTEUR.

Vous êtes donc parti?

KELLER.

Il paraît!

LE DOCTEUR.

Eh bien, mon cher capitaine, ne trouvez pas mauvais que je fasse comme vous.

KELLER.

Docteur!

LE DOCTEUR, s'échappant.

J'entends bien... le portrait! Soyez tranquille; je vous le gagnerai demain.

KELLER, consterné.

Il ... Charlemagne!

SCÈNE VII.

LE BARON, KELLER.

LE BARON, se levant.

Parbleu! mon cher capitaine, vous avez là un chef-d'œuvre.

KELLER.

Oh! c'est peint avec des couleurs fines! (Pause.) Ne trouvez-vous pas que ce portrait a un faux air de la fille de madame de Lancy?

LE BARON, à part.

Lui aussi!...

KELLER.

Vous trouvez, n'est-ce pas?

LE BARON.

Quoi?

KELLER.

La ressemblance.

LE BARON.

Non, ce n'est pas à la fille de madame de Lancy que cela ressemble... Non, non, vous vous trompez.

KELLER.

C'est possible! Oh! moi, en fait de peinture, je ne comprends que le daguerréotype.

LE BARON.

Comment une miniature pouvait-elle se trouver aux mains d'un Arabe?

KELLER.

Quel Arabe?

LE BARON.

Votre kaïd.

KELLER.

Mais ce n'est pas un Arabe; il n'a d'arabe que l'habit et le nom.

LE BARON.

Jour de Dieu!

KELLER.

Qu'est-ce qui vous prend? Vous jurez.

LE BARON.

Ah! vous croyez?.. C'est le mérite de la peinture. Décidément, capitaine, votre miniature devient intéressante comme un portrait historique.

KELLER.

Je vous le disais bien que c'était peint avec des couleurs fines.

LE BARON.

Et par le plus célèbre artiste de Venise. Voyez-vous ici... « Venezia... Carluccio, pinxit. » — Ce que vous m'avez dit de votre ami m'intéresse au dernier point.

Digitized by Google

KELLER.

Il y a de quoi.

LE BARON.

Hamza! C'est un nom de guerre.

KELLER.

Naturellement.

LE BARON.

De quel pays est-il, votre kaïd?

KELLER.

De... Attendez... Vous l'avez dit tout à l'heure. Comment appelez-vous déjà ce pays qui va sur l'eau?

LE BARON.

Venise.

KELLER.

Précisément, il est de Venise.

LE BARON.

Et depuis combien de temps en Afrique?

KELLER.

Ça, c'est connu; trente campagnes, dix-huit blessures, seize ans de service.

LE BARON, *à part.*

Seize ans! (*Haut.*) Ne parle-t-il jamais de son pays? Raconte-t-il les événements qui l'ont poussé en Algérie?

KELLER.

Non. Les soldats d'aventure ne parlent guère de leur passé, et pour cause.

LE BARON.

Mais enfin, il reçoit des lettres, il en écrit; il a une famille?

KELLER.

Voyez-vous, baron, dans la légion étrangère, comme dans les troupes indigènes d'Afrique, nous sommes, pour la plupart, des enfants perdus des nationalités vaincues! Celui-ci est Italien... celui-là Hongrois... cet autre... A quoi bon écrire? Nos lettres ne serviraient qu'à dénoncer nos amis. Elles porteraient malheur à nos correspondants.

LE BARON.

Elle ne doit pas être gaie, votre légion?

KELLER.

Bah! On a la poudre pour se distraire et le vin pour s'étourdir. — Mais, à propos de lettre, je lui avais écrit, à ce vieux kaïd; pourquoi ne m'a-t-il pas répondu?

LE BARON.

S'il s'était laissé mourir!

KELLER.

Lui!

LE BARON.

Ce serait grand dommage.

KELLER.

Allons donc! est-ce qu'il mourra jamais? (*Il réfléchit et fouille dans sa poche.*) Eh! parbleu! j'y pense... voici pourquoi il ne m'a pas répondu, c'est que ma lettre est encore dans ma poche. Depuis douze jours! et j'ose dire que l'enveloppe est jolie.

LE BARON, *montrant la table à gauche.*

En voici d'un peu plus blanches.

KELLER.

Merci bien! Et dire que c'est toujours comme ça lorsque j'écris une lettre! (*Il jette la vieille enveloppe, cachette sa lettre et met l'adresse.*) Mais je n'oublierai pas celle-ci, car je vais droit à la poste. Voulez-vous me donner mon médaillon?

LE BARON.

Attendez! (*Il ouvre le médaillon.*)

KELLER.

Prenez garde, le verre ne tient pas.

LE BARON.

Si fait! — Il y a un double fond.

KELLER.

Ah!

LE BARON.

Et un chiffre.

KELLER.

Probablement les initiales de la personne.

LE BARON, *à part.*

G. M. — Giovanna Mattei! (*Haut, se mettant à la table de jeu.*) Capitaine, je fais votre partie.

KELLER.

Vous avez envie de ce brimborion-là?

LE BARON.

Je tiens cent louis.... Voilà ma réponse.

KELLER.

Deux mille francs! Il y a quelque malice là-dessous.

LE BARON.

Une manie, tout au plus... la manie des collections.

KELLER.

Ah bah!

LE BARON.

Mon Dieu, oui! j'ai tous les miniaturistes de l'Europe... excepté le célèbre...

KELLER.

Le célèbre Carluccio pinxit?

LE BARON.

Juste.

KELLER.

Tiens, tiens! comment un petit morceau...

LE BARON.

D'ivoire colorié...

KELLER.

C'est de l'ivoire?.. Peut-il valoir cent louis?

LE BARON, *étalant deux billets de banque.*

Comment deux chiffons de papier peuvent-ils valoir deux mille francs?

KELLER, *se mettant au jeu.*

Vous avez toujours raison. — Ah! c'est moi qui donne!

LE BARON.

Je parie que la veine va tourner! Vous empocherez mon argent et vous garderez votre portrait.

KELLER.

En effet, le roi!

LE BARON.

Quand je vous le disais. — Trèfle!

KELLER.

Coupe, atout, atout, cœur et cœur. — La vole.

LE BARON, *donnant les cartes.*

Ah! vous allez bien, quand vous vous y mettez!

KELLER.

Oui, — je vais bien quand je m'y mets; malheureusement je ne m'y mets pas souvent.

LE BARON, *retournant.*

Le valet de carreau!

KELLER.

Le roi, la dame et le dix. C'est gagné.

LE BARON.

Bravo! Ma revanche!

KELLER, *reprenant le médaillon.*

Allons!

LE BARON.

Non, je ne veux pas de votre argent, je n'ai envie que du portrait.

KELLER, *remettant les billets.*

A votre aise. (*Il donne.*)

LE BARON.

On dirait que la girouette a tourné. — Le roi!

KELLER.

Si vous n'avez pas un petit pique, vous pouvez marquer la vole.

LE BARON, *marquant.*

Trois... et à moi la donne.

KELLER.

Dire que je n'ai jamais pu gagner deux parties de suite! — Je propose.

LE BARON.

Jouez, ou plutôt ne jouez pas. Voici le roi et le point tout fait. A moi le médaillon!

KELLER.

Eh bien! et la belle?

LE BARON, *se levant et passant à gauche.*

C'est inutile; j'en ai assez. Ces dames vont venir tout à l'heure. N'oubliez pas, de votre côté, que vous avez une lettre à jeter à la poste. Le courrier part à l'instant.

KELLER.

C'est juste. Au revoir, baron; vous avez raison de ne plus vouloir continuer la partie. Un vilain vice que le jeu! Maintenant que j'ai rattrapé ma perte, moi aussi... pour ce qui est des cartes, c'est fini. Je jure bien...

LE BARON, *riant.*

Allez! je n'ai pas entendu votre serment.

KELLER.

Merci, baron! (*Il sort par le fond, à droite.*)

SCÈNE VIII.

LE BARON, *seul, regardant le portrait.*

C'est bien cela!.. Oui, morbleu! je suis content du hasard et je double ses gages. Voilà un joujou qui m'a tout l'air de pouvoir devenir une arme de guerre! Qui sait si je n'ai pas là de quoi jouer au sorcier? — Un médaillon marqué aux

Digitized by Google

initiales de Giovanna Mattei, et retrouvé, après seize ans, dans la poche d'un aventurier italien, qui se fait appeler le kaïd Hamza! (Il ramasse l'enveloppe jetée par Keller, et lit.) « Au kaïd Hamza, troisième subdivision, cinquième bureau arabe, à Oran. »

SCÈNE IX.

LE BARON, MADAME DE CORANDEUIL, MADAME DE LANCY, LUCILE, ZOÉ, LE DOCTEUR, GASTON.

ZOÉ, à Lucile, en entrant par la gauche.

Allons! viens vite au piano. (Elles vont au fond, Zoé déchiffre la partition du Trovatore.)

LE BARON, à part.

Madame de Lancy!.. Jamais seule.

MADAME DE CORANDEUIL, à madame de Lancy.

Notre maréchal des logis est en retard.

MADAME DE LANCY.

Oh! ça ne peut pas être la faute de M. de Marigny; il est d'un zèle, d'une exactitude!..

LE BARON.

Madame de Lancy daignera-t-elle me permettre de lui servir de cavalcadour?

MADAME DE CORANDEUIL, au baron.

Vous vous acquittez trop bien de votre emploi pour craindre un refus.

LE BARON.

Plût au ciel que madame de Lancy fût de votre avis!

GASTON, bas au docteur.

Il va bien, le baron!

MADAME DE LANCY, à madame de Corandeuil.

Chère Madame, je m'aperçois que je me suis trop avancée? Je ferais peut-être mieux de rester chez moi aujourd'hui.

MADAME DE CORANDEUIL.

Vous croyez?

MADAME DE LANCY.

J'en suis sûre.

MADAME DE CORANDEUIL.

Remettons l'excursion à un autre jour.

LE BARON.

Ne prenons pas encore un parti désespéré. Nos humbles prières finiront peut-être par faire revenir Madame sur sa détermination.

MADAME DE LANCY, à madame de Corandeuil.

Vous me pardonnerez, chère Madame? Le plaisir de passer la journée avec vous me faisait oublier que M. de Lancy attend des nouvelles de Lucile. En lui voyant ses fraîches couleurs, je me suis senti un remords de laisser plus longtemps son père inquiet, et je vais lui écrire sur-le-champ pour qu'il partage plus tôt ma joie.

MADAME DE CORANDEUIL.

Et mademoiselle Lucile qui se réjouissait tant de voir Gavarnie!

MADAME DE LANCY.

Lucile vous suivra, si vous le permettez. Je n'ai pas le courage de la retenir, la pauvre enfant!

LE BARON.

Monsieur de Larieu, vous pouvez disposer de la place que vous m'avez si gracieusement offerte dans votre phaéton... je reste à Bigorre.

GASTON.

Ah! vous restez à Bigorre?

LE BARON.

Je me suis mis à la disposition de madame de Lancy. J'aurais été heureux de l'accompagner dans cette charmante excursion; mais je ne saurais la laisser seule, et, je vous le répète, je reste à Bigorre.

MADAME DE CORANDEUIL.

Comment! vous aussi, monsieur le baron?

MADAME DE LANCY, à part.

C'est intolérable!

MADAME DE CORANDEUIL, à madame de Lancy.

Vous nous imposez, Madame, une double privation.

MADAME DE LANCY.

La privation sera pour moi seule, et je crains qu'elle ne soit plus complète. J'hésitais à vous le dire, je suis forcée de faire mes préparatifs de voyage. Je pars pour Paris.

MADAME DE CORANDEUIL.

Vous partez?

MADAME DE LANCY.

Demain matin.

MADAME DE CORANDEUIL.

Et la santé de mademoiselle Lucile?

MADAME DE LANCY.

C'est pour elle que je voulais rester encore quinze jours à Bigorre.

MADAME DE CORANDEUIL.

Mais alors?..

MADAME DE LANCY.

Je pars demain.

LE DOCTEUR, à madame de Lancy.

Voilà, Madame, une résolution contre laquelle la médecine aurait quelque droit de protester.

MADAME DE LANCY.

Je la prends malgré moi; mais elle est prise.

LE BARON, à madame de Corandeuil.

Puis-je vous être utile à Paris, Madame? Je pars à l'instant. (Il la salue et va pour sortir.)

MADAME DE LANCY.

Il faut que cela finisse! Monsieur le baron... (A madame de Corandeuil.) Restez, Madame... (Au docteur et à Gaston.) Restez, Messieurs, vous n'êtes pas de trop. (Au baron.) Monsieur, vous me persécutez, je ne veux pas, je ne dois pas le souffrir.

LE BARON.

Moi, Madame?

MADAME DE LANCY.

Écoutez-moi bien : je suis tourmentée, offensée par vous, et il y a trop longtemps que cela dure. A Paris, vous m'importuniez de vos fadeurs; mais je pouvais avoir l'air de ne pas les comprendre. Votre intimité avec M. de Lancy autorisait dans une certaine mesure les soins équivoques dont vous m'entouriez et des assiduités dont j'étais seule à sentir l'inconvenance. A Bigorre, vous vous êtes prévalu de nos relations pour rendre vos soins compromettants et pour pousser vos assiduités jusqu'à l'insulte. Vous m'avez obsédée, vous vous êtes attaché à tous mes pas; vous avez pris auprès de moi une attitude qui me révolte et qui me fait presque rougir devant ma fille. Entendons-nous une première et une dernière fois, monsieur le baron! Il y a un rôle qui me répugne entre tous : c'est celui de faible femme. Une femme n'est faible que lorsqu'elle veut bien l'être. Vous m'attaquez; il ne me plaît pas d'imposer à personne le souci de ma défense. Du reste, ma défense se réduira à bien peu de chose. Restez-vous à Bigorre? je pars sur-le-champ. Partez-vous pour Paris? je reste.

LE BARON.

A Dieu ne plaise, Madame!.. Entre gens de bonne compagnie, on se doit des concessions réciproques. Vous me laisserez bien vous offrir le premier point. Mon tour viendra. Je pars, Madame... Malheureux de vous avoir déplu à Bigorre, j'espère avoir l'honneur de vous présenter mes excuses à Paris.

LE DOCTEUR, entre ses dents.

Ah! c'est trop fort!

MADAME DE LANCY.

Monsieur, si jamais, à Paris, chez moi, l'idée vous venait de reprendre un semblable entretien, pour vous signifier ma réponse, je ne m'adresserais pas au maître de la maison.

GASTON, bas au docteur.

Touché!.. (Madame de Lancy remonte vers le fond avec madame de Corandeuil; elles rejoignent Lucile et Zoé.)

LE BARON, chantant sur l'accompagnement.

Adieu!.. ma Léonore!.. adieu, adieu!.. (Applaudissant.) Brava! Brava!

SCÈNE X.

GASTON, ZOÉ, MADAME DE CORANDEUIL, MADAME DE LANCY, LUCILE, EDGARD, LE DOCTEUR, LE BARON.

EDGARD, entrant par la droite.

Je vous cherchais, Mesdames; les chevaux sont prêts.

ZOÉ.

Messeigneurs, à cheval!

MADAME DE LANCY, à madame de Corandeuil.

Partons pour Gavarnie!

TOUS.

A Gavarnie! (Le docteur donne le bras à madame de Lancy; madame de Corandeuil prend celui de Gaston; Zoé et Lucile se donnent la main; Edgard les suit.)

LE BARON, seul.

Vous me ferez chasser par vos laquais!.. Cette injure!.. de la part d'une femme!.. mais le ridicule... le ridicule devant tous!.. Imprudente!.. (Regardant le portrait.) A Paris!

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

Petit salon bas de plafond avec porte au milieu et portes latérales; à droite, au premier plan, un pouff, un guéridon et un fauteuil; à gauche, une table adossée au mur, puis une table à manger; une chaise entre les deux meubles, un fauteuil près de la table à manger.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTIN, SUZANNE, BAPTISTE.

BAPTISTE, assis à droite, tenant un journal.

O Paris! ville où, pour de l'argent, on a de tout, sauf de l'exactitude! Le tapissier a-t-il enfin posé les cordons de sonnette?

JUSTIN.

Oui, monsieur Baptiste.

SUZANNE.

Tout le monde a mis du cœur à la besogne; M. le baron peut se vanter d'être bien servi.

BAPTISTE, se levant et posant le journal sur le guéridon.

Femme Justin, quel démon vous pousse à faire entendre ici le nom de M. le baron?

SUZANNE.

M. le baron ne veut donc pas que l'on sache que c'est lui qui a fait louer et meubler cet appartement?

BAPTISTE.

Comment! que l'on sache?... Mais je n'en sais rien, moi!

JUSTIN.

Que ne le disiez-vous?

BAPTISTE.

Justin, vous êtes un homme sans éducation, et par conséquent sans portée; du silence! Vous, Suzanne, rappelez-vous que, jusqu'à nouvel ordre, vous ne connaissez que moi seul; et encore, moi, je ne me nomme pour vous que le monsieur... inconnu. Occupez-vous chacun de votre service : vous de la cuisine, Justin de l'appartement. Que la personne que vous allez avoir l'insigne honneur de servir soit contente de vous! Le reste me regarde.

SUZANNE.

La personne?... C'est donc une femme?... J'en étais sûre!

JUSTIN.

Puisque M. Baptiste te le dit.

BAPTISTE.

J'ai dit la personne. Quand on dit la personne, c'est qu'on ne veut pas nommer la personne! On appelle la personne, tout homme ou toute femme ayant cessé d'être enfants... en un mot, parvenus à un certain âge.

JUSTIN.

Ce serait une vieille dame? Monsieur Baptiste, vous voulez rire!

BAPTISTE.

Je ne ris qu'avec les personnes de mon rang.

JUSTIN.

Suffit, monsieur Baptiste.

BAPTISTE.

S'il y avait du nouveau, vous m'enverriez un commissionnaire. M. le baron veut qu'à l'arrivée de la personne on le prévienne à l'instant même.

SUZANNE.

On n'y manquera pas!

BAPTISTE, avec un geste superbe.

C'est bien! Faites en sorte que je sois content de vous! (Il sort.)

SCÈNE II.

JUSTIN, SUZANNE, puis LE CONCIERGE.

SUZANNE.

C'est une femme qui va loger ici, j'en suis certaine.

JUSTIN.

Tant mieux! surtout si elle est jeune et jolie.

SUZANNE.

Qu'est-ce que cela te fait, à toi?

JUSTIN.

Dame! c'est qu'alors elle aura bien autre chose à faire que de regarder à la dépense.

LE CONCIERGE, avec deux paniers de vin.

Bordeaux et bourgogne, maison Graindorge et Compagnie, envoyé par M. Baptiste Carpelet.

JUSTIN.

Ah! oui, c'est du vin que M. l'inconnu envoie pour la personne. C'est bien! Posez cela dans ce coin, mon brave. Mes compliments à la maison Graindorge et à sa compagnie. (Le concierge sort. — A Suzanne.) Deux paniers!... il y en aura pour longtemps... Les femmes, ça ne sait pas boire.

LE CONCIERGE, au dehors.

Pas si vite! Chez qui allez-vous?

LE KAÏD, au dehors.

Faubourg Saint-Honoré, 13, à l'entre-sol... Arrière, vieux sapajou! C'est bien ici, je pense?

LE CONCIERGE, au fond, au kaïd, qu'il veut empêcher d'entrer.

Mais, Monsieur...

LE KAÏD.

Encore! Ah çà! cerbère, tu veux m'empêcher d'entrer chez moi? (Il le repousse rudement.)

JUSTIN, à part.

Quelle poigne!

SCÈNE III.

SUZANNE, JUSTIN, LE KAID.

LE KAÏD, à Justin.

C'est moi... j'arrive d'Afrique!

JUSTIN.

Monsieur a-t-il avec lui ses bagages?

LE KAÏD, donnant un sabre et deux longues pipes.

Mes bagages?... les voilà!... Il est bas, votre appartement, on y étouffe!

JUSTIN, effrayé.

Quand Monsieur voudra...

LE KAÏD.

Comment! quand je voudrai!... Imbécile!

SUZANNE, à part.

Oh! le bel homme!

LE KAÏD, montrant le pouff à Justin.

Approche-moi ça. (Il s'assied dans un fauteuil à droite, et allonge ses jambes sur le pouff.) Ah! je suis moulu! dix jours de cheval m'auraient moins fatigué que ces vingt-quatre heures de chemin de fer! (A Justin.) C'est donc toi qui es mon domestique, mon planton? Tu n'as pas l'air trop dégourdi pour un homme qui a la prétention de rester à mon service. (Il se rassied.)

JUSTIN, troublé.

Valet de chambre aux ordres de Monsieur... ma femme pour faire la cuisine.

LE KAÏD, à Suzanne.

La cuisine sera appétissante au sortir de vos mains, la belle enfant!... Ah! mais, c'est donc une installation complète?

SUZANNE.

Depuis huit jours, on attendait l'arrivée de Monsieur.

LE KAÏD.

Je le sais; c'est bien!

JUSTIN.

Monsieur désire-t-il quelque chose?

LE KAÏD.

Je désire que tu parles quand on t'interrogera. (Il le repousse.) Quant à vous, ma mignonne, c'est différent; toutes les libertés vous sont permises... A propos!.. depuis hier matin, il n'est venu personne me demander?

SUZANNE.

Personne, Monsieur.

LE KAÏD.

Un camarade, brun, de bonne mine... ou peu s'en faut.. le capitaine Keller!

SUZANNE, après avoir consulté Justin.

Non, Monsieur.

LE KAÏD.

C'est étonnant!... Je lui avais pourtant expédié une dépêche dès mon arrivée à Marseille!... Aurait-il perdu la bonne habitude de se présenter au rapport?... Enfin!... (Avisant les deux paniers de vin.) Qu'est-ce que j'aperçois là-bas? Une batterie amie!... Elle ne fera pas long feu. (A Justin.) Eh bien, quoi! tu ne m'entends pas?

JUSTIN, effaré.

Monsieur veut prendre quelque chose?

LE KAÏD.

Deux couverts. (Regardant Suzanne.) Non... trois couverts.

JUSTIN, confus.

Oh! Monsieur... c'est trop d'honneur!... Nous sommes ici pour vous servir.

LE KAÏD.

Mordieu! c'est bien comme ça que je l'entends! Aurais-tu, par hasard, l'intention de t'attabler à mon flanc?... Ta femme, je ne dis pas!

Digitized by Google

JUSTIN.

En effet, Monsieur m'a dit qu'il attendait deux personnes.

LE KAID.

Assez, maître sot, si tu tiens à tes oreilles!.. Allons, heup! (Justin sort un moment à gauche pour préparer le déjeuner.) Ma mie, à quel nom tournez-vous la tête?

SUZANNE.

Suzanne, pour vous servir, Monsieur.

LE KAÏD.

Suzanne! Charmant nom, ma foi! Espérons que vous n'avez de commun avec votre patronne que le nom et la beauté. Rien ne m'attriste comme de manger seul, Suzon. Nous attendrons à nous deux l'arrivée du capitaine; vous déjeunerez avec moi.

SUZANNE.

Monsieur...

LE KAÏD.

Je veux être obéi! (A Justin, qui est rentré.) Tu auras l'honneur de servir Madame.

JUSTIN, à part.

Diable d'homme!

LE KAÏD, à Justin.

Comment! une seule bouteille de vin! Apprends que rien ne déshonore une table comme une pauvre bouteille solitaire, qui, sur le grand désert de la nappe, allonge le cou pour chercher ses compagnes... Une autre... et vite!... Ah! Suzon, votre Paris est une fière ville! J'y viens pour la première fois. Quel bruit! quel mouvement! cela vous porte à la tête.

JUSTIN, à part.

Il est bien familier avec Suzon, ce Turc-là!

LE KAÏD.

Et les femmes! je n'en ai vu que de jolies... Que fait-on des vieilles femmes, à Paris?

SUZANNE.

Monsieur, on les renvoie en province.

LE KAÏD.

Tu as de l'esprit, friponne! Avouez, Suzon, qu'il faut être bien naïf pour vivre ailleurs qu'ici; avouez-le. Aussi, désormais, il n'y a pas de danger que je vous quitte. Mon parti est pris!

JUSTIN, à part.

Diable!

LE KAÏD.

J'ai encore une bonne pelote de jours à dévider; mais par où commencer? Tiens! si, après déjeuner, j'allais voir la ville? Dame! il faut bien reconnaître son terrain. Seulement, je ne sais plus aller à pied. Y a-t-il une voiture dans la maison?

JUSTIN.

Quand Monsieur en donnera l'ordre, on fera avancer un coupé attelé d'un joli petit cheval.

LE KAÏD.

Décidément, tu n'ouvres la bouche que pour dire des bêtises! On ne monte qu'un cheval à la fois; mais on ne se fait traîner que par deux chevaux, quand on a le respect de soi-même!

JUSTIN.

Je suis aux ordres de Monsieur.

LE KAÏD.

Demi-tour à gauche... marche! et ouvre l'œil... Tu n'as pas besoin de te presser.

JUSTIN, à part.

C'est Ali-Baba et les quarante voleurs. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

LE KAID, SUZANNE.

LE KAÏD.

Asseyez-vous, Suzon. Que diable! faites comme si vous étiez chez moi... chez vous, veux-je dire.

SUZANNE.

Ah! Monsieur, je n'oserai jamais.

LE KAÏD.

Osez! osez! J'oserai à mon tour.

SUZANNE, se sauvant à gauche.

J'y vas, Monsieur, j'y vas!

LE KAÏD.

Keller ne vient pas... tant pis pour lui! les absents ont tort. Asseyez-vous. (Le kaïd s'assied, Suzanne reste debout.) Si vous n'avez pas faim, ne vous gênez pas... mais, en ce cas, versez-moi à boire! Remplissez un autre verre! Vous boirez bien à mon heureuse arrivée à Paris?

SUZANNE.

Ah! pour ça... (Ils boivent.)

LE KAÏD.

Ah! Suzon, il me semble que je me réveille en paradis... et vous me faites l'effet de la première femme! — Vous n'êtes jamais venue en Afrique, Suzon?

SUZANNE.

Non, Monsieur, je ne suis jamais allée plus loin que Fontenay-aux-Roses.

LE KAÏD.

Fontenay comptait ce jour-là une rose de plus. — Approchez! Quelle charmante paire d'yeux vous avez là! Vous me rappelez une certaine Mauresque de Blidah... Est-ce de Blidah? non, de Tlemcen... que j'ai beaucoup aimée... Seulement, elle était rousse, et vous êtes brune... elle était petite, ramassée, et vous êtes svelte, élégante... elle avait l'air stupide, et vous avez un petit minois tout déluré... mais elle avait une qualité... elle m'aimait, elle! — Suzon, avez-vous déjà aimé? Répondez franchement.

SUZANNE.

Monsieur plaisante... je suis mariée.

LE KAÏD.

Je vous demande si vous avez déjà aimé?

SUZANNE.

Justin, qui sort d'ici, c'est mon mari...

LE KAÏD.

Considérez-le dorénavant comme votre valet; et s'il a le malheur de se permettre avec vous la moindre familiarité, je le chasse... par la fenêtre.

SUZANNE.

Oh! ce pauvre Justin!

LE KAÏD.

Plaignez-le! Jusqu'ici n'a-t-il pas été trop heureux, le maroufle! Quels sont ses gages? N'importe! je les double. Quant à vous, Suzon, faites danser l'anse du panier tant qu'il vous plaira! — Ne dites pas non; je l'exige! Une femme comme vous, je voudrais la rouler dans des perles, comme un goujon dans la farine! — Voyons, versez encore! versez toujours! Le vin gagne du bouquet, quand il est versé par une jolie femme. — Mais qu'avez-vous à me regarder ainsi d'un air étonné?

SUZANNE.

C'est que...

LE KAÏD.

Quoi donc?

SUZANNE.

J'avais bien entendu dire que les Turcs étaient forts... mais je croyais qu'ils ne buvaient pas de vin.

LE KAÏD.

Ah! ah! vous me prenez pour un Turc? pour un simple Turc? Passe encore si vous voyiez en moi un sultan! Détrompez-vous, la belle enfant; l'habit ne fait pas le Turc. Je suis... j'ai l'avantage d'être chrétien. (Il se lève.) Mais, venez donc, Suzon, et causons sérieusement. — Voyons, vous m'attendiez depuis huit jours, n'est-ce pas? Racontez-moi un peu ce que vous a débité sur mon compte l'ami que j'avais chargé de me retenir cet appartement. Vous ne faites rien pour rien... en ce cas voici un à-compte. (Il l'embrasse.)

SCÈNE V.

SUZANNE, JUSTIN, LE KAID.

JUSTIN, abasourdi.

Ma femme!... Suzanne!

LE KAÏD, brusquement.

Qu'est-ce qui t'appelle, toi?

JUSTIN.

Mais c'est ma femme...

LE KAÏD.

Hein?

JUSTIN.

Et la voiture à Monsieur... faut-il la faire monter? Elle l'attend en bas.

LE KAÏD.

Monter ici la voiture! Tu es fou!

JUSTIN.

Non... c'est un monsieur qui demande à monter.

LE KAÏD.

Qui? où cela? en voiture? Va-t'en au diable! Ou plutôt, non, mets-toi dans la voiture.

JUSTIN.

Moi!

LE KAÏD.

Oui, tu vas me faire une commission.

JUSTIN.

Que je me mette dans la voiture?

Digitized by Google

LE KAÏD.

Je te l'ordonne! Tu vas t'en aller...

JUSTIN.

Où cela?

LE KAÏD.

Ma foi, je n'en sais rien. Ah! si!... Suzon, comment s'appelle cet endroit dont vous m'avez tantôt parlé? J'y suis... Fontenay-aux-Roses! Va-t'en à Fontenay-aux-Roses, tu m'apporteras un bouquet.

JUSTIN, à part.

Plus souvent que je bougerai d'ici! (Haut.) A Fontenay, Monsieur, cela n'est pas à Paris, c'est en province.

LE KAÏD.

Tu coucheras en route. Choisis les roses en boutons, et songe bien que je ne veux les voir qu'en fleurs.

KELLER, en dehors.

Oui, le kaïd Hamza, un officier d'Afrique.

LE KAÏD.

Je connais cette voix-là.

KELLER, de même.

La porte à gauche!

LE KAÏD.

Par ici, mon brave chacal, par ici!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, KELLER.

KELLER, entrant.

Hamza! cela n'est pas possible!

LE KAÏD.

C'est parce que la chose semblait impossible, que tu me vois à Paris. (Ils s'embrassent.)

JUSTIN, à part.

Il faut avouer que pour du joli monde, c'est du joli monde! (A Suzanne.) Va-t'en à ta cuisine, et ne reparais jamais ici.

SUZANNE.

Je ne te croyais que bête! (Ils sortent en se disputant.)

SCÈNE VII.

KELLER, LE KAÏD.

LE KAÏD.

Te voilà donc enfin, vieux pandour?

KELLER.

Et dire que c'est bien toi!

LE KAÏD.

As-tu réussi à calfeutrer et à tamponner tes blessures? Mais tu es rose et joufflu comme un chérubin! Allons, à table! assieds-toi! J'espère que tu ne m'as pas fait l'injure de déjeuner avant de venir ici?

KELLER.

Ah! mon pauvre kaïd! je ne déjeune plus guère.

LE KAÏD.

Comment?

KELLER, assis à table.

Tu ne me reconnaîtras plus! Je suis devenu un triste compagnon... bon à rien. Continue... je te regarderai faire. Ils m'ont mis au régime. Je ne bois plus que de l'eau, ou plutôt je ne bois rien du tout... car l'eau, tu le sais bien, brrrr!...

LE KAÏD.

Ah çà! qu'est-ce que tu me chantes là? Tu veux donc qu'il m'arrive malheur, puisque tu refuses de boire à ma santé? Voyons, à la tienne et à notre heureuse rencontre!

KELLER.

Un seul verre, alors!

LE KAÏD.

Un premier, d'abord! nous verrons ensuite. (Ils trinquent.)

KELLER, dégustant.

Tiens! de l'eau de groseille!

LE KAÏD.

Du bordeaux, première qualité! Tu ne connais pas ça, toi; pour ton palais tanné, il n'y a que le feu en bouteille!

KELLER, se versant un second verre.

De l'eau rougie, quoi! pas trop mauvaise, pourtant... De la vraie tisane de malade; cela ne peut pas faire de mal.

LE KAÏD.

Voilà que je te retrouve, enfin! — Tu ne t'attendais pas à me revoir à Paris? Avoue-le.

KELLER.

Le fait est que ta dépêche m'a rudement étonné... Je ne pensais guère à toi.

LE KAÏD.

Merci, mon ami! Mais, du diable! si je m'attendais moi-même à fouler aujourd'hui le pavé de la grande capitale.

KELLER.

Et Abdoul, il va bien?

LE KAÏD.

Mon cheval?

KELLER.

Oui, celui que tu me léguais avec tes armes, toutes les fois que tu partais pour une expédition périlleuse.

LE KAÏD.

Il est à toi; je te le garde.

KELLER.

Allons donc! je m'en irai avant toi.

LE KAÏD.

Tu as bien failli en hériter à la campagne de 58.

KELLER.

Enfin, il va bien?

LE KAÏD.

Il nous attend, solide au poste.

KELLER.

Alors, à sa santé! (Regardant un plat.) Ça a l'air assez bon... (Il se sert.) Je ne peux pas boire sans manger.

LE KAÏD.

Tu marches bien... cela me rassure sur ta maladie. Keller, as-tu jamais réfléchi aux caprices de la fortune?

KELLER.

Souvent, pour la maudire.

LE KAÏD.

Tu as tort... elle est femme! il ne faut jamais s'emporter contre les femmes. Avec elles, tout vient à point à qui sait attendre. Tel que tu me vois, pendant seize ans, la fortune m'a fait toutes les frasques imaginables... mais la patience, la douceur de mon caractère...

KELLER.

Tu dis?

LE KAÏD, impatienté.

Je dis : la patience, la douceur de mon caractère...

KELLER.

Continue; je croyais avoir mal entendu.

LE KAÏD.

Ont fini par la fléchir. Un beau matin, à Constantine, il y a quinze jours de cela, je venais de toucher ma solde, et je rêvais mélancoliquement à la maigre pâtée d'à-comptes dont je me proposais de régaler mes créanciers, lorsque le vaguemestre m'apporta un paquet timbré de Paris... Écriture inconnue... Je l'ouvre, et qu'est-ce que je trouve sous l'enveloppe?... Dix mille francs en billets de banque.

KELLER.

A-t-il une chance! Mais d'où te venait cette bonne aubaine?

LE KAÏD.

Oh! c'est tout un roman. Un excellent ami, dont je ne soupçonnais pas l'existence, me priait de quitter l'Afrique pour quelques mois. Je devais me rendre à Paris sans délai... la joie et le plaisir, disait-il, m'y tendaient les bras!

KELLER.

Et tu n'as pas boudé.

LE KAÏD.

Naturellement. Il y avait longtemps que je me proposais de pousser une pointe quelque part en Europe... de me retremper dans la vie civilisée, élégante...,

KELLER.

Allons donc! Tu pensais à permuter avec un gant jaune?

LE KAÏD.

Il ne faut pas écarquiller les yeux! J'aime encore autre chose que les ripailles de garnison, moi!

KELLER.

C'est ça! abîme notre bonne vie africaine, maintenant!

LE KAÏD.

Tu ne me connais pas! Veux-tu savoir quelle a été ma première pensée en empochant les billets de banque? J'ai rassemblé tous nos camarades, quelques amis de la ville, tout ce qui s'est trouvé de bourgeois cossus, et je leur ai taillé un baccarat monstre!

KELLER.

Je te reconnais bien là! Mais tu pouvais tout perdre, et alors...

LE KAÏD.

C'est ce qui m'est arrivé, ou à peu près. Il ne s'en est fallu que d'une vingtaine de sequins. Tout à coup, la veine se retourne... je rattrape tout mon argent et je décave tout le monde, v'lan!

KELLER.

Et je n'y étais pas! Tonnerre!

LE KAÏD.

Valdès, tu sais le riche Maltais?...

Digitized by Google

KELLER.

Pauvre pigeon!

LE KAÏD.

Il y a laissé toutes ses plumes. Je pataugeais dans l'or.

KELLER.

Tais-toi!... Tu me fais venir l'eau à la bouche... Donne-moi à boire!

LE KAÏD.

Et, comme on a du savoir-vivre, j'ai donné aux perdants un grand gala de consolation, un festin de Balthasar, une fête de Sardanapale, de vraies noces de Gamache, à ton choix! Le lendemain, pour terminer la fête par un acte de bienfaisance, j'ai songé à mes créanciers.

KELLER.

Ce cher Hamza! Tu as appris la science de la vie à la bonne école, toi! Mais, encore une fois, cette lettre, ces billets de banque, d'où cela te tombait-il?

LE KAÏD.

Ah! voilà la question... Devine!

KELLER.

Une Anglaise, une veuve de millionnaire, qui aura appris ton histoire et fait vœu de t'épouser.

LE KAÏD.

Elle s'y serait prise trop tard.

KELLER.

Pourquoi cela? Tu es encore...

LE KAÏD, vivement.

Je dis ce que je dis. En tout cas, ton Anglaise signe pour le moment : Baron Beynadier.

KELLER.

Le baron Beynadier! Attends donc!

LE KAÏD.

Tu le connais?

KELLER.

J'ai passé avec lui une saison à Bagnères.

LE KAÏD.

Tiens! tiens!

KELLER.

C'est le baron Beynadier qui t'écrit?

LE KAÏD.

Je comprends tout maintenant! Tu lui auras parlé de moi... rappelle tes souvenirs.

KELLER.

Comment ne pas parler de toi, quand on parle de guerre et d'Afrique?

LE KAÏD.

Mais alors, puisque tu connais le baron, tu dois savoir ce qu'il me veut?

KELLER.

Pas le premier mot.

LE KAÏD.

Bah! Est-il à Paris?

KELLER.

Je l'ignore... je ne sais même pas son adresse.

LE KAÏD.

Voilà qui devient piquant!.. Vrai, tu ne devines rien?... Quel homme est-ce?

KELLER.

Un grand seigneur, quoi!

LE KAÏD.

De quoi s'occupe-t-il?

KELLER.

Quand je te dis que c'est un grand seigneur!

LE KAÏD.

Pourtant, voyons, que fait-il?

KELLER.

Je ne sais pas. A Bigorre, nous nous rencontrions au Casino, au tir, ou à la salle d'armes. Ah! par exemple, il crible la mouche, et il tire l'épée... ça fait plaisir à voir! Toi-même, qui as le droit d'être difficile, tu en serais content.

LE KAÏD.

Quoi! il passe sa vie à faire des assauts? Voyons, rappelle-toi... il doit encore s'occuper d'autre chose.

KELLER.

Ma foi! je ne vois rien... Ah! si... pourtant... il fait des collections; c'est un amateur de curiosités.

LE KAÏD.

De curiosités!... Serais-je déjà passé à l'état de momie!... Que diable peut-il me vouloir?... Mais, bast! je ne puis pas tarder à le savoir, puisque le baron m'a donné rendez-vous dans cet appartement. J'ai trouvé un mot de lui en débarquant à Marseille. Le brave homme!... Son argent, que j'ai mis de côté pour le lui rendre, m'a porté bonheur. Ma sympathie lui est acquise. Il fera de moi tout ce qu'il voudra. En attendant, résignons-nous à la fortune; j'en ai pour deux, c'est mon tour maintenant; et tu vas m'aider à dépenser joyeusement cet or, qui carillonne dans mes poches comme les sonnettes au cou d'un mulet.

KELLER, vidant son verre.

Quel dommage que je sois au régime!

LE KAÏD, se levant.

Laisse là ton régime!.. Tu le reprendras plus tard, en Afrique, quand nous n'aurons plus le sou. Pour le moment, je suis nouveau dans cette ville, c'est à toi de me diriger dans ces parages inconnus. Voyons, que fais-tu de ta journée? comment la passes-tu?

KELLER.

Oh! c'est réglé comme une montre de Genève. Le matin, je flâne au jardin des Plantes; le soir, je vais au spectacle. Il n'y a que cela à voir à Paris.

LE KAÏD.

Tu crois?... Eh bien, soit! Veux-tu me conduire ce soir au théâtre? Il y a des siècles que je n'ai rien vu qui vaille. Où irons-nous?

KELLER.

Dame! je ne connais qu'un théâtre, moi. J'y vais tous les soirs... c'est le Cirque. On y joue une espèce de bataille; la victoire de la fin n'est pas mal.

LE KAÏD.

Allons donc! tu te dégrades! Toi, respirer la poudre, sans entendre siffler les balles!...

KELLER.

Choisis un autre théâtre si tu veux, Paris n'en manque pas. Tiens! voici un journal... ils y sont tous. (Il prend le journal et lit :) « Opéra. — Ce soir, représentation extraordinaire... ballet en six actes. »

LE KAÏD.

Bravo! un peloton de jolies femmes en jupon court, cela vous illumine le fin fond de l'âme!

KELLER.

Tais-toi donc! Quel malheur que je sois au régime! (Lisant.) « Opéra-Italien. — *Semiramide...* » Passons!

LE KAÏD.

Comment, passons! Donne vite! (Il prend le journal.) Des chanteurs... des noms célèbres! Un opéra de Rossini!.. Keller, tous les bonheurs m'arrivent à la fois!.. Dans mon enfance, j'ai été bercé au son de ces mélodies!.. Je ne les entends plus depuis seize ans!.. Ce sont mes plus chers, mes plus doux souvenirs! La musique de mon pays!.. Ah! elle fait partie de l'air que je respire! Va vite louer une loge... une grande loge où nous puissions nous étendre. Cré nom! il sera peut-être trop tard. Un chef-d'œuvre, chanté par de pareils artistes!.. Toutes les places doivent être prises. Tiens, voici de l'argent... Paye ce qu'on te demandera; mais ne reviens pas les mains vides!

KELLER.

Moi, la musique m'endort. *Le Ranz des vaches* même, la seule chose qui soit de la vraie musique, me fait bâiller.

LE KAÏD.

Ça m'est égal!.. Pars, mon ami, dépêche-toi!

KELLER.

Allons, soit, va pour les Italiens! Tu me connais? Je te suivrais même en enfer.

LE KAÏD.

Cours vite! (Keller sort.)

SCÈNE VIII.

LE KAÏD, seul.

Ah! *la Semiramide!*.. La dernière fois que je l'ai entendue au théâtre de *la Fenice*... quel temps!.. Qu'ai-je fait de ma vie?.. C'est bizarre comme tous ces souvenirs me reviennent en foule!.. et, à ce propos, j'ai oublié de demander à Keller ce qu'il a fait de mon médaillon... S'il l'a encore, il me le rendra. Ah bah! au diable ces retours importuns vers un passé pour lequel je suis bien mort!

SCÈNE IX.

LE KAÏD, JUSTIN, puis LE BARON.

JUSTIN.

C'est... monsieur...

LE KAÏD.

Monsieur... qui?

JUSTIN.

M. le baron.

LE KAÏD.

Le baron? Parbleu! fais entrer.

Digitized by Google

JUSTIN, annonçant.

M. le baron Beynadier. (Il sort.)

LE BARON.

Le kaïd Hamza?

LE KAÏD.

Lui-même. Vous me surprenez, Monsieur, en flagrant déjeuner. Je n'espérais pas que vous me feriez l'honneur de venir me voir à l'heure même de mon arrivée.

LE BARON.

Oh! ne vous dérangez pas! C'est à moi de m'excuser de la liberté que j'ai prise de vous écrire, sans avoir l'honneur de vous connaître.

LE KAÏD.

Ah! Monsieur, entre gens de bonne compagnie, on se connaît sans s'être jamais vu.

LE BARON.

Permettez-moi alors de vous remercier de l'empressement que vous avez mis à entreprendre un aussi long voyage, sur quelques lignes... fort ambiguës, je l'avoue.

LE KAÏD.

Ce n'est pas une lettre que vous m'avez écrite... c'est une main que vous m'avez tendue... et je viens la prendre. (Ils se donnent la main.)

LE BARON.

De sorte que vous n'êtes pas fâché de vous trouver à Paris?

LE KAÏD.

Comment donc! jugez-en vous-même. Depuis que l'émir Abd-el-Kader, le redoutable ennemi de la veille, est devenu notre loyal ami du lendemain, l'Algérie est un pays où l'on s'ennuie à mourir.

LE BARON.

C'est presque l'Europe.

LE KAÏD.

On n'y rencontre que des gens d'affaires. A chaque pas on coudoie des notaires, des avoués, des juges, des cultivateurs en habit noir, des industriels sans habit, des marchands qui sentent une odeur de boutique, et des usuriers qui font des procès à tout le monde. Ah! la vieille Afrique se meurt... la vieille Afrique est morte!

LE BARON.

Cela doit être lugubre.

LE KAÏD.

Pour un homme de guerre, la vie dans ces conditions devient insupportable. Si bien qu'un beau matin, on se réveille forcé d'aller chercher ailleurs l'occasion de distribuer quelques coups de sabre; car, je dois vous en prévenir, je ne suis bon qu'à cela. Oh! je ne me fais pas d'illusions! Les hommes comme moi, à part quelques exceptions, sont déplacés partout. Aussi, depuis que j'ai reçu votre lettre, je n'ai cessé de me creuser la cervelle pour deviner ce que vous comptiez faire de moi.

LE BARON.

Et l'avez-vous deviné, enfin?

LE KAÏD.

Je vous réserve le plaisir de me l'apprendre vous-même. Il est clair qu'en m'invitant à venir à Paris, vous aviez un projet.

LE BARON.

Assurément.

LE KAÏD.

Vous avez pensé aux obstacles, vous les avez levés d'avance en m'envoyant une somme considérable, à titre de prêt, bien entendu. — Que me demandez-vous en retour?

LE BARON.

Rien ne presse.

LE KAÏD.

Permettez... j'ai le droit d'être curieux, puisque je suis votre débiteur.

LE BARON.

Je le comprends, et je vous promets de satisfaire votre curiosité, pas plus tard que demain.

LE KAÏD.

Pourquoi pas aujourd'hui?

LE BARON.

Peut-être même aujourd'hui. Mais vous devez être fatigué du voyage, reposez-vous d'abord; il y a temps pour tout.

LE KAÏD.

Vous le voulez? Soit! D'ailleurs, je ne crains pas les surprises, moi... je m'en tire à ma façon. Gardez donc votre secret aussi longtemps que cela vous fera plaisir.

LE BARON.

Soyez tranquille, je n'abuserai pas de votre patience.

LE KAÏD.

Oh! abusez tant qu'il vous plaira. La patience ne doit pas être une vertu difficile dans un endroit rempli de distractions comme Paris. Eh! tenez, à peine ai-je mis le pied dans votre grande coquine de ville, que j'ai cru rentrer en pleine possession de moi-même. Cette vie de luxe, d'intelligence, de société, de plaisirs civilisés, s'est dressée devant moi avec tous ses merveilleux entraînements, avec toutes ses adorables déceptions! Mais, ne craignez rien... quand le moment sera venu, s'il vous plaît que nous allions chasser le tigre dans les Indes, ou nous faire casser la tête dans la Sonora, je déposerai la coupe vide, et je n'y penserai plus.

LE BARON, à part.

C'est bien mon homme. (Haut.) Ainsi, vous aimez le monde?

LE KAÏD.

Comme un convalescent aime l'air et le soleil.

LE BARON.

Les femmes aussi?

LE KAÏD.

Le monde... c'est les femmes. Il n'y a que cela dans le monde.

LE BARON.

Eh bien! vous en trouverez ici, — comme dans le paradis de Mahomet, — de toutes les couleurs. Je me charge de vous piloter.

LE KAÏD.

Eh bien! levons l'ancre. J'ai là une voiture.

LE BARON.

Impossible en ce moment... Un rendez-vous très-important... Mais ne vous gênez pas, faites-vous conduire aux Champs-Elysées... au bois de Boulogne... Vous vous ferez une première idée de la physionomie de Paris, et puis nous nous retrouverons ce soir. Voulez-vous me faire l'amitié de dîner avec moi... au cabaret?

LE KAÏD.

Je suis tout à vous.

LE BARON.

Ah!.. vous permettez? (Il se met à la table, à droite, et écrit rapidement.)

LE KAÏD.

Faites, faites, je vous en supplie.

LE BARON.

Je vous demanderai même un service.

LE KAÏD.

Comment donc!

LE BARON.

Vous voyez... j'agis avec vous sans façon.

LE KAÏD.

Vous m'obligez infiniment.

LE BARON.

C'est, du reste, une affaire qui vous touche de près.

LE KAÏD.

Moi!

LE BARON.

Oui... une des reines du monde parisien... et une reine qui porte fièrement son diadème, je vous en réponds... va donner un bal... Elle sera enchantée de vous avoir à sa fête; votre costume fera merveille dans la cohue de nos habits noirs. Je pense qu'il ne vous sera pas non plus désagréable de passer en revue l'élite de Paris, et je demande pour vous une invitation.

LE KAÏD.

Ah! en vérité? Vous êtes trop aimable.

LE BARON.

Elle habite son hôtel, au coin de la rue Royale et du faubourg Saint-Honoré... En allant aux Champs-Elysées, arrêtez la voiture et faites jeter ce petit mot chez... (Ecrivant l'adresse.) madame de Lancy. (Il lui donne la lettre.)

LE KAÏD.

Ah! elle s'appelle madame de Lancy?

LE BARON.

La connaissez-vous?

LE KAÏD.

La bonne question! Est-ce que je connais quelqu'un à Paris?

LE BARON.

Vous n'en avez jamais entendu parler?

LE KAÏD.

Jamais!

LE BARON.

C'est une des femmes les plus séduisantes de Paris.

LE KAÏD.

Ah! Brune? blonde?

LE BARON.

Brune.

LE KAÏD.

Jeune?

Digitized by Google

LE BARON.

Mieux que cela.

LE KAÏD.

Ah! ah! Sa beauté marque midi?

LE BARON.

Moins un quart.

LE KAÏD.

Alors, il n'y a pas de temps à perdre.

LE BARON.

Vous serez stupéfait en la voyant.

LE KAÏD.

Vraiment?

LE BARON.

C'est la femme la plus ravissante qu'un homme d'imagination puisse rêver.

LE KAÏD.

Vous m'en direz tant!

LE BARON.

Je ne vous en dirai jamais assez.

LE KAÏD, après réflexion.

Baron!...

LE BARON

Kaïd!

LE KAÏD.

Si... Vous allez vous moquer de moi.

LE BARON.

Dites toujours.

LE KAÏD.

Si, au lieu de faire monter cette lettre par le domestique...

LE BARON.

Eh bien?

LE KAÏD.

J'allais la porter moi-même.

LE BARON, maîtrisant sa joie.

Vous?

LE KAÏD.

Oui, moi!... Qu'en pensez-vous?

LE BARON.

Eh! c'est un peu risqué.

LE KAÏD.

Vous trouvez cela inconvenant?

LE BARON.

Non... mais dangereux.

LE KAÏD.

Pour qui?

LE BARON.

Pour vous.

LE KAÏD.

Le feu de deux beaux yeux ne me fait pas peur. Ça me connaît, le feu!

LE BARON.

Après cela, il est vrai que, pour madame de Lancy, vous n'êtes pas un inconnu.

LE KAÏD.

Moi?

LE BARON.

Je lui ai parlé de vous, de votre prochaine arrivée. Elle s'attend à vous voir, et elle est curieuse!.. Une vraie fille d'Ève.

LE KAÏD, vivement.

Mais alors, rien ne m'empêche...

LE BARON.

Sans doute... Si vous le voulez absolument?

LE KAÏD.

Oui, morbleu!

LE BARON.

Allez donc, et bonne chance!

LE KAÏD.

Mon cher baron, vous êtes le plus aimable des hommes.

LE BARON, lui donnant la main.

Et vous, le plus précieux. (Il sort.)

LE KAÏD.

En avant, l'armée d'Afrique!

ACTE TROISIÈME

Salon riche avec porte au fond et portes latérales; au premier plan, à droite, une cheminée, puis un fauteuil, un guéridon, un autre fauteuil et un tabouret auprès; sur le guéridon, ce qu'il faut pour écrire; une corbeille à pelotons de laine et une carte de visite, un journal; à gauche, au premier plan, une console faisant face à la cheminée; un cordon de sonnette à côté de la console; sur le devant, un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE LANCY, LUCILE, M. DE LANCY.

(Au lever du rideau, madame de Lancy, assise près d'une table à droite, fait de la tapisserie; Lucile, penchée sur le fauteuil de M. de Lancy, écoute le récit que lui fait son beau-père.)

DE LANCY, à Lucile.

Tu veux que j'achève l'histoire de ce cheval si élégant, si doux, que lady Evelyne Forbes montait hier au bois de Boulogne?

LUCILE.

Un très-joli cheval!

MADAME DE LANCY.

C'est notre voyage aux Pyrénées qui t'a donné ce goût des cavalcades?

DE LANCY.

Eh bien! Lucile, tu ne verras plus lady Forbes galoper sur son joli cheval.

LUCILE.

Pourquoi donc?

DE LANCY.

Depuis ce matin, le cheval habite au rez-de-chaussée de notre hôtel.

LUCILE.

Ah! vraiment?

DE LANCY.

Demain, à ton lever, le groom te le présentera.

LUCILE.

Pourquoi demain?

DE LANCY.

Sa toilette n'est pas encore prête; son tailleur ne viendra que demain.

LUCILE, riant.

Son tailleur?

DE LANCY.

J'ai fait faire à Bolingbroke, — le cheval s'appelle Bolingbroke, — une belle couverture avec des initiales dans les coins... un L et un M.

LUCILE, vivement.

Mon chiffre!

DE LANCY.

Le chiffre du propriétaire de Bolingbroke... de mademoiselle Lucile Mattei.

LUCILE.

O mon père... que vous êtes bon!

MADAME DE LANCY.

Henri, vous la gâtez!

DE LANCY.

Mon Dieu!.. c'est tout naturel... j'ai des griefs contre elle; il faut bien que je me les fasse pardonner.

LUCILE.

Vous êtes fâché contre moi?

DE LANCY.

On le serait à moins. Comment! Mademoiselle va aux eaux, elle me laisse seul pendant deux mois, et elle m'écrit huit lettres à peine! J'essaye de me rappeler à son souvenir; je lui envoie une partition de Verdi; elle ne m'en dit mot; elle ne la regarde seulement pas.

LUCILE.

Ah! mon père, je la sais par cœur.

MADAME DE LANCY.

Elle l'a déchiffrée le même jour; je lui dois cette justice.

LUCILE, riant.

Ah! vous voyez!

DE LANCY.

J'ai demandé à Beynadier s'il l'avait entendue. Il n'a su que me répondre.

MADAME DE LANCY.

Ah! vous avez vu M. Beynadier?

DE LANCY.

Oui. — Il ne vient plus ici, le baron! Il apparaît quelque-

Digitized by Google

fois dans les bureaux, et il s'esquive comme s'il était talonné par les affaires.

MADAME DE LANCY.

Vous a-t-il parlé de son séjour à Bigorre?

DE LANCY.

Non, il ne m'a rien dit... sauf l'essentiel, que vous vous portiez bien toutes les deux.

MADAME DE LANCY, *à part.*

Ah!

LUCILE, *qui s'est assise à la droite de sa mère.*

Nous avons répondu à votre premier grief. Voyons les autres.

DE LANCY.

Ah! les autres, ou plutôt l'autre, car il ne m'en reste plus qu'un seul, est bien grave. Je n'approuve point les longues promenades à pied... ta gouvernante devrait bien y faire attention. Tu abuses de tes forces.

LUCILE.

Oh! je me porte à merveille. Et puis, j'aime tant le grand air, et la journée est si belle!

MADAME DE LANCY.

Tu en profiteras encore, si tu veux sortir avec moi... en voiture... tout à l'heure. Nous irons au bois de Boulogne.

LUCILE.

Très-volontiers. Je ne connais rien de plus doux à l'œil que l'automne. Le printemps est trop gai avec son éclatante verdure.

DE LANCY.

Tu n'aimes pas le printemps... à ton âge? Mauvais signe!

LUCILE, *riant.*

Oh! mon père!

MADAME DE LANCY.

Vous faites de la dissimulation, Mademoiselle... très-bien! Va, tu n'auras que ce que tu mérites, alors. Tu passeras cet hiver en Italie.

DE LANCY.

Qu'en penses-tu, Lucile?

LUCILE.

Si cela fait plaisir à ma mère, je veux bien.

MADAME DE LANCY.

J'en suis ravie, moi.

DE LANCY, *qui s'est levé, à Lucile.*

Ah! par exemple, on te supprimera tous les plaisirs de la vie. Au lieu des froids de Paris, des fatigues, des bals, tu seras condamnée à subir un bon air, de chauds rayons de soleil, des fleurs en pleine terre... Le beau ciel de Florence!

MADAME DE LANCY.

Un peu de musique et beaucoup de tendresse... car nous serons seules, nous vivrons l'une pour l'autre. Réfléchis bien! Te soumets-tu à l'arrêt?

LUCILE, *pensive.*

Oui, ma mère.

MADAME DE LANCY.

Comme tu me dis cela! Allons, voyons!... tu ne me racontes rien de ta visite chez ton amie.

LUCILE.

Zoé m'a fait beaucoup d'amitiés. Elle arrivait de la campagne avec son mari.

DE LANCY.

Et ce grand bal que madame de Corandeuil annonçait à son de caisse?

MADAME DE LANCY.

Nous l'aurons de samedi en huit; un mois, jour pour jour, après le mariage.

DE LANCY.

C'est ainsi que je comprends les bals de noce. Danser au sortir de l'église, avec des fleurs d'oranger sur la tête, c'est absurde!

LUCILE.

Zoé ne rit plus à tout propos comme autrefois... elle adore son mari... (*Avec tristesse.*) Elle est bien heureuse! (*Elle se rapproche de sa mère qui travaille toujours.*)

DE LANCY, *à part.*

Ah çà, me cacherait-on ici un chagrin sérieux?

LUCILE, *prenant une carte de visite dans une corbeille que tient sa mère.*

Ah! il est venu nous voir?

DE LANCY.

Qui cela?

MADAME DE LANCY.

M. de Marigny.

LUCILE, *à M. de Lancy.*

Nous l'avons connu aux eaux, M. Edgard de Marigny. Si vous saviez comme il a été charmant pour nous! Vous ne le connaissez pas?

DE LANCY.

Si... je l'ai rencontré souvent dans le monde... Et, tenez, ces jours derniers, on m'en a parlé, je ne sais où.

LUCILE.

Ah! que vous en a-t-on dit?

DE LANCY.

Rien de mauvais... rien de bon.

LUCILE.

Rien de bon?

DE LANCY.

Rien du tout. C'est très-simple, chère enfant. Que veux-tu que l'on dise d'un jeune homme qui vit paisiblement d'un assez joli revenu, et qui ne fait absolument rien? J'avoue que si mon ami intime me demandait mon opinion sur M. de Marigny, je lui répondrais : Recevez-le chez vous... il est fort bien élevé... mais si vous avez une fille à marier, ne la lui donnez pas! Qu'il fasse quelque chose, qu'il travaille, qu'il offre des garanties de son caractère, de sa conduite, de son intelligence, et les pères de famille pourront avoir confiance en lui. Un jeune homme sérieux arrive à tout. Voyez mon ami, M. de Montanes, à trente-cinq ans, il est en train de devenir ambassadeur.

LUCILE.

Oh! oui, mon père, M. de Montanes est un beau parti pour une jeune fille ambitieuse qui désirerait vivre loin des siens.

DE LANCY.

Petite méchante!... Allons, bon! je m'oublie toutes les fois que je cause avec vous... On m'attendait à une heure et demie pour une réunion très-importante, et deux heures vont sonner. Tu me ruines... tu me prends mon temps. (*Allant à madame de Lancy.*) Adieu, Jeanne! (*Il lui baise la main.*) A ce soir, Lucile! (*Il l'embrasse au front, et sort.*)

SCÈNE II.

LUCILE, MADAME DE LANCY.

LUCILE.

Tu as entendu, ma mère? Oh! ce M. de Montanes... je le déteste!

MADAME DE LANCY.

Mon enfant, personne ne te commande de l'aimer.

LUCILE.

Mon père ne rêve qu'à M. de Montanes.

MADAME DE LANCY.

Écoute-moi, Lucile : ton père t'a parlé en homme raisonnable, qui t'aime de tout son cœur, qui s'inquiète de ton avenir.

LUCILE.

Oh! maman, je suis bien malheureuse!

MADAME DE LANCY, *riant.*

Oh! certainement... Voyons... (*Elle l'embrasse.*) Oh! carina!.. carina... tu es mon bonheur.

LUCILE.

Voulez-vous que je demande si la voiture est avancée?

MADAME DE LANCY.

Je le veux bien.

SCÈNE III.

LUCILE, MADAME DE LANCY, HERMANCE.

HERMANCE.

Madame...

MADAME DE LANCY.

Qu'y a-t-il, Hermance?

HERMANCE.

Une visite. Un monsieur insiste pour être introduit auprès de Madame.

MADAME DE LANCY.

Quel est ce monsieur?

HERMANCE.

Je ne sais pas si je dois dire un monsieur : c'est une espèce de Turc; il a la croix d'honneur.

MADAME DE LANCY.

C'est probablement une visite pour mon mari... Faites répondre que Monsieur est sorti.

HERMANCE.

Joseph le lui a dit; mais il ne veut pas s'en aller avant d'avoir vu Madame.

MADAME DE LANCY.

Je ne comprends rien à tout cela. C'est bien, Hermance; qu'on dise à ce monsieur que je ne reçois pas les personnes qui me sont inconnues. (*Hermance sort. — A Lucile.*) Tu me promets d'être sage, n'est-ce pas? Aie confiance dans l'avenir;

Digitized by Google

laisse à ta mère les soucis et les inquiétudes. La tristesse sied mal à tes jeunes années.

HERMANCE, rentrant.

Madame...

MADAME DE LANCY.

Encore ?

HERMANCE.

L'étranger insiste de nouveau; il a une lettre qu'il ne veut, dit-il, remettre qu'à Madame.

MADAME DE LANCY.

Qu'est-ce que cela signifie? (A Lucile.) Passe, mon enfant, dans ta chambre; prends ton chapeau, nous sortirons tout à l'heure. (Lucile sort par la gauche.) Hermance, faites entrer ce monsieur. (Hermance introduit le kaïd, et sort.)

SCÈNE IV.

LE KAID, MADAME DE LANCY.

LE KAÏD, saluant.

Madame...

MADAME DE LANCY.

Monsieur, vous avez une lettre pour moi? (Le kaïd lui remet la lettre. Madame de Lancy la lit.) « A la sévère apostrophe de Bigorre, je devais tôt ou tard une réponse. Regardez attentivement le porteur de cette lettre. »

LE KAÏD, avec éclat.

Ma femme !

MADAME DE LANCY, bouleversée.

Votre nom ! Monsieur, dites-moi, votre nom !

LE KAÏD.

J'en ai deux, comme vous, Madame .. L'un, que beaucoup de gens connaissent, c'est celui de kaïd Hamza... L'autre, dont vous seule possédez ici le secret, c'est celui du comte Leone Mattei.

MADAME DE LANCY.

Vivant!

LE KAÏD.

Voilà, certes, un accueil peu flatteur ! A la vérité, je ne suis qu'un mari prodigue, et je n'ai pas le droit qu'on tue le veau gras à mon retour.

MADAME DE LANCY.

Le comte Leone Mattei !

LE KAÏD.

Le fait est qu'à première vue, ma résurrection doit vous paraître étrange; mais, que voulez-vous? Toute chose au monde a sa raison d'être. On se marie... on se sépare. J'avais vingt ans et j'étais fou; vous en aviez seize, et vous avez peut-être manqué de patience.

MADAME DE LANCY.

C'est lui !

LE KAÏD.

Et puis, mes compagnons de plaisir, mes créanciers surtout, me rendaient Venise insupportable. Un beau matin, je tournai les talons à tout ce joli monde; sans prévenir personne, je quittai l'Italie. Je suivis quoi? les hirondelles, qui, justement à cette époque, émigraient vers les pays du soleil. Ce fut un jour bien heureux pour vous que celui-là.

MADAME DE LANCY.

Qui vous dit, Monsieur, que je n'aurais pas rempli mes devoirs jusqu'au bout?

LE KAÏD.

Je ne dis pas le contraire; mais je ne voulais pas vous faire souffrir plus longtemps. Je m'engageai, en Algérie, dans la légion étrangère. Une vie nouvelle, beaucoup d'aventures, et pas encore de créanciers ! J'étais assez content de moi. Malheureusement, les Shylocks de Venise ont éventé le secret de ma retraite. Il faut qu'une hirondelle ait bavardé. J'ai vu fondre sur moi une tribu d'Arabes plus difficile à mettre en déroute que toutes celles du désert.

MADAME DE LANCY.

Comment n'ai-je pas eu de vos nouvelles? J'étais encore à Venise, et j'y suis restée deux ans après vous.

LE KAÏD.

Vous n'avez pas eu de mes nouvelles, parce que vous n'étiez pas mon créancier. Ces messieurs-là ne me perdaient pas de vue, je vous en réponds. Si bien que je profitai de la première bataille pour disparaître dans un nuage, à la façon de Romulus.

MADAME DE LANCY.

Mais cet acte en règle... Ces papiers que j'ai reçus!..

LE KAÏD.

Mon extrait mortuaire? puisqu'il faut l'appeler par son nom... Il est parfaitement régulier et même assez honorable... daté du lendemain de la bataille d'Isly!.. J'étais blessé et je reposais à l'ambulance à la droite d'un superbe spahi. Le camarade avait le numéro 17, moi j'avais le numéro 18. Il mourut dans la nuit, ce pauvre 17; j'en eus la première nouvelle sur les deux heures du matin. Comme je n'étais éclopé qu'à demi, et que la présence d'esprit de m'abandonne jamais, je changeai de lit avec l'autre, voilà tout. Le lendemain, on enterra le numéro 17, qui était devenu le numéro 18... Le comte Mattei était mort : j'avais dépisté mes limiers. Quinze jours après, le spahi Hamza sortit de l'hôpital, tomba chemin faisant dans une tribu alliée du Maroc, resta six mois prisonnier, s'évada, non sans peine, et rentra dans un régiment étranger où personne ne l'avait connu. Voilà mon histoire. Je suis trop poli pour vous demander la vôtre.

MADAME DE LANCY.

Comment, Monsieur, vous faire passer pour mort! tromper votre famille, et le monde, et la loi!.. Mais c'est un crime que vous avez commis là, Monsieur !

LE KAÏD.

Allons donc!.. ne me faites pas de morale!.. Un tour de soldat... voilà tout!.. Ah çà! vous êtes bien ici. Vous avez hérité? Nous avons enterré un de nos oncles... Lequel? Le commandeur ou le chanoine?

MADAME DE LANCY.

Tout ce que j'aimais, en Italie, est mort depuis longtemps.

LE KAÏD.

Allons, tant mieux!.. Et vous êtes une des reines de Paris? On m'a conté ça. Vous faites florès dans ce joli village! — Ne vous en défendez pas, morbleu! Les Parisiens ont du goût. Je vous trouve toujours aussi belle!

MADAME DE LANCY.

Monsieur, ce langage...

LE KAÏD.

Est celui d'un mari qui rentre au foyer domestique.

MADAME DE LANCY, épouvantée.

D'un mari!.. Mais je suis mariée, moi!

LE KAÏD.

Bah! et à qui?

MADAME DE LANCY.

Chez qui êtes-vous venu?

LE KAÏD.

Que je suis bête, moi!.. chez madame de Lancy.

MADAME DE LANCY.

Chez la femme de M. de Lancy, du meilleur et du plus noble des hommes.

LE KAÏD.

Tiens... tiens... tiens!... je n'avais jamais pensé à cela. Et moi, je ne suis donc rien ici? J'ai un fondé de pouvoir, un remplaçant qui me chasse, et cet homme de bien s'appelle M. de Lancy? Je n'ai pas l'habitude de battre en retraite. (Il va pour saisir un cordon de sonnette.)

MADAME DE LANCY.

Que faites-vous?

LE KAÏD, tirant le cordon.

Je sonne votre mari pour le mettre à la porte.

MADAME DE LANCY.

Mais, Monsieur... êtes-vous ivre... êtes-vous fou?.. Voulez-vous me tuer?

LE KAÏD.

Ne cherchez pas à m'attendrir... Je ne lui donnerai pas même ses huit jours.

SCÈNE V.

LUCILE, MADAME DE LANCY, LE KAID.

LUCILE, en chapeau et son châle sur le bras.

Tu t'impatientes, maman? Me voilà!

MADAME DE LANCY.

Ma fille!

LE KAÏD, bas à madame de Lancy.

Ah! vous avez une fille?

MADAME DE LANCY, avec fierté, en présentant Lucile.

Monsieur... ma fille... née quelques mois après le dép... après la mort de mon premier mari... le comte Leone Mattei.

LE KAÏD, à part.

Ah!

LUCILE, saluant le kaïd.

Monsieur! (A madame de Lancy.) Tu parais tout émue! il ne t'est rien arrivé, bonne mère?

MADAME DE LANCY.

A moi?.. non, mon enfant... rien!

LUCILE.

Ni à mon père non plus?

Digitized by Google

MADAME DE LANCY.

Non, je t'assure. Va, mon enfant, va; je suis à toi dans l'instant.

LUCILE.

Ta figure m'avait fait peur! J'en suis encore toute bouleversée! A tout à l'heure, n'est-ce pas? (Saluant le kaïd.) Monsieur... (Elle sort par la droite.)

SCÈNE VI.

MADAME DE LANCY, LE KAID.

LE KAÏD. Il a suivi longtemps sa fille du regard, puis il dit avec douceur à madame de Lancy.

C'est notre fille!

MADAME DE LANCY.

C'est ma fille, Monsieur! pauvre orpheline, abandonnée avant de naître! Je l'ai enfantée dans le désespoir; je l'ai élevée dans les larmes! Lorsque Dieu m'a envoyé cette enfant, je n'avais qu'un souffle de vie, et pourtant je n'ai pas eu le courage de la confier à des mains étrangères. Elle s'est abreuvée à mon sein de mes douleurs et de mes angoisses. Aussi, depuis son jeune âge, elle n'a fait que lutter contre la mort, et chaque minute de son existence est comme un miracle du ciel!

LE KAÏD.

J'ai une fille!

MADAME DE LANCY.

Elle n'a vécu que couvée par notre tendresse! Mes veilles inquiètes à son chevet; mes soins de tous les instants; la sollicitude de sa mère, mais surtout l'affection clairvoyante de l'homme bon, dévoué, qui lui a servi de père : voilà ce qui l'a sauvée jusqu'à ce jour! En la voyant si tendrement aimée, la mort a eu pitié de ma pauvre Lucile!

LE KAÏD.

Vous l'avez nommée Lucile!.. Ma mère aussi s'appelait Lucile!.. (Il se cache le visage dans ses mains.) Oh! misérable!

MADAME DE LANCY.

Ma pauvre enfant!

LE KAÏD.

Lucile Mattei!.. J'ai une fille!

MADAME DE LANCY.

Monsieur, Lucile n'a que sa mère!

LE KAÏD.

C'est juste! je ne méritais pas ce bonheur-là!.. Mais enfin, il m'est venu... Laissez-moi être heureux un instant... vous me chasserez ensuite. — J'ai une fille!.. Mais savez-vous qu'elle est charmante! Son visage est angélique! Ces figures-là ne trompent jamais. — Mais, parlez-moi donc de ma fille!.. de votre chère petite Lucile!.. Qu'est-ce qu'elle aura pensé de moi tout à l'heure là? J'avais l'air d'une brute. Elle doit me mépriser.

MADAME DE LANCY.

Elle?.. Elle vous détesterait, si elle savait que vous avez apporté le désespoir dans cette maison.

LE KAÏD.

Elle ne le saura pas!... Oh! je vous en supplie!

MADAME DE LANCY.

Elle est là qui m'attend.

LE KAÏD.

Ne me quittez pas encore!... Je m'en vais... Restez. Parlez-moi d'elle!... Lui a-t-on raconté la conduite de son père? Quelle opinion a-t-elle de moi?

MADAME DE LANCY.

Elle prie tous les soirs pour le repos de votre âme.

LE KAÏD.

Elle prie pour moi? Qu'elle est bonne!... Aussi bonne que vous, Giovanna! — Mon Dieu! je vous le disais, on nous a mariés trop jeunes... tout vient de là. Je n'étais pas méchant non plus. La mauvaise compagnie m'a entraîné; la vie d'Afrique m'a fini. Il me semble pourtant que je vaux encore quelque chose depuis que j'ai vu cette enfant, et je donnerais ma vie pour la rendre heureuse.

MADAME DE LANCY.

Heureuse!... Mais vous ne songez pas à ce que vous dites. Heureuse par vous!... quand vous vous jetez au milieu de notre bonheur, et que votre seule apparition le détruit comme un coup de foudre.

LE KAÏD.

Giovanna!...

MADAME DE LANCY.

Madame de Lancy, Monsieur!

LE KAÏD.

Comme vous voudrez... Je vous jure que vous n'avez rien à craindre de moi. Regardez-moi bien : le comte Leone Mattei n'existe plus, et le kaïd Hamza ne compte pour personne. Que suis-je à cette heure? un fantôme, vous l'avez dit vous-même. On souffle sur un fantôme, et il disparaît. Je pars comme je suis venu, sans qu'on ait entendu le bruit de mon pas, sans laisser derrière moi l'ombre de mon ombre.

MADAME DE LANCY.

Et moi-même je vous oublierai, n'est-ce pas? Le fantôme aura passé devant mes yeux, et il s'effacera de mon souvenir? Non!... Tout est changé, tout est fini pour moi. Ce n'est pas un spectre, c'est la vérité que j'ai vue, et c'est ma vie qui est un mensonge. Comprenez-vous ce que vous avez fait maintenant? Vous avez commis un crime, et vous m'en avez rendue complice à mon insu. C'est en vain que ma raison se révolte; j'ai beau en appeler avec désespoir à ma conscience et l'adjurer de m'absoudre, j'ai honte de moi-même, je me sens coupable, car j'ai trompé un honnête homme, je lui ai volé le nom que je porte, tout ce que j'ai, tout ce que je suis, le luxe qui m'entoure, la considération dont je suis fière; et, ce qui est monstrueux, si je me tais un seul instant, j'ai peur de me trouver plus coupable que vous!

LE KAÏD.

Par grâce, par pitié, ne m'accablez pas!

MADAME DE LANCY.

Enfin, je ne sais plus... Que voulez-vous que je devienne? Que voulez-vous que devienne ma fille? Elle a seize ans... l'âge où je me suis mariée. On la regarde, on la recherche, elle est un des plus beaux partis de France; mais si quelque jour un jeune homme digne d'elle demande sa main à M. de Lancy, puis-je dire à une heureuse famille que le père de Lucile n'est pas mort et que sa mère s'est remariée? Faut-il que je mente toujours? Faut-il que je trompe encore un noble cœur, ou que je voie ma fille écrasée sous ma honte, et que mon humiliation la tue?

LE KAÏD.

Ah! misérable! et c'est moi!... C'est pourtant vrai, une si frêle créature!... (Avec éclat.) Mais qu'est-ce que je suis venu faire chez vous? Pourquoi suis-je à Paris? Quelle fatalité m'a poussé? Expliquez-moi ce qui se passe, car il me semble que je rêve.

MADAME DE LANCY.

Expliquez-le vous-même. Il y a là-dessous un mystère d'infamie.

LE KAÏD.

D'infamie?... Mais non, j'étais bien tranquille en Afrique; je ne savais pas que vous étiez à Paris, ni que j'avais une fille. Un ami... non, un homme que je ne connaissais pas, m'a écrit...

MADAME DE LANCY.

On vous a fait venir à Paris? Qui donc?

LE KAÏD.

Oui... cet homme... c'est lui qui m'a envoyé ici; j'ignorais que j'allais chez vous.

MADAME DE LANCY.

Le baron?

LE KAÏD.

Le baron Beynadier.

MADAME DE LANCY.

Oui... c'est bien cela, il se venge.

LE KAÏD.

Il se venge?

MADAME DE LANCY.

Vous ne comprenez donc pas?

LE KAÏD.

De quoi s'agit-il? Qu'y a-t-il?

MADAME DE LANCY.

Il y a que cet homme, qui se dit l'ami de mon mari, le trahit indignement; que si je n'avais pas craint de troubler le repos de M. de Lancy, je l'aurais fait chasser comme un laquais. Il y a que vous vous êtes prêté à une odieuse intrigue; que vous êtes l'instrument d'un homme infâme. Il y a, Monsieur, que vous allez me perdre, parce que j'ai repoussé l'amour de ce misérable. Comprenez-vous maintenant?

LE KAÏD.

Ah! le bandit!

MADAME DE LANCY.

Oui; il a tenu parole. Demain, aujourd'hui, la ville entière saura tout. Mon Dieu!

LE KAÏD.

Je vous sauverai... oh! je vous sauverai! Comment? je n'en sais encore rien... mais je sens dans mon cœur, je sens au bout de mon bras une force irrésistible. Ne craignez rien!

Digitized by Google

MADAME DE LANCY.

Non, non ; le seul homme qui ait le droit de me sauver, c'est M. de Lancy. (Elle va pour sortir.)

LE KAÏD.

Giovanna, pas un mot... à personne !

MADAME DE LANCY.

Je veux que mon mari me juge, qu'il me défende ! (Criant.) Monsieur de Lancy !

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le baron Beynadier !

MADAME DE LANCY.

Lui ! Ah !...

LE KAÏD.

Le baron !

MADAME DE LANCY.

Eh bien, tant mieux ! il faut qu'il vienne, qu'il s'explique devant vous ; il faut qu'il parle !

LE KAÏD.

Il faut qu'il se taise ! Songez donc qu'il a votre secret ! Si ce secret ne lui est pas encore sorti des lèvres, je le lui fais rentrer dans la gorge... Laissez-nous seuls. Je suis calme... je vous réponds de lui. (Il la conduit vers la porte à droite.)

MADAME DE LANCY.

Qui me répond de vous ?

LE KAÏD.

Votre enfant, Giovanna, votre enfant !

MADAME DE LANCY.

Ah ! qu'allons-nous devenir, mon Dieu ! (Elle sort par la droite.)

SCÈNE VII.

LE BARON, LE KAÏD.

LE KAÏD, au domestique.

Mais faites donc entrer !

LE BARON, entrant.

Tiens ! vous êtes seul !.. Et madame de Lancy ?

LE KAÏD.

Madame de Lancy est chez elle.

LE BARON.

Vous l'avez vue ?

LE KAÏD.

Oui.

LE BARON.

Vous l'attendez ?

LE KAÏD.

Oui.

LE BARON.

Allons, je vois avec plaisir que vous êtes déjà en bons termes avec elle.

LE KAÏD.

En effet.

LE BARON.

N'est-ce pas qu'elle est bien belle ? Je gage que vous vous êtes laissé prendre aux charmes imposants de cette fière beauté ? Il n'y aurait là rien de bien surprenant. Tout le monde s'y laisse prendre... Moi-même...

LE KAÏD.

Monsieur le baron !

LE BARON.

Bon ! N'allez-vous pas baisser les yeux et rougir, peut-être ? Un soldat ! J'ai de fortes raisons de croire que votre figure, brunie par le soleil d'Afrique, a fait sur elle une impression profonde.

LE KAÏD.

Écoutez-moi, monsieur le baron : vous êtes, en vérité, un homme extraordinaire ! Que vous soyez généreux, que vous ayez compati aux ennuis d'un brave soldat, il n'y a rien là d'étonnant : vous suivez vos penchants. Mais, ce qui m'intrigue, c'est de savoir comment vous avez réussi à découvrir, sous l'enveloppe bronzée du kaïd Hamza, le comte Leone Mattei.

LE BARON, avec joie.

Le comte Leone Mattei ! Je ne me suis pas trompé ! Vous êtes bien le comte Leone Mattei ?.. Ah ! ce secret, je suis seul à le connaître.

LE KAÏD.

Impossible ! Quelqu'un a dû vous l'apprendre.

LE BARON.

Personne.

LE KAÏD.

Permettez !...

LE BARON.

Excepté vous et moi, personne n'a le moindre soupçon.

LE KAÏD.

En êtes-vous bien sûr ?

LE BARON.

J'en réponds... sur l'honneur !

LE KAÏD.

Vous en répondez... C'est une plaisanterie.

LE BARON.

Au fait, je ne vois pas pourquoi je vous ferais des mystères. Vous aimez le jeu, mon cher kaïd... je le comprends, et si le jeu vous donne encore des émotions, je vous les envie ; mais une autre fois, surtout quand vous ne serez pas en veine, contentez-vous de jouer votre argent. Ne jetez pas sur le tapis vert des bijoux, des souvenirs ; ces choses-là mettent parfois un indiscret sur la trace d'une énigme. Je vous préviens que je suis un indiscret.

LE KAÏD.

Ah ! Comment cela ?

LE BARON.

J'ai gagné certain médaillon à un de vos amis.

LE KAÏD.

Keller !

LE BARON.

Vous l'avez nommé.

LE KAÏD, à part.

Bon ! celui-là ne sait rien.

LE BARON.

Le brave homme ne soupçonnait pas la valeur de son enjeu.

LE KAÏD.

Ainsi, il n'y a donc dans le secret que vous et moi ?

LE BARON.

Mon Dieu, oui !

LE KAÏD, tirant de sa poche des billets de banque et les jetant au nez du baron.

Allons... ramasse ton argent... Et maintenant, allons nous battre !

LE BARON, ramassant les billets.

Ah !... en vérité !.. (Pause.) Voilà ce que c'est que de rapprocher un mari de sa femme !

LE KAÏD, hurlant.

Allons nous battre !

LE BARON.

Quand il vous plaira. Mais, que diable ! il est inutile de crier si haut ; vous allez ameuter toute la maison.

LE KAÏD.

C'est juste ! je n'ai qu'un mot à vous dire... Vous m'avez mis dans la nécessité de vous assommer comme un goujat, ou de vous tuer comme un gentilhomme : choisissez !

LE BARON.

Que vous êtes enfant ! C'est tout choisi. Vous allez me forcer, bien malgré moi, à tirer d'embarras madame de Lancy... cela me fâche... A quand la partie ?

LE KAÏD.

Il faut que nous en ayons fini avant une heure. D'ici là, nous sommes inséparables.

LE BARON.

A la manière antique : Oreste et Pylade... qui vont se couper la gorge. Je vous suis.

DE LANCY, au dehors.

Joseph, vous pouvez dételer, je ne sors plus.

LE BARON.

M. de Lancy ! Nous sommes au complet !

LE KAÏD.

M. de Lancy !

LE BARON.

Oh ! impossible de l'éviter.

LE KAÏD.

Un instant !... Vous allez me présenter à lui comme..... comme un de vos amis... je supporterai l'outrage.

LE BARON.

Vous êtes bien bon !

LE KAÏD.

Entendez-vous ? Vous me présenterez à M. de Lancy... et pas un mot qui puisse me trahir !.. Sinon, je dénoue la situation en faisant sauter nos deux cervelles.

LE BARON.

Et, bien entendu, vous commenceriez par la mienne. Merci ! j'aime mieux vous présenter à mon ami de Lancy.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M. DE LANCY.

DE LANCY, saluant.

Baron !... Monsieur !

Digitized by Google

LE BARON.

Mon cher Lancy, permettez-moi de vous présenter un de mes amis... de mes bons amis... un brillant officier d'Afrique : le comte Leone Mattei !

LE KAÏD, avec fureur, au baron.

Misérable !

DE LANCY, troublé.

Le comte Leone Mattei?...

LE BARON.

Un revenant... qui croit avoir des droits sur madame de Lancy.

LE KAÏD, au baron.

J'ai toujours celui de te tuer, lâche ! qui te venges de n'avoir pas pu être son amant.

DE LANCY.

Lui !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LUCILE.

LUCILE.

Mon père ! mon père !...

DE LANCY.

Lucile !... (Demandant le silence.) Messieurs !...

LUCILE, à M. de Lancy.

Mon père, venez... je ne sais ce qu'a ma mère... elle pleure... elle vous demande... Oh ! venez.

DE LANCY.

C'est bien, mon enfant ! Va, laisse-nous... je te rejoins.

LUCILE.

Je ne vous quitte pas... ma mère me l'a fait promettre. Oh ! venez !

LE BARON.

Allez donc au plus pressé, mon cher Lancy. Que diable ! nous sommes gens de revue !

LUCILE.

Oui, n'est-ce pas?... Venez, mon père.

DE LANCY.

C'est bien, mon enfant ! Je crois comprendre, Messieurs, qu'il y a deux personnes de trop dans cette affaire.

LE KAÏD.

En effet, il y a deux personnes à éliminer; mais j'espère que, dans une heure, il y en aura déjà une de moins. Ce n'est pas pour autre chose que je sors avec M. le baron Reynadler.

DE LANCY.

Fort bien, Monsieur ! Si tout se terminait à votre satisfaction, me feriez-vous l'honneur de vous rencontrer avec moi, demain matin, vers huit heures?

LE KAÏD.

J'aurai l'honneur de vous écrire dans la soirée.

DE LANCY, au baron.

Quant à vous, cher ami, si vous obteniez de Monsieur tout le contentement désirable, vous me rendriez vos comptes demain matin, n'est-ce pas ?

LE BARON.

Comment donc, avec plaisir !

LUCILE.

Mon père, oh ! venez donc !

DE LANCY.

Oui, mon enfant. Les affaires sont les affaires, vois-tu ! (Ils sortent.)

LE KAÏD, au baron.

Partons, Monsieur !

LE BARON.

A vos ordres !

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre représente un riche boudoir avec trois portes donnant sur une grande salle de bal : celle du milieu est fermée par une console surmontée d'une glace sans tain; les deux autres sont ouvertes à deux battants, et laissent voir la foule des invités circuler dans le grand salon; au fond du boudoir, en avant de la console, un haut massif de fleurs entouré d'une causeuse; à droite, au premier plan, une cheminée, un canapé faisant face au public; à gauche, au premier plan, une console et un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASTON DE LARIEU, KELLER.

GASTON. Il arrive par la porte du fond, à gauche, se jette sur la causeuse placée au milieu du théâtre, et s'évente avec son mouchoir.

Il fait dans le grand salon une chaleur étouffante.

KELLER, regardant au fond à droite.

Ah ! madame de Corandeuil peut se vanter d'avoir beaucoup d'amis.

GASTON.

A quoi voyez-vous cela, capitaine?

KELLER.

A la foule.

GASTON.

Vous prenez les invités pour des amis?

KELLER.

Eh, ma foi ! ils n'auront pas à se plaindre de la réception. Un concert d'abord, puis un bal... ensuite un souper, je suppose. Il est vrai que l'occasion est unique ; madame de Corandeuil n'a qu'une nièce, et sans doute elle ne l'aura mariée qu'une fois.

GASTON.

Merci, capitaine. Je tâcherai de faire honneur à la prophétie. Vous m'avez fait l'amitié de venir à ma noce, je ne vous dérangerai pas, si je puis, pour assister à mon enterrement.

KELLER.

Monsieur le vicomte, le capitaine Keller est connu pour n'avoir jamais manqué à l'appel quand il s'est agi de rendre service à un ami.

GASTON.

J'en ai la pleine conviction, capitaine. Mais, rassurez-vous... je ne suis pas de ces gens qui abusent de la complaisance des autres. Après tout, j'ai peut-être tort de dédaigner vos offres; vous faites honneur aux invitations que l'on vous adresse... Oui, j'ai admiré votre air solennel à cet enterrement de l'autre jour.

KELLER.

Un enterrement de première classe. Excusez ! six chevaux, avec des plumes.

GASTON, se levant.

Ah ! oui. Six chevaux et un bon coup d'épée, cela vous mène rondement dans l'autre monde. Ce pauvre baron... ça été sa dernière émotion.

KELLER.

Et la plus forte qu'il aura éprouvée de sa vie.

GASTON.

Vous y étiez. Le combat a dû être beau à voir?

KELLER.

Magnifique ! Le baron était un joueur de première force : calme, froid, il engageait discrètement le fer, et cherchait le joint avec un flegme qui me donnait certaine inquiétude... Le kaïd, lui, y allait de tout cœur. Il avait l'air d'un lion déchaîné; son épée sifflait, grinçait... L'œil avait peine à le suivre. Tout à coup, il se fend à fond... Ah ! il jouait sa vie ! Le baron tomba comme foudroyé. Il en avait jusqu'au dos. Coup franc ; il n'a pas souffert.

GASTON.

Et vous n'avez pas cherché à savoir la cause du duel ?

KELLER.

Si fait ! je l'ai demandé à Hamza.

GASTON.

Il ne vous a pas répondu ?

KELLER.

Au contraire... Il m'a répondu de façon à m'ôter l'envie de le questionner une seconde fois. Ah ! il n'est pas toujours commode.

GASTON.

C'est étrange ! Il a du bonheur, votre ami. Un duel comme le sien pose un homme dans le monde. Il ne tiendrait qu'à lui de devenir la coqueluche des salons.

KELLER.

Il ne s'en soucie guère, je vous assure.

GASTON.

Je serais curieux de le voir.

KELLER.

Malheureusement il ne voit personne.

GASTON.

Vous le voyez pourtant, vous?

KELLER.

Moi, je ne compte pas. J'apparais chez lui le matin, comme dans notre bon temps, au rapport. Je lui raconte tout ce que j'ai fait la veille, et je m'en vais.

GASTON.

Et il n'a pas envie de se lancer dans le monde? Il écoute pourtant vos récits; il vous questionne.

KELLER.

Jamais ! Voici comment ça se passe entre nous : J'arrive, je lui dis : Le temps est beau, rien de nouveau en ville — Ou bien, comme ce matin : Le temps est beau, rien de nouveau en ville, sinon qu'une dame que je connais, madame de Corandeuil, donne un grand bal à l'occasion du mariage de sa nièce,

Digitized by Google

un bal de noces retardé. Marié, M. Gaston de Larieu; mariée, mademoiselle Zoé de Corandeuil; garçon de noce, M. Edgard de Marigny; demoiselle d'honneur, mademoiselle Lucile de Lancy. Là-dessus, voyant qu'il ne me répond pas, j'ajoute : Pas de commissions? Il se tait; je fais un demi-tour à gauche, et je file.

GASTON.

C'est un original. Je parie que dans tout cela il y a une intrigue de femme sous jeu.

KELLER.

Vous croyez?

GASTON.

Parbleu! Au fond de tout duel inexpliqué... Pardon, j'aperçois ma femme qui me cherche. (A Zoé.) Madame...

SCÈNE II.

GASTON, ZOÉ, KELLER.

ZOÉ, à Keller. Elle entre du fond, à droite.

Vous permettez, capitaine? Une affaire de la plus haute importance. (A Gaston.) Monsieur, j'ai quitté le salon en toute hâte pour vous dire : (Bas à l'oreille.) Je t'aime!

GASTON, bas à Zoé.

Je te l'avais bien dit que tu en viendrais là. (Haut.) En effet, Madame, la chose est digne de toute mon attention et je vous promets de ne rien négliger pour que vous soyez satisfaite.

KELLER, à part.

Il paraît que c'est grave.

ZOÉ, haut.

Merci, Monsieur; vous n'aurez pas affaire à une ingrate. (Bas.) Est-ce que le bal t'amuse, toi?

GASTON, bas.

Dame, oui! C'est assez gai.

ZOÉ, bas.

Moi, je déteste tous ces gens-là.

GASTON, haut.

Peut-on savoir, Madame, le tort qu'ils vous ont fait?

ZOÉ, bas.

Ils m'empêchent de t'embrasser. Oh! je voudrais les étrangler... (A Keller.) Que c'est aimable à vous, capitaine, de consacrer toute une soirée à notre petit ménage!

KELLER.

Madame, c'est avec... oui avec... et... certainement... de tout mon cœur. (Entrent par le fond, à droite, madame de Corandeuil et madame de Lancy.)

ZOÉ.

Toujours des compliments! Vous me gâtez! (Apercevant madame de Lancy.) Ah! Madame, quel bonheur! M. de Larieu et moi nous tremblions de ne pas vous voir.

SCÈNE III.

KELLER, GASTON, ZOÉ, MADAME DE CORANDEUIL, MADAME DE LANCY, puis M. DE LANCY.

MADAME DE CORANDEUIL, à madame de Lancy.

Oui, chère Madame, on nous avait fait une peur épouvantable. (Les deux dames rendent à Keller son salut.)

MADAME DE LANCY.

Il en aurait trop coûté à Lucile de ne pas répondre à l'appel de son amie.

ZOÉ.

Où est-elle? Je parie qu'elle danse déjà? C'est de son âge.

MADAME DE LANCY.

Mon Dieu, non! Elle se promène au bras de son père. Le médecin ne lui permet pas encore de danser.

KELLER, à madame de Lancy.

Madame, est-ce que mademoiselle Lucile... est-ce que... est-ce que mademoiselle Lucile?...

ZOÉ, riant.

Oh! capitaine, vous exagérez tout!

MADAME DE LANCY.

On ne peut pas dire qu'elle soit malade, grâce à Dieu, mais elle ressent les moindres impressions avec une vivacité qui m'effraye. Aussi je songe à l'emmener bientôt loin de Paris.

MADAME DE CORANDEUIL.

C'est donc vrai? Il y a de grandes histoires? On dit que vous quittez Paris, que M. de Lancy abandonne les affaires, et qu'il médite un long voyage?

MADAME DE LANCY, troublée.

En aucune façon, Madame. M. de Lancy n'a jamais eu l'idée de quitter Paris.

ZOÉ, à Gaston.

Tu vois, M. de Lancy. Ma tante lui enlève sa femme, et il accourt. Voilà comment il faut être.

GASTON.

Je serai comme tu voudras. Es-tu contente? (Entre M. de Lancy au fond, à gauche.)

ZOÉ.

Je t'aime. Viens que je te montre à ces gens-là. (En sortant, Gaston et Zoé saluent M. de Lancy qui entre en scène.)

SCÈNE IV.

M. DE LANCY, MADAME DE LANCY, MADAME DE CORANDEUIL.

DE LANCY, à madame de Corandeuil.

Madame, c'est un bal des *Mille et une Nuits;* et, si nous n'écoutions que notre plaisir, nous resterions jusqu'au matin.

MADAME DE CORANDEUIL.

Comment! vous pensez déjà à quitter la fête? mais c'est la découronner au moment où elle commence à peine. Voyons, laissez-vous fléchir... rien qu'une heure.

DE LANCY.

Voulez-vous rester, Jeanne? J'emmènerai Lucile. C'est pour elle que je crains... Elle est pâle, ses yeux brillent d'un éclat de fièvre.

MADAME DE LANCY.

Vous êtes bon! — Mais Lucile m'a suppliée tout à l'heure de la laisser encore un instant. Elle y a mis une telle insistance, que je n'ai pas eu le courage de lui résister.

DE LANCY.

Elle ne dansera pas, j'espère?

MADAME DE LANCY.

Oh! non, ne craignez rien.

MADAME DE CORANDEUIL.

Elle adore la musique et nous avons des chanteurs italiens. Elle ne peut pas partir avant de les avoir entendus!

DE LANCY.

Je me soumets à la douce autorité de notre enfant, mais pour une heure, pas plus.

MADAME DE CORANDEUIL.

Vous êtes le plus aimable des hommes. (Elle remonte la scène suivie de Keller, et cause au fond avec plusieurs invités.)

DE LANCY, rapidement et bas à sa femme.

Vous souffrez, Jeanne? Du courage! Nous ne pouvons pourtant pas rompre avec le monde, nous enfermer chez nous comme des coupables!

MADAME DE LANCY.

Je souffre, Henri, parce que je lis dans votre pensée, parce que je suis les agitations de votre cœur.

DE LANCY.

Mon cœur ne vous dit qu'un seul mot : Espérez!

MADAME DE LANCY.

J'ai confiance en Dieu et en vous, Henri. Autour de nous tout est calme, n'est-ce pas? Personne ne se doute de rien?

DE LANCY.

Personne jusqu'ici. J'en ai la certitude.

MADAME DE LANCY.

Peut-être n'avons-nous plus rien à craindre. Cette lettre qu'il m'a écrite le jour où vous l'attendiez, et dans laquelle il jure de disparaître, de quitter à tout jamais la France et l'Europe... Ah! il aura compris, il aura tenu parole.

DE LANCY, à part.

Qu'importe! il vit! (Haut.) Oui, oui... j'espère que rien ne viendra troubler notre bonheur. Tout ira bien, et tout va bien, Jeanne. — Tenez, en voici une preuve. Je viens d'apprendre que l'affaire de votre protégé est heureusement terminée.

MADAME DE LANCY.

Ce poste diplomatique que sollicitait M. de Marigny?

DE LANCY.

M. de Marigny est nommé secrétaire d'ambassade aux États-Unis. Qu'il parte! qu'il travaille! qu'il se fasse une position! Plus que jamais nous devons agir avec discernement. Je me suis chargé de la destinée de Lucile, je n'en disposerai pas en aveugle. C'est à vous de faire entendre raison à notre enfant. (Un domestique vient du fond parler à madame de Corandeuil.)

MADAME DE CORANDEUIL, descendant la scène, à madame de Lancy.

On m'annonce l'arrivée du ministre des affaires étrangères. C'est un de vos amis, je crois?

DE LANCY.

En effet, Madame. (Il jette un regard à madame de Lancy.) Aujourd'hui encore il m'a donné une preuve de son bon vouloir.

MADAME DE CORANDEUIL.

Vous serez bien aise alors de le rencontrer. Venez-vous,

Digitized by Google

chère Madame? (Elle lui offre le bras.) A mon âge, la seule parure qui convienne, c'est le bras d'une jolie femme. (Elle emmène madame de Lancy. — M. de Lancy les suit.)

SCÈNE V.

KELLER, puis LE KAID, en habit de ville.

(On aperçoit au fond, dans le salon, Lucile donnant le bras à Zoé. Le kaid suit Lucile comme une ombre. Il s'arrête sur le seuil de la porte et ne quitte pas des yeux la jeune fille.)

KELLER, seul.

Voilà donc ce qu'ils appellent un bal, à Paris! Décidément, ça n'est pas gai. Je ne vois rire personne. Plus souvent que j'irai me fourrer dans cette bagarre. (Entrée par la gauche d'un domestique qui présente un plateau avec du punch et des gâteaux.) Ah! voici enfin une éclaircie. (Au domestique.) Ecoutez donc! (Il vide deux verres de punch, prend dans chaque main un gâteau et transporte un verre de punch sur la console à gauche.) Avec de la patience et de la philosophie, nous arriverons bien au souper. (Entrée du kaid par le fond à droite.)

LE KAID, entre sans voir Keller, se jette sur la causeuse à droite, et pousse des sanglots.

Ah!

KELLER, courant vers le kaid.

Hamza!... Toi ici?

LE KAÏD.

Ah! c'est toi, Keller?

KELLER, regardant le kaid dans les yeux.

Des larmes! Ah! suis-je gris? Ai-je du brouillard dans les yeux?

LE KAÏD.

Laisse-moi.

KELLER.

Comment es-tu venu ici? Tu as donc des amis autres que moi?

LE KAÏD.

Non, je n'ai personne; je suis venu je ne sais comment. Encore une fois, laisse-moi, Keller.

KELLER.

Que je te laisse? Ah! il faut avouer que tu prends drôlement tes distractions. Tu apportes ici une vraie figure de fête. Voyons, qu'y a-t-il?

LE KAÏD.

Rien.

KELLER.

Ce n'est pas vrai. Il se passe quelque chose. Tu as du chagrin.

LE KAÏD.

J'ai eu tort de venir ici, de m'y introduire comme un voleur.

KELLER.

Te voilà tout bouleversé. Hamza, il faut que tu aies reçu en pleine poitrine un boulet de quarante-huit.

LE KAÏD.

Oui, je suis atteint en plein cœur.

KELLER.

Voyons, tu finiras bien par me dire ce qui t'arrive?

LE KAÏD.

Tu n'y pourrais rien.

KELLER.

En empoignant la chose à nous deux, on la rendrait plus légère.

LE KAÏD.

Mon brave Keller!

KELLER.

Ce n'est pas le chagrin d'avoir expédié un homme qui te tourmente ainsi? Nous en avons roulé bien d'autres.

LE KAÏD.

Non, non.

KELLER.

Eh bien, alors, quoi? Écoute, tu es amoureux?

LE KAÏD.

Moi?

KELLER.

Oui, amoureux d'une femme qui ne t'aime pas? C'est qu'elle n'a pas eu le temps de te connaître.

LE KAÏD.

Tu es fou!

KELLER.

Fou! Allons donc! j'ai du flair, et je te jure qu'il s'agit d'une femme.

LE KAÏD, avec douleur.

D'une femme!... Non, mais d'un enfant.

KELLER.

Ah bah!... Un enfant?

LE KAÏD.

Une jeune fille... qui me rappelle...

KELLER, vivement.

Un enfant à toi que tu as perdu?

LE KAÏD, avec effort.

Oui, que j'ai perdue.

KELLER.

Triste!... Mais que veux-tu? C'est fragile, les enfants.

LE KAÏD, avec éclat, se levant et passant à gauche.

T'ai-je dit quelque chose?... Ah! je n'ai plus la tête à moi!

KELLER.

Ah! mon pauvre ami, Paris ne nous vaut rien.

LE KAÏD.

Oui, Paris m'a porté malheur.

KELLER, allant à lui.

Eh bien, alors, viens. Partons pour l'Afrique! Tu retrouveras ton cheval noir Abdoul, tes beaux lévriers blancs, et le désert devant toi.

LE KAÏD.

Non, non, je ne tiens plus à rien.

KELLER.

Tu vas rester ici?

LE KAÏD.

Je pars demain.

KELLER.

Pour l'Afrique? Partons! je te suis.

LE KAÏD.

J'ai donné ma démission.

KELLER.

C'est impossible!

LE KAÏD.

Tout est fini.

KELLER.

Tu as donné ta démission? Eh bien, et moi? Que vais-je devenir? Va, tu m'oublies! Je ne te suis plus rien! Tu as des secrets pour moi!

LE KAÏD.

Keller! tu te rappelles ce que je t'ai déjà dit? Le jour où tu les saurais, tout serait rompu entre nous.

KELLER.

Oh! alors, je te comprends... Tu as raison, tu es trop mon ami pour me rien dire. Ne me dis rien. Merci!

LE KAÏD, jette un regard au fond, et aperçoit madame de Lancy.

Keller, laisse-moi seul. Va-t'en, mon ami.

KELLER.

C'est bien! je ne te demande pas pourquoi! Tu sais...

LE KAÏD.

Va-t'en, je t'en supplie!

KELLER.

Allons, c'est bien! (A part, en sortant.) Ah! si j'étais son supérieur! (Il sort. Entrée de madame de Lancy, par la gauche.)

SCÈNE VI.

MADAME DE LANCY, LE KAID, appuyé sur le dossier de la causeuse.

MADAME DE LANCY, s'asseyant au fond, sur la causeuse.

La foule! le bal! quel supplice! (Elle se lève et marche vers la droite.)

LE KAÏD, à part.

Ah! je tremble comme un enfant!

MADAME DE LANCY.

Vous ici, Monsieur!

LE KAÏD.

Madame!..

MADAME DE LANCY.

Ah!..

LE KAÏD.

Un seul mot, de grâce!

MADAME DE LANCY.

Monsieur... mais c'est horrible! (Elle va pour sortir.)

LE KAÏD.

Par pitié, écoutez-moi.

MADAME DE LANCY.

On vous croyait parti, disparu... Vous nous l'aviez écrit!

LE KAÏD.

Je pars demain... oui, demain, Madame, je vous le promets.

MADAME DE LANCY.

Mais, Monsieur, songez que, dans une réunion comme celle-ci, on ouvre ses portes à tout le monde, on reçoit les gens de tous les pays. Un ancien ami, un compagnon de votre jeunesse, un compatriote qui, de loin, vous aura jadis entrevu, peuvent vous rencontrer, vous reconnaître, jeter votre nom à la foule! Que deviendrons-nous alors?

Digitized by Google

LE KAÏD.

Ah! je ne me dissimule pas, Madame, ce que je suis désormais pour vous : un vivant de contrebande, un mort en rupture de ban, un homme de trop!

MADAME DE LANCY.

Ne parlons pas de moi! Votre présence ici met en péril des existences bien plus précieuses que la mienne.

LE KAÏD.

C'est pourtant le besoin de la revoir encore une fois qui m'a poussé à m'introduire ici. — Je pensais qu'avec cet habit noir, perdu dans la cohue d'un bal, il me serait facile de m'isoler, de me tenir à l'écart, de regarder les autres sans être vu moi-même! Je vous le jure, je ne me montre nulle part, je me cache comme un malfaiteur. Une mansarde était à louer en face de votre maison, je m'y suis établi. Inconnu, invisible à tous, je passe ma vie à regarder les fenêtres de Lucile. Je guette ses sorties et ses promenades; je saisis au vol l'image de ses traits charmants; votre voiture vous a depuis longtemps emportées que je la suis encore, le regard obscurci par les larmes. Alors je rentre chez moi, je me jette sur mon lit et je pleure!

MADAME DE LANCY.

Ah! Monsieur!

LE KAÏD.

Une fois... une seule fois... je vous ai vues toutes les deux entrer au théâtre... je me suis glissé furtivement dans un coin du parterre. J'ai découvert votre loge... Quelle soirée d'oubli! de bonheur! d'ivresse! Je suivais avec extase toutes les impressions que la mélodie du divin maître faisait passer sur le visage de votre enfant! Il me semblait que je voyais son âme pure et harmonieuse s'épanouir aux inspirations sublimes de son art natal! Je regagnai ma mansarde, anéanti, brisé... Mon nom d'emprunt, ma solitude, mon isolement m'ont fait peur!.. peur au kaïd Hamza!

MADAME DE LANCY.

Ma pauvre Lucile, un rien l'émeut, il ne faudrait qu'un souffle pour la briser!

LE KAÏD.

Quel danger craignez-vous? Ceux qui auraient pu trahir le secret de mon existence ne sont plus.

MADAME DE LANCY.

Le danger, Monsieur! mais c'est vous!

LE KAÏD.

Vous avez raison, Mais moi aussi je ne me reconnais plus! Je prends une résolution, et le courage me manque au moment de l'accomplir. Je deviens faible, lâche, sourd aux cris de ma conscience. — Le matin, je pense que je la verrai encore dans la journée; le soir, je rêve au bonheur de la revoir le lendemain. — Puis, je me dis qu'elle rencontrera peut-être un jour mon regard dans la foule et qu'elle tournera la tête de mon côté... Et je souffre, en attendant, à faire pitié même à ceux qui ont le droit de me maudire! Un sentiment, que je ne connaissais pas jusqu'ici, éclate en moi comme une passion, se déchaîne comme une frénésie. L'idée de partir sans avoir obtenu un mot, un regard, une caresse de ma fille, cette horrible idée me torture jour et nuit! Je ferai ce que je dois, soyez tranquille; je verserai tout mon sang goutte à goutte s'il le faut, mais je voudrais être sûr de la laisser heureuse. — Est-elle heureuse?

MADAME DE LANCY, *embarrassée.*

Elle le sera.

LE KAÏD, *vivement.*

Vous voyez bien qu'elle ne l'est pas! Rien n'échappe à l'œil d'un père. Elle souffre, elle est pâle, elle n'a ni la gaîeté, ni l'enjouement de son âge. Vous ne vous en êtes pas aperçue, vous qui vivez avec elle. Eh bien! je l'ai deviné tout de suite, moi, rien qu'à la voir passer.

MADAME DE LANCY.

Il est vrai!

LE KAÏD, *d'un air de triomphe.*

Ah!

MADAME DE LANCY.

Elle souffre de nous voir souffrir. Nous avons beau lui cacher nos angoisses, elle sent qu'un malheur pèse sur la maison.

LE KAÏD.

Êtes-vous sûre qu'il n'y a pas autre chose? Allez donc! — Elle aime... Ne me cachez rien. Mon ami Keller m'a conté qu'à Bigorre elle distinguait quelqu'un. Vous la contrariez, vous... ou... M. de Lancy.

MADAME DE LANCY.

Non!.. M. de Lancy hésite seulement. Il dit que Lucile est encore jeune, que M. de Marigny n'a pas de position.

LE KAÏD, *vivement.*

Ainsi, c'est un étranger qui dispose de la destinée de ma fille?

MADAME DE LANCY, *avec douceur.*

Oh! M. de Lancy a été pour elle... *(Elle s'arrête.)*

LE KAÏD, *achève vivement.*

Plus que son père? Vous voyez bien que non, puisqu'il la laisse souffrir. Si j'avais une fille, moi, je passerais les nuits au chevet de son lit, pour entendre ce qu'elle demande en songe et je le lui apporterais à son réveil. *(A l'entrée du salon, à droite, au fond, on aperçoit M. de Lancy causant avec un invité.)*

MADAME DE LANCY.

Oh! que Dieu ait pitié d'elle et de nous tous! *(Apercevant M. de Lancy, et passant vivement à droite.)* Monsieur de Lancy!.. Partez! partez! je vous en conjure. J'ai tout oublié, tout pardonné!

LE KAÏD, *vivement.*

Giovanna, un jour qu'elle priera pour moi, embrassez-la bien fort, plus fort que d'habitude, sans lui dire de qui ça vient.

MADAME DE LANCY.

Oui,.. oui,.. mais partez!

DE LANCY, *à l'entrée du salon.*

Jeanne, on va chanter un morceau de Verdi. Venez-vous l'entendre? Mais où est donc Lucile? *(Madame de Lancy va précipitamment prendre le bras de son mari et se perd dans la foule.)*

SCÈNE VII.

LE KAID, *seul.*

Partez! C'est la seule parole que j'entends!... Oui, partir! — Partir, sans espoir de retour!... Partez! me dit ma femme. Pars! me crie ma conscience. *(Il jette un regard dans le salon, à gauche, et aperçoit sa fille.)* Lucile! la voilà! Qu'elle est belle dans sa toilette de bal! qu'elle est gracieuse! quel charme! Elle salue son cavalier! Une fleur inclinée sur sa tige! Comme on la regarde! comme on lui fait place! Oh! elle est la reine de la fête! Elle s'approche! elle vient par ici! *(Il va pour fuir et s'arrête. Il se cache au fond, à gauche. Lucile traverse lentement le salon du fond, de la gauche à la droite; Edgard vient par le fond, à droite, va au-devant de Lucile, et ils entrent ensemble par la porte de droite. Le kaïd les observe, masqué par les fleurs.)*

SCÈNE VIII.

LE KAID, *assis sur la causeuse, mais caché;* EDGARD, LUCILE.

LUCILE.

Eh bien, quelles nouvelles?

EDGARD.

Le ministre me nomme.

LUCILE.

Grâce à mon père, n'est-ce pas?

EDGARD.

C'est M. de Lancy lui-même qui vient de me l'apprendre. Oh! oui, je suivrai ses conseils, Je me rendrai digne de sa confiance, digne de vous, Lucile!

LUCILE.

Et quand partez-vous?

EDGARD.

Demain.

LUCILE.

Demain!

EDGARD.

Ou plutôt aujourd'hui. Il faut que je quitte le bal à l'instant même. Les ordres du ministre sont formels.

LUCILE.

Ah! vous partez à l'instant?

EDGARD.

Il le faut! — Eh bien, non... on n'expédie pas ainsi un homme sans lui donner le temps de prendre son parti! Quand j'y pense, rester deux ans peut-être loin de vous! Oh! le sacrifice dépasse mes forces!

LUCILE.

Et vos bonnes résolutions de tout à l'heure, que sont-elles devenues? Oh! comme vous changez vite d'idées! Prenez garde!

EDGARD.

Voilà des paroles qui ressemblent à une accusation. Par bonheur, vous me les dites le sourire sur les lèvres, Vous êtes heureuse, vous!

LUCILE.

Oui, car j'ai l'espoir et la joie dans le cœur.

EDGARD.

Ah!

Digitized by Google

LUCILE.

Vous commencez à suivre les conseils de mon père... ils vous porteront bonheur.

EDGARD.

Oh ! mon bonheur, je le laisse à Paris !

LUCILE.

Confiez-le-moi... je vous le garderai.

EDGARD.

Ah! c'est vrai, je suis un ingrat !... Mais je sens qu'il m'échappe et que je vais le perdre.

LUCILE.

Vous doutez de moi, Monsieur ?

EDGARD.

Oh ! jamais !... Alors, vous ne m'oublierez pas,.. vous me le promettez ?

LUCILE.

Le ministre des États-Unis disait tout à l'heure que, entre l'Amérique et Paris, il y a quatre courriers par mois.

EDGARD.

Et M. de Lancy me permettra-t-il de lui écrire quelquefois ?

LUCILE.

Vous lui devez au moins une lettre de remerciement.

LE KAÏD, à part.

Chère enfant ! Il est bien, ce jeune homme. Il l'aime !

EDGARD.

Si je pouvais gagner quelques jours encore !

LUCILE.

Vous les retrouverez... nous les retrouverons à votre retour.

EDGARD.

Que vous êtes bonne ! (Pause.) Ah ! dans quelques heures je serai loin de vous, je serai seul !

LUCILE.

Il faut donc que ce soit toujours moi qui vous donne du courage ? Je le veux bien... j'en ai. (Elle chancelle.)

EDGARD.

Vous souffrez ?

LUCILE.

Ce n'est rien. — Allez dire à ma mère que je suis ici, que je l'attends, que le bal m'a fatiguée un peu.

LE KAÏD, à part.

Ah ! mon Dieu ! qu'a-t-elle ?

EDGARD.

Un dernier mot pour celui qui ne vous reverra plus.

LUCILE.

Espoir et bon retour ! — Envoyez-moi ma mère, je vous en prie.

EDGARD.

Vous m'assurez que vous n'êtes pas souffrante ?

LUCILE.

Non... Mais je ne veux pas rester à ce bal, lorsque vous n'y serez plus.

EDGARD.

Ah ! toute mon âme reste avec vous !

LUCILE.

Adieu !

EDGARD.

Adieu ! (Sortie vive d'Edgard. — Lucile se cache la figure en sanglotant et tombe sur la causeuse, à droite.)

SCÈNE IX.

LE KAID, LUCILE.

LE KAÏD, s'élançant vers Lucile.

De grâce, ne pleurez pas, ne pleurez pas !

LUCILE, se relevant vivement.

Monsieur !

LE KAÏD.

Je ne veux pas vous voir pleurer.

LUCILE.

Monsieur, veuillez m'excuser... je ne comprends pas... je ne pleure pas...

LE KAÏD.

C'est vrai. Je suis un indiscret, un étranger pour vous. Pardonnez-moi.

LUCILE.

Il faisait chaud au salon ; je suis venue ici pour trouver un peu d'air. (Elle passe à gauche.)

LE KAÏD.

Mais ces larmes ? Vous avez des chagrins, vous souffrez ?

LUCILE.

Merci, Monsieur. Je me sens tout à fait bien.

LE KAÏD.

C'est qu'il ne faut pas vous rendre malade. Votre mère vous aime tant !

LUCILE.

Vous connaissez ma mère ?

LE KAÏD, avec effort.

Oui... oui...

LUCILE.

Ah !... (Pause.) Vous n'allez pas entendre, Monsieur, ce quatuor de Verdi ? Il est si beau ! (Elle détourne la tête du kaïd, et semble suivre quelqu'un dans le salon.)

LE KAÏD.

Oui ! très-beau ! Vous aimez la musique ?

LUCILE.

Beaucoup, les maîtres italiens surtout. (Elle passe devant le kaïd, et remonte au fond, à droite.)

LE KAÏD.

Oh ! vous n'aimez que ce qui est digne de votre nature... belle... élevée... Aussi, vous serez heureuse.

LUCILE, se parlant à elle-même.

Et ma mère qui n'arrive pas !

LE KAÏD, à part.

Elle ne me regarde pas... Elle n'entend seulement pas ma voix !

LUCILE, ne quittant pas du regard la foule du salon.

Le voilà... Edgard... Il prend congé de madame de Corandeuil... Il s'en va... je ne le reverrai plus ! plus jamais, peut-être ! (Elle chancelle.)

LE KAÏD, hors de lui.

Lucile... qu'avez-vous ?

LUCILE.

Oh ! ces lumières qui s'éteignent ! (Elle s'affaisse sur elle-même, sans connaissance.)

LE KAÏD, la déposant sur la causeuse.

Lucile... Elle se meurt ! Au secours ! (Keller apparaît à gauche.) Keller, va chercher madame de Lancy... personne autre..... entends-tu ? Ne laisse entrer personne... Va vite. (Keller disparaît ; les deux portes du fond se referment.) Lucile !... Elle ne répond plus ! Lucile !... Ah ! tout est fini ! (Voyant entrer madame de Lancy par le fond, à droite.) Giovanna !

SCÈNE X.

LE KAID, LUCILE, MADAME DE LANCY, entre vivement, suivie de M. DE LANCY, puis MADAME DE CORANDEUIL, ZOE, GASTON.

MADAME DE LANCY.

Lucile ! Ah ! mon Dieu !

LE KAÏD, avec désespoir.

Ma fille ! ma fille !

DE LANCY, saisissant le bras du kaïd.

Monsieur !

MADAME DE CORANDEUIL, entrant par le fond, à gauche.

Oh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ? (Elle va auprès de Lucile.)

DE LANCY, au kaïd.

Monsieur... êtes-vous fou ?

LE KAÏD, comme égaré.

Oui, je crois que je le deviens.

MADAME DE LANCY.

Ce n'est rien. Elle revient à elle.

MADAME DE CORANDEUIL, qui, avec Gaston et Zoé, s'est approchée de madame de Lancy et de Lucile.

La chaleur du bal l'aura fatiguée ; faisons-lui prendre un instant de repos dans ma chambre... Mon médecin est là. (Madame de Corandeuil, madame de Lancy, Zoé et Gaston soutiennent Lucile et passent dans la chambre à droite.)

SCÈNE XI.

LE KAID, M. DE LANCY.

DE LANCY.

Voilà donc ce que vaut votre serment ! Vous avez juré de partir, d'emporter avec vous votre secret, et, ce secret, vous venez le jeter à la face de tout le monde !

LE KAÏD.

C'est vrai... j'ai eu tort... Faites maintenant ce que vous voudrez. Je vous le répète, j'ai eu tort.

DE LANCY.

Comprenez-vous, Monsieur, la gravité de notre situation ? La comprenez-vous ?

LE KAÏD, atterré.

Oui... c'est-à-dire non. Je ne sais pas trop où j'en suis. Ces émotions m'ont bouleversé. De quoi parlions-nous ?

Digitized by Google

DE LANCY, *d'un ton de provocation.*

De votre honneur, qui est en souffrance; car vous avez manqué à votre parole et violé votre serment.

LE KAÏD, *indifférent.*

C'est vrai, j'ai promis, j'ai oublié... je pensais à ma fille. On ne peut pas tout faire à la fois.

DE LANCY, *menaçant.*

Il s'agit de savoir si vous êtes un homme d'honneur... et j'en doute.

LE KAÏD, *doucement.*

Pour ça, vous avez tort. Il y a cent mille hommes en Afrique qui vous donneront des renseignements s'il vous en faut.

DE LANCY, *menaçant.*

Je ne veux en demander la preuve qu'à vous-même... et vous me la donnerez aujourd'hui, si vous n'êtes pas un lâche.

LE KAÏD, *s'éveillant.*

Hein? un lâche? Qui cela?

DE LANCY.

Vous!

LE KAÏD, *haussant les épaules.*

J'ai trente campagnes et dix-huit blessures.

DE LANCY.

Il faut en finir. Je saurai bien vous y forcer... Vous voyez ces portes... Derrière elles se presse une foule nombreuse, avide de scandale... instruite déjà peut-être du coup dont la destinée m'accable... Eh bien! ces deux portes, je les ouvre, et, devant cette foule, je vous soufflette de mon gant.

LE KAÏD, *avec éclat.*

Monsieur!... Monsieur!

DE LANCY.

Êtes-vous décidé?...

LE KAÏD.

Monsieur!...

DE LANCY

Eh bien?

LE KAÏD.

Pitié!

DE LANCY.

Vous hésitez?..

LE KAÏD, *après une pause, avec éclat.*

Ah! sur mon âme, j'ai bien tort d'hésiter!.. (*Il passe à droite.*) Je me casse la tête comme un aveugle à chercher mon chemin... tandis qu'il est là, large et droit, sous mes yeux.

DE LANCY.

Enfin!...

LE KAÏD.

Vous ne me ferez pas passer pour lâche... vous n'y réussiriez pas... J'ai commis une faute, un crime, si vous voulez... mais, après tout... la vie, elle a aussi ses droits... Ouvrez-les, ces portes; appelez tout le monde!.. Maintenant que que j'ai retrouvé ma femme, que j'ai retrouvé ma fille... je veux ma femme... je veux ma fille!

DE LANCY.

Monsieur!

LE KAÏD.

Oh! j'userai ma vie à implorer le pardon aux pieds de mes deux victimes! Je veux vivre!.. aimer!.. Je veux être aimé! J'ai retrouvé dans mon âme des trésors de dévouement... et la tendresse de mon enfant, de Lucile, quand elle aura appris qui je suis, répondra bien à la mienne!

DE LANCY.

Vous réclamez, en un mot, ce qui vous est si légitimement dû?

LE KAÏD.

Je suis le père de mon enfant. La loi est pour moi, je l'invoquerai.

DE LANCY.

La loi n'a que faire ici... Le débat est d'homme à homme. Je ne reconnais pour juges que mon devoir et ma conscience.

LE KAÏD.

Et moi, Monsieur, j'irai jusqu'au bout!.. Je veux ce qui m'appartient!

DE LANCY.

Rien ne vous appartient ici... rien!

LE KAÏD.

Ah! vous trouvez?

DE LANCY.

Vous vous dites le mari? Vous l'étiez, vous ne l'êtes plus! — Entre votre femme et madame de Lancy, il n'y a plus rien... — Votre femme, c'est la pauvre délaissée que vous avez vouée au malheur et à l'oubli; c'est la jeune mariée de seize ans que vous avez livrée avec son enfant à la misère. La femme, que votre apparition, que votre présence ici outrage, c'est l'épouse honorée, respectée et heureuse d'un homme qui a partagé avec elle la considération et l'estime du monde.

LE KAÏD.

J'ai mon enfant... personne ne me l'arrachera.

DE LANCY.

Ah! vous vous croyez père parce que vous avez abandonné votre enfant avant même de l'avoir vu naître! C'est quelque chose, mais cela ne suffit pas. Vous trouvez ici, sur votre chemin, quelqu'un qui, lui, a eu les soucis et les devoirs de la paternité. Il les a loyalement acceptés. Le berceau de l'enfant, il l'a entouré de soins, de luxe, de tous les petits bonheurs de l'enfance. A la jeune fille, il a prodigué un dévouement de tous les jours, il lui a donné une brillante éducation, il l'a adoptée pour sienne et l'a rendue un des partis les plus enviables de France. Et lorsque, tout fier et heureux de son œuvre, il ne demandera peut-être qu'un peu de temps pour l'achever, vous viendrez lui dire: « Rendez-moi votre enfant... car votre enfant, c'est ma fille! » — Allons donc! cette enfant est à moi, et la preuve, c'est que je vous la disputerai au prix de ma vie!

LE KAÏD.

Je ne vous la disputerai pas... je lui dirai mon nom.

DE LANCY.

Vous ne l'oseriez pas!

LE KAÏD.

J'ai osé bien autre chose. La voix du sang parlera pour moi et répondra pour elle.

DE LANCY.

La voix du sang!.. Voici Lucile... Écoutez donc ce que je vais lui dire, et je vous défie ensuite de vous nommer devant elle. (*Entrée de Lucile par la droite; le kaïd, vivement troublé, se met à l'écart, à droite.*)

SCÈNE XII.

M. DE LANCY, LUCILE, LE KAÏD.

LUCILE, *vivement à M. de Lancy.*

Je me suis échappée, mon père. Je vous cherche pour vous rassurer. Vous voyez, je n'ai rien, je ne souffre plus. Je vous ai fait de la peine, n'est-ce pas? Embrassez-moi... (*Elle se jette dans ses bras.*)

DE LANCY. *Il tient, pendant la scène, Lucile serrée contre sa poitrine.*

Tu vas mieux, bien sûr?

LUCILE.

Oh! oui!.. Regarde-moi.

DE LANCY.

J'aperçois encore un petit nuage, là-bas. Que faut-il faire pour rendre à ce beau front toute sa sérénité?

LUCILE.

Il n'y a que Dieu, mon pauvre père, qui dissipe les nuages.

DE LANCY.

Si pourtant je te disais que M. de Marigny ne partira pas demain?

LUCILE.

Vrai?

DE LANCY.

J'obtiendrai un délai de quinze jours.

LUCILE.

Qu'importe. Il faudra toujours qu'il s'en aille dans cet affreux pays.

DE LANCY.

Oui, mais s'il s'en allait avec sa femme?

LUCILE, *l'embrassant.*

Vous êtes un Dieu de bonté!

DE LANCY.

En effet, j'ai dissipé le nuage!

LUCILE.

Cher père!

DE LANCY.

Cher père! Parce qu'on fait tout ce que tu veux.

LUCILE.

Cela doit être un beau pays, l'Amérique?

DE LANCY.

Tu nous enverras tes impressions de voyage.

LUCILE.

Comment! vous ne viendrez pas avec moi?

DE LANCY.

Et les affaires?

LUCILE.

Mais que voulez-vous que je devienne, si vous me manquez vous et ma mère?

DE LANCY.

Comment! on te marie à celui que tu aimes, et tu ne peux pas vivre sans nous?

Digitized by Google

LUCILE.

Vous pourriez donc vivre sans moi, vilain père? Alors c'est que vous ne savez pas aimer, et je reste ici pour vous l'apprendre.

DE LANCY.

Et M. de Marigny?

LUCILE.

Il reviendra.

DE LANCY.

Tu le laisseras partir seul?

LUCILE.

Je l'aime bien, c'est vrai; mais je ne le connaissais pas l'année dernière, et je vivais pourtant; tandis que vous, méchantes gens, on ne m'a pas appris à vivre sans vous. M'avez-vous quittée depuis mon enfance? Ai-je passé un jour sans vous embrasser l'un et l'autre matin et soir? La nostalgie me tuerait, j'en suis sûre. C'est pourquoi vous viendrez en Amérique ou bien je n'irai pas.

DE LANCY.

Allons! Le ministre va m'appeler girouette, mais je tâcherai que M. de Marigny ne s'en aille pas si loin. Nous irons tous en Italie.

LUCILE.

Tous?

DE LANCY.

Tous.

LUCILE.

Vous êtes bon! Vous êtes grand! Vous êtes parfait! Je vous aime. Oh! regardez-moi bien en face! Le dernier nuage est parti.

DE LANCY.

Il est parti! C'est un bon exemple à suivre : va dire à ta mère que j'ai demandé la voiture. (Lucile l'embrasse longtemps. Il la reconduit jusqu'à la porte.)

SCÈNE XIII.

M. DE LANCY, LE KAID.

DE LANCY, se tournant vers le kaid.

Eh bien, Monsieur, pourquoi ne vous êtes-vous pas nommé à votre fille?

LE KAÏD, qui, au début de la scène précédente, se tenait debout, s'est affaissé depuis, et, désespéré, vaincu, est tombé sur la causeuse.

Ah! Monsieur! Je suis vaincu! Je ne suis plus rien!

DE LANCY.

Vous vous trompez. Vous êtes un obstacle et un danger. La situation est claire et ses conséquences sont inévitables pour chacun de nous.

LE KAÏD.

Moi! me battre avec vous? Grand Dieu!

DE LANCY.

Les événements nous dominent.

LE KAID, se levant.

Non, c'est le devoir qui dominera les événements. Je le vois, je ne reprendrai plus jamais dans le cœur de ma fille, la place que j'y ai perdue.

DE LANCY.

Vous le dites vous-même.

LE KAÏD, accablé.

Ma tâche, c'est vous qui l'avez accomplie... Bonheur, fortune, vous offrez tout cela à Lucile! Que lui apporterais-je, moi?... Oh! comme elle vous aime, ma Lucile! Ah! elle est bien à vous. Moi, un duel avec vous!... (Pause.) Je ne pourrais que me faire tuer... Et encore mon sang rejaillirait sur son bonheur.

DE LANCY.

Eh bien, Monsieur, que comptez-vous faire?

LE KAÏD.

Moi? .. Qu'est-ce que vous feriez si vous étiez à ma place? (M. de Lancy ne répond pas. — Silence.) Soyez tranquille, monsieur de Lancy! vous avez été bien bon pour mes deux victimes, vous avez rempli mes devoirs et réparé mes fautes. Maintenant, une grâce... la dernière. (Il tend le bras, M. de Lancy lui donne la main en silence. On aperçoit madame de Lancy et Lucile, traversant le salon du fond de droite à gauche; arrivées à la porte de gauche, Lucile paraît sur le seuil.)

LUCILE, à M. de Lancy du seuil de la porte.

Viens-tu, père? Nous partons!

LE KAÏD, vivement à M. de Lancy.

Partez, Monsieur, partez! (M. de Lancy rejoint sa femme et Lucile. Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

LE KAID seul, puis KELLER.

LE KAÏD, suit du regard sa fille.

Encore! encore une fois! la dernière! Chère enfant! tu seras heureuse.

UNE VOIX, au dehors.

La voiture de M. de Lancy!

LE KAÏD, d'une voix déchirante.

Oh! ma fille, ma Lucile! Adieu! adieu pour la dernière fois! (Il tombe affaissé sur la causeuse du milieu, et pleure.)

KELLER, entre vivement par la droite.

Le souper est servi, un merveilleux souper! Viens, mon brave kaïd, ça te distraira.

LE KAÏD, découvrant sa figure baignée de larmes.

Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui a faim?

KELLER.

Tonnerre! Qu'est-ce qui est encore arrivé?

LE KAÏD, se levant.

Keller... mes armes .. je te les donne. .mon cheval Abdoul, tu le garderas.

KELLER.

Hein?

LE KAÏD.

Adieu, mon ami!

KELLER.

Je ne te quitte pas.

LE KAÏD.

Reste ici, je le veux!

KELLER.

Hamza!

LE KAÏD, lui tend la main, puis l'embrasse avec effusion.

Reste ici, Keller.

KELLER.

Mais où vas-tu?

LE KAÏD.

Adieu! (Il sort en faisant un geste de suprême adieu.)

KELLER, seul.

Comme il a dit ce mot-là! Oh! c'est horrible!... — Je n'ai plus faim, moi!

76966

FIN.

N.° d' invent: 1752

Digitized by Google

16167



BIBI

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. JULES PRÉVEL

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE DES DÉLASSEMENTS-COMIQUES, LE 28 NOVEMBRE 1863.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

HECTOR DU TREILLIS (25 ans)........	MM. MONTEL.	ADRIENNE, jeune veuve........	Mmes FÉLICIE DELORME.
ATHANASE......	GOTHI.	JULIETTE......	ANASTASIE.

La scène se passe de nos jours.

— Tous droits réservés —

Un salon luxueusement meublé : porte au fond ; à droite et à gauche, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATHANASE d'abord seul, puis JULIETTE.

ATHANASE, il époussette les meubles, en chantant l'air du « Boccio. »

Tra la la la la la...

Au fait ! Je ne sais pourquoi je chante... manier le plumeau toute la journée et porter une livrée, ça n'est pas bien folâtre. (Juliette entre de droite.) Ah ! voici celle qui traine le boulet de la servitude avec moi... (S'approchant.) Bonjour, ma camarade !...

JULIETTE, le repoussant. Bonjour, bonjour, monsieur Athanase !... mais pas de familiarités, s'il vous plaît !

ATHANASE. C'est pour le bon motif.

JULIETTE. C'est facile à dire.

ATHANASE, avec dignité. Quoi ! vous pourriez croire... ?

JULIETTE. Je vous crois capable de tout.

ATHANASE. Même de vous aimer ?...

JULIETTE. Oh ! pour ça, mon cher, vous perdez votre temps.

ATHANASE. Agréablement, du moins. Dites donc le contraire ?...

JULIETTE. Ça, c'est une affaire d'appréciation.

ATHANASE. Vrai, j'ai une violente toquade pour la femme de chambre de ma maîtresse.

JULIETTE. Ah ! fi... ah !... pouah !... Quel langage !.. où avez-vous donc servi ?

ATHANASE. Ah ! c'est juste, je ne suis ici que depuis quinze jours... vous n'êtes pas encore habituée à ma conversation pittoresque. Où j'ai servi ?... chez M. Lucien Rock.

JULIETTE. Qu'est-ce que c'est que ça, M. Lucien Rock ?...

ATHANASE. Ça ?... c'est un artiste, un peintre... rue de Navarin, 13, au quatrième, porte à gauche, le nom est sur la porte... Ah ! c'était plus gai qu'ici, allez !... nous n'avions pas souvent d'argent, c'est vrai, mais nous étions gais toute l'année... Monsieur avait pour amis de bons jeunes gens comme lui, des hommes de lettres, des vaudevillistes, des journalistes... Et puis, il venait des petites dames... ça ne désemplissait pas... Et tout ça faisait des parties... ils se donnaient des bosses de bon sang... ça riait, ça chantait... Et pas fiers ! ils me tutoyaient tous ! Ici, de l'argent, mais pas de gaieté !... Madame Dutillet est veuve, jeune, riche, jolie, et au lieu d'aimer n'importe qui, qu'est-ce qu'elle aime ? un vilain

Digitized by Google

petit caniche, une affreuse petite bête... Ah ! par bonheur, nous voilà débarrassés de ce désagréable animal.

JULIETTE, *poussant un soupir.* Oui, ce pauvre Bibi a disparu depuis deux jours !

ATHANASE. Quelle veine !

JULIETTE. Si madame vous entendait ! elle qui fait placarder partout de grandes affiches et qui promet mille francs de récompense à la personne qui rapportera Bibi.

ATHANASE. Moi, si je le retrouvais, j'aurais soin de le perdre ou de l'envoyer piquer une tête dans la Seine... Un chien qui ne se trouvait bien assis que sur les fauteuils, et qui y laissait toujours l'empreinte de ses pattes ! quand il n'y laissait que ça !... Heureusement, ne craignez rien, on ne le retrouvera pas...

JULIETTE. Et moi, je désire qu'on le retrouve... Ça fait tant de peine à madame !... Elle a pleuré hier toute la journée !...

ATHANASE. Voilà des larmes bien placées !... Oh ! du reste, les femmes, ça pleure pour rien, faut pas y faire attention...

Air : de *Téniers.*

Quand vous menez votre femme au théâtre
Pour admirer un drame somnolent,
Vous bonnement restez d'humeur folâtre
Mais madam' pleure épouvantablement.
Quant tout à coup le traîtr' brandit sa dague
Sur l'ingénue en proie au désespoir,
Quoiqu'ell' sach' bien que tout ça c'est d' la blague,
Ell' pleur' comme un véritable arrosoir,
Chacun d' ses yeux devient un arrosoir !

Puisque madame a le cœur si tendre, comment n'aime-t-elle pas un joli garçon ? il y en a encore !...

JULIETTE. C'est vrai !... et il y a trois ans qu'elle est veuve.

ATHANASE. Trois ans !... c'est long ! elle a de la patience... Après ça, ce sont peut être les galants qui manquent.

JULIETTE. Les galants ? allons donc !... Etes-vous discret ?...

ATHANASE. Si je le suis ?... autant que vous !...

JULIETTE. Alors je peux tout vous dire ?

ATHANASE. Parbleu !

JULIETTE. Depuis un mois, madame Dutillet ne peut plus sortir sans rencontrer sur sa route un jeune homme, un beau garçon du reste, à ce qu'elle dit, blond, avec des moustaches... en trompette !... Dans les premiers jours, ce monsieur portait une espèce de vareuse et de grands cheveux... Oh ! mais des cheveux très-longs... comme les artistes... à ce que dit madame... si bien que madame l'avait pris pour un de ces rapins-là...

ATHANASE. C'en est peut-être un... Qui sait ? il y en a tant !

JULIETTE. Mais voilà qu'il reparait complètement changé... Madame le trouve encore sur son chemin... seulement, ce n'était plus le même homme... il portait les cheveux comme les gandins, il avait un paletot pelure d'oignon et tout neuf, des souliers vernis et un pince-nez...

ATHANASE, *très-sérieux.* Étrange métamorphose !

JULIETTE. Ma maîtresse remarqua tout cela.

ATHANASE, *vivement.* Ah ! elle a remarqué ?

JULIETTE, *de même.* Qu'est-ce que ça vous fait ?...

ATHANASE. Comment ? ce que ça me fait ?... (*A part.*) Ne nous trahissons pas... (*Haut.*) A moi, ça m'est bien égal !...

JULIETTE. Alors, ne m'interrompez pas.

ATHANASE. Je vous ouis de rechef.

JULIETTE. Quand une femme remarque ces choses-là, elle a toujours soin de s'imaginer que c'est pour elle et pour lui plaire qu'on s'habille, qu'on se pomponne, qu'on se fait friser...

ATHANASE. Elle est dans le vrai.

JULIETTE, *vivement.* Hein ?

ATHANASE, *se reprenant.* Je dis ça en général... parce que... en effet... si un homme... c'est que la femme... c'est comme ça partout !...

JULIETTE. De l'attention à un sentiment plus tendre, il n'y a qu'un pas, et comme ce jeune homme est toujours sur les siens ..

ATHANASE. Oui, je sais... vous autres, sexe faible, vous allez vite en besogne !... Et madame connaît-elle seulement le nom de son persécuteur ?

JULIETTE, *poussant un soupir.* Hélas ! non. C'est peut-être un prince déguisé.

ATHANASE. Allons, bon ! V'là que vous rêvez tout de suite des grandeurs, des titres ! Ah ! les femmes, toutes les mêmes !... ambitieuses !...

JULIETTE. Oh ! moi, pour ma part, je n'épouserai jamais qu'un homme...

ATHANASE. Titré ?

JULIETTE. Non, mais très-riche !

ATHANASE, *à part.* Bon !... Je sais où est le cadavre !... c'est déjà quelque chose... (*Haut.*) Mademoiselle Juliette, je le jure par ce plumeau, vous serez un jour madame Athanase Cotentin !...

JULIETTE. Êtes-vous millionnaire ?

ATHANASE. Non, mais à présent je vais tâcher de faire mon beurre.

JULIETTE. Oh ! vous êtes d'un prosaïsme !...

ATHANASE. Faudrait-il pas parler en vers à mademoiselle ?...

JULIETTE. Taisez-vous ! voici, madame !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, ADRIENNE.

ADRIENNE, *entrant, un papier à la main.* Athanase, il faut aller porter cette note aux grands journaux. Voici les adresses ; vous prierez instamment qu'on la fasse paraître dès ce soir.

ATHANASE, *pleurnichant.* C'est encore pour ce pauvre, ce cher Bibi ?...

ADRIENNE. Sans doute. Vous n'avez pas le droit de vous en étonner...

ATHANASE. Je ne m'étonne pas, madame, je pleure... Seulement, madame serait bien bonne de charger de cette commission mademoiselle Juliette ; car, moi, j'ai beaucoup d'ouvrage. Le cocher est malade, et madame sait bien que c'est moi qui ai l'honneur de le remplacer... (*à part*) et de faire sa besogne !...

ADRIENNE. C'est juste ; je l'avais oublié... Juliette ?...

JULIETTE. Madame ?...

ADRIENNE. Prenez une voiture et courez vite aux bureaux des journaux que j'ai indiqués là-dessus.

JULIETTE. Bien, madame. (*A part.*) Quel paresseux que cet Athanase ! je lui revaudrai ça...

ATHANASE, *sortant ; à part.* Maintenant, je suis tranquille... je sais ce qui me reste à faire pour lui taper dans la prunelle ! (*Il entre à gauche.*)

SCÈNE III.

ADRIENNE, JULIETTE.

JULIETTE, *timidement.* Madame veut-elle me permettre de lui adresser une question ?...

ADRIENNE. Parlez !

JULIETTE. Madame connaît-elle bien son nouveau domestique ?...

ADRIENNE. Que voulez-vous dire ?

JULIETTE. C'est que... la scène que madame lui a faite le jour de son installation... à propos de Bibi !... Enfin, il l'avait pris en grippe, l'innocent animal !... et je ne serais pas du tout surprise que ce soit lui qui l'ait fait disparaître...

ADRIENNE. En effet, c'est bien possible... Ne trouvez-vous pas qu'il a une mauvaise figure ?... quelque chose d'égaré dans le regard ?... Si c'était un voleur ?...

JULIETTE. Un voleur de chien, c'est capable de voler autre chose...

ADRIENNE. Vous avez raison, je le surveillerai ; et si j'aperçois du louche dans ses allures...

JULIETTE, *à part.* Attrape ! mon garçon, voilà pour ta course ! (*On sonne.*)

ADRIENNE. On sonne !... Allez ouvrir, et courez où vous savez !... (*Juliette sort par la porte du fond.*) Les soupçons de cette fille sont peut-être fondés !... mais non ! s'il voulait faire quelque mauvais tour, il n'aurait pas attendu si longtemps... Depuis quinze jours il est ici, libre de fureter partout...

JULIETTE, *rentrant, avec une carte à la main.* Madame, c'est un monsieur que je ne connais pas... voici sa carte !

ADRIENNE, *la prenant.* Hector du Treillis !... Je ne connais pas non plus... Que veut ce monsieur ?...

JULIETTE. Il désire parler à madame... une affaire pressée, m'a-t-il dit.

ADRIENNE. Faites entrer ! (*Juliette ouvre la porte du fond.*)

JULIETTE. Veuillez entrer, monsieur ! (*Hector entre ; Juliette sort en refermant la porte sur elle.*)

SCÈNE IV.

HECTOR, ADRIENNE.

ADRIENNE, *à part.* C'est lui !

HECTOR, *à part.* Elle m'a reconnu... parfait !... (*Haut.*) Pardon, madame, si j'ai l'audace de venir chez vous sans avoir eu l'honneur d'être présenté à la maîtresse de la maison... mais

Digitized by Google

vous vivez dans une telle solitude que personne ne vous connaît, et ne pouvant me faire présenter, j'ai résolu de me présenter moi-même...

ADRIENNE, lui offrant un siége. A qui donc ai-je l'honneur de parler?...

HECTOR. Hector du Treillis, sur ma carte comme sur les registres de l'état civil... vingt-cinq ans moins trois jours... peintre de beaucoup de talent, disent mes amis dans les journaux, célibataire par ennui de ne pas trouver l'ange de mes rêves, et rentier de l'avenir... quand mon gredin d'oncle m'aura laissé seul sur cette triste terre!...

ADRIENNE. Trêve de plaisanteries, monsieur; que voulez-vous?...

HECTOR. Je viens, madame, vous demander la permission de faire votre portrait pour le prochain Salon.

ADRIENNE. Oh! je ne tiens pas à courir les chances d'un refus du jury.

HECTOR. Oh! madame, je suis sûr du succès; la beauté du modèle fera passer la peinture.

ADRIENNE. Monsieur!...

HECTOR. Madame!

ADRIENNE. Je ne vous accorde pas le droit de me dire que je suis jolie.

HECTOR. De grâce, madame, pardonnez-moi une exclamation bien naturelle... elle m'a été inspirée par la vue de tant de charmes!

ADRIENNE. Encore?...

HECTOR. Eh bien, Tenez, je serai franc... Non, je ne suis pas venu chez vous pour faire votre portrait... j'y suis venu pour vous dire : « Madame Dutillet, je vous aime, je vous adore!... » (Il se jette à ses genoux.)

ADRIENNE, s'éloignant de lui. Que signifie?... Vous moquez-vous de moi, monsieur?...

HECTOR. Oh! daignez m'entendre!... je vous ai vue, je vous aime, et depuis que je vous aime, j'ai tout quitté, ma vareuse et mes pinceaux, pour courir après vous, pour chercher à me rapprocher de vous, pour vous répéter sur tous les diapasons connus et inconnus : (Il change trois fois de voix.) « Je vous aime!.. je vous aime!... je vous aime!... »

ADRIENNE, à part. Quelle insolence! (Elle sonne.)

HECTOR. Que faites-vous, madame?...

ADRIENNE. Vous allez l'apprendre!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ATHANASE.

ATHANASE, entrant. Madame a sonné? (Apercevant Hector. — A part.) Tiens!... mon maître!...

HECTOR, à part. Enfin, par lui je vais savoir!...

ADRIENNE. Athanase, reconduisez M. Hector du Treillis.

ATHANASE, à Adrienne. M. Hector du Treillis?... où est-il, ce particulier-là!...

ADRIENNE, montrant Hector. C'est monsieur.

ATHANASE, éclatant de rire. Ça?... M. Hector du Treillis?... Oh! là, là!

HECTOR, à Adrienne. Madame, j'ai peut-être traité un peu cavalièrement les convenances en me présentant chez vous, mais je ne m'attendais certes pas à être la risée de vos domestiques.

ADRIENNE, à Athanase. Athanase, soyez convenable.

ATHANASE. Je vais l'être, madame! (A Hector.) M. Lucien Rock, sortez!

ADRIENNE. Vous dites?

ATHANASE. Je dis : M. Lucien Rock, sortez!...

ADRIENNE. Ainsi, monsieur ne s'appelle pas Hector du Treillis?... (Hector fait signe à Athanase de répondre affirmativement.)

ATHANASE. A moins qu'il ne se soit marié depuis quinze jours!...

HECTOR, à part. Quel imbécile!

ADRIENNE. Monsieur... dont j'ignore le nom, je vois que vous vous êtes moqué de moi... Si c'est un pari, vous l'avez gagné... Athanase, reconduisez monsieur...

ATHANASE. Avec plaisir, madame! (Adrienne rentre dans la chambre, à droite.)

SCÈNE VI.

HECTOR, ATHANASE.

HECTOR. Comment, animal, c'est ainsi que tu sers mes intérêts?... Je te fais entrer dans cette maison pour étudier la place, pour découvrir par quel moyen je puis toucher le cœur de madame Dutillet...

ATHANASE. Elle n'a pas de cœur, monsieur.

HECTOR. Et voilà que tu me ris au nez à mon premier début, et que tu fais croire à ta maîtresse que je me présente à elle sous un pseudonyme?...

ATHANASE. Dame! pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu que vous alliez vous anoblir?

HECTOR. Tu le sauras plus tard. En attendant, tâche de réparer ta boulette... Voyons, as-tu découvert quelque chose de nouveau?...

ATHANASE. Non, monsieur! (Se reprenant.) Ah! si... je m'ennuie chaque jour davantage... et puis, il y a trop de travail ici... je regrette la rue de Navarin.

HECTOR. La rue de Navarin!...

Air : de l'Ame en peine.

Jadis, c'est vrai, j'adorais cette rue,
Où nous passions ensemble d'heureux jours ;
Mais, par malheur, depuis que je t'ai vue,
De ta maîtress' je me souviens toujours.
Pour la charmer, pour plaire à la cruelle,
J'ai fait des frais de toilett' très-coûteux :
Pour elle, hélas! oh! oui, c'est bien pour elle
Que je m' suis fait couper mes blonds cheveux. (bis)

ATHANASE. Ah! monsieur, si ce dernier sacrifice ne l'attendrit pas!...

HECTOR, d'un ton lamentable. Ecoute, mon fidèle Athanase, je suis bien malheureux, va!... j'aime cette femme de toute l'énergie d'un cœur pur... si je l'épouse, je te donnerai cinq cents francs le soir de mes noces.

ATHANASE. Le soir de vos noces, ce n'est pas à moi que vous penserez!... Vous feriez donc mieux de me les donner tout de suite... Moi aussi, monsieur, je suis amoureux à en perdre la tête, amoureux de la soubrette de l'endroit... Seulement, elle ne veut m'épouser que quand j'aurai fait fortune, et ces cinq cents francs seraient le premier moëllon de l'édifice...

HECTOR, poussé à bout. Puisque je te les promets!...

ATHANASE. C'est déjà quelque chose... Ah! çà, vous êtes donc riche, à présent?... Est-ce que notre bonhomme d'oncle serait mort en nous laissant ses vingt-quatre mille francs de rente?

HECTOR. Non; mais j'ai de ses nouvelles, et des bonnes!... je te conterai ça plus tard... Le principal, pour le moment, c'est de savoir le moyen de plaire à madame Dutillet...

ATHANASE. Peut-être que si vous entrepreniez un voyage en ballon !...

HECTOR. Imbécile!... En tout cas, si madame Dutillet t'interroge, dis-lui du bien de moi, beaucoup de bien, et tâche de ne pas m'éreinter... ou sinon, adieu les 500 francs!...

ATHANASE. Monsieur, j'espère les gagner honnêtement.

HECTOR. Tant mieux!... (A part.) Oh! je réussirai! à tout prix, je veux savoir où est le cadavre! (Adrienne a, sur ces derniers mots qu'elle entend, ouvert la porte de droite; Hector sort, en faisant des signes d'intelligence à Athanase.)

SCÈNE VII.

ATHANASE, ADRIENNE.

ADRIENNE, entrant vivement. Il sait où est le cadavre! Qu'est-ce que cela signifie?...

ATHANASE, avec embarras. Je ne peux guère lui expliquer cette expression pittoresque... (Haut.) Ah! voilà, madame, voilà! ça veut dire... qu'il sait où est le cadavre de Bibi!

ADRIENNE. Mais Bibi n'est donc pas seulement perdu? on l'a tué! empoisonné peut-être!... (Elle pleure.) Ah! mon Dieu, mon Dieu!... J'en mourrai... mais comment ce monsieur sait-il cela?...

ATHANASE, toujours très-embarrassé. Ah! voilà... il le sait, paraît-il, mais il ne veut pas le dire... Sachant combien vous seriez heureuse d'apprendre les détails de la catastrophe, je l'ai supplié à genoux de me les raconter... Oui, madame, je me suis mis à genoux, mais cette humble posture n'a pu lui arracher la moindre confidence... Peut-être que si vous l'interrogiez vous-même!... Madame veut-elle que j'aille le chercher?....

ADRIENNE. Vous le connaissez donc?

ATHANASE. Moi, nullement.

ADRIENNE. Tout à l'heure, ne l'avez-vous pas appelé Lucien Rock?...

ATHANASE, avec embarras. C'est vrai... mais je me suis trompé... Ce M. Hector du Treillis ressemble terriblement à un M. Lucien Rock, que j'ai entrevu deux ou trois fois dans le monde... où j'ai servi avant d'être chez madame. C'est ce qui a causé mon erreur... Mais nous venons de nous expliquer, là, amicalement, et il m'a prouvé qu'il s'appelait pour de bon

Digitized by Google

Hector du Treillis... Madame veut-elle que j'aille le chercher?...

ADRIENNE. Vous savez donc où il demeure?...

ATHANASE, avec empressement. Il vient de me laisser son adresse, dans le cas où madame... rue de Navarin, 13, au quatrième, porte à gauche... Le nom est sur la...

ADRIENNE. Vous croyez qu'il sait où est le cadavre de la pauvre bête?

ATHANASE. Il n'y a pas longtemps qu'il le sait, mais j'en suis sûr... Et si madame voulait... ce serait peut-être une consolation... si madame voulait faire empailler Bibi?...

ADRIENNE. Il faut que je voie ce monsieur... je vais lui écrire... Vous porterez la lettre. (Hector reparaît à la porte du fond.)

ATHANASE. C'est inutile, madame, le revoici!... (Hector entre.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR. Pardon, madame, si c'est encore moi, mais votre accueil a été si bienveillant tout à l'heure, que j'en ai perdu la tête, et j'ai oublié de vous laisser mon adresse, dans le cas où vous vous décideriez à faire faire votre portrait.

ATHANASE, à part. En voilà une rentrée!...

ADRIENNE, très-aimable. Un mot, monsieur.

HECTOR, très-empressé. Deux, dix, cent, mille, parlez, je vous écoute!... (Adrienne lui offre un siége, ils s'asseoient tous les deux. (A part.) Quel changement!... (A Athanase.) Merci!

ATHANASE. Il n'y a pas de quoi!

ADRIENNE, à Athanase. Sortez!

ATHANASE, à part. Tire-toi de là, mon bonhomme. (Il sort.)

SCÈNE IX.

HECTOR, ADRIENNE.

ADRIENNE. Monsieur, vous devez trouver étrange que ce soit moi qui vous retienne à présent, quand, tout à l'heure, je vous ai fait mettre à la porte.

HECTOR. Non, madame. Tous les jours on voit de ces volte-face subites... surtout chez les dames... et vous êtes de celles qui ont le droit d'avoir des caprices.

ADRIENNE. Puisque vous êtes si galant, j'espère que vous ne refuserez pas de répondre à la question que je vais vous adresser?

HECTOR, très-empressé. Parlez, madame, parlez!

ADRIENNE. Puisque vous le savez, je vous en supplie, dites-moi où est le cadavre?

HECTOR, à part, sautant sur son siége. Oh! l'ange de mes rêves qui parle l'argot des rapins!... (Haut.) Vous dites, madame?...

ADRIENNE. Je vous demande où est le cadavre?

HECTOR, à part. Elle y tient! Ah! mon beau rêve étoilé!... (Haut.) C'est vous, madame, qui me faites cette question, et vous voulez que je vous réponde, à vous?...

ADRIENNE. N'est-ce pas moi qui suis, plus que personne, intéressée à savoir...

HECTOR. C'est juste!... Ah! mon Dieu, voyez-vous, tout le monde a ses petites faiblesses, ses petits défauts, ses ridicules... Chez certaines femmes, c'est la coquetterie; chez d'autres, l'ambition; chez celle-ci, patati; chez celle-là, patata...

ADRIENNE. Hein?...

HECTOR, continuant. Vous, madame, pour moi, en ce moment, vous êtes parfaite, vous êtes un ange... mais j'espère bien que cela ne durera pas... Oh! oui, j'espère qu'avant peu je trouverai le chemin de votre cœur, et quand je tiendrai la corde sensible, quand je saurai où est votre cadavre, alors, oh! alors... (Adrienne se lève furieuse et sonne.) Qu'avez-vous?... que faites-vous?

SCÈNE X.

LES MÊMES, ATHANASE.

ATHANASE, entrant. Madame a sonné?...

ADRIENNE. Reconduisez monsieur.

ATHANASE, à part. Encore! (A Hector.) Vraiment, monsieur, vous n'avez pas de chance.

HECTOR. Je regrette, madame, que vous m'ayez interrompu; je n'avais pas fini... Je me retire, puisque vous le voulez... Je serai peut-être plus heureux une autre fois.

ADRIENNE. N'y comptez pas. Du reste, j'espère que vous n'aurez pas l'audace de remettre les pieds ici.

ATHANASE, d'un ton dramatique. Sortez, monsieur, sortez!...

HECTOR, à part. Congédié par mon domestique!... (Il sort.)

SCÈNE XI.

ADRIENNE, ATHANASE.

ADRIENNE. Décidément, cet homme est un sot, et vous ne l'êtes pas moins que lui... Vous m'aviez dit qu'il savait... et je n'ai pu avoir de lui le moindre renseignement, le plus léger indice...

ATHANASE. Il ne faut pas désespérer pour ça, madame! au contraire! moi, voyez-vous, je crois tout simplement que M. Dutreillis a voulu vous faire peur en parlant de cadavre... ce n'est pas possible, on ne me tirera pas ça de la cervelle: Bibi n'est pas mort, il a été emprunté tout au plus.

ADRIENNE. Emprunté?

ATHANASE. Oui, par des gens qui savent combien vous l'aimez, et qui gagneront à cet amour-là une prime de mille francs.

ADRIENNE. C'est affreux.

ATHANASE. C'est cher.

ADRIENNE. Qu'importe, pourvu que je le retrouve? Ah! voici Juliette!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE. Madame, la commission est faite... Ah! je viens de rencontrer le monsieur de tantôt, M. Hector du Treillis... il parlait avec le concierge, et il m'a donné cinq francs, en me priant de ne pas dire à madame que je l'ai vu causer avec ce fonctionnaire.

ATHANASE, à part. Fiez-vous donc aux domestiques!...

ADRIENNE. Ah! il parlait avec le concierge?...

JULIETTE. Oui, madame.

ATHANASE, à part. Petite bavarde!

ADRIENNE. Que lui disait-il?

JULIETTE. Le concierge n'a pas voulu m'en souffler mot.

ADRIENNE, à part. Il lui aura graissé la patte... dans quel but?... (Haut.) Si M. Hector du Treillis se présente encore, dites que je n'y suis pas.

ATHANASE. Bien, madame. (Adrienne sort.)

SCÈNE XIII.

JULIETTE, ATHANASE.

JULIETTE. Dites donc, monsieur Athanase, croyez-vous que je ferai vos courses, à présent?

ATHANASE. Ne vous fâchez pas, Juliette, je vais vous prouver que j'ai bien fait de rester à la maison... Pendant votre absence, j'ai presque gagné cinq cents francs.

JULIETTE, vivement. Où sont-ils?

ATHANASE. Je dis: *presque* gagné; mais il ne tient qu'à vous de me les faire gagner intégralement.

JULIETTE. Comment ça?

ATHANASE. Il faut que vous ne vous opposiez pas au mariage de madame avec M. Hector du Treillis.

JULIETTE. Madame se remarie?

ATHANASE. Ce n'est pas encore fait, mais ça se mitonne... Si M. Hector l'épouse, il me donne vingt-cinq louis le soir de ses noces.

JULIETTE. Et si je ne m'y oppose pas, quelle sera ma part?...

ATHANASE. Les vingt-cinq louis et mon cœur!

JULIETTE. Je ne refuse pas le cœur.

ATHANASE. Ni les vingt-cinq louis, friponne!

JULIETTE. Dame! pour acheter les premiers objets du ménage.

ATHANASE. Ça va!... Tiens!... un baiser!... (Il l'embrasse.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR, entrant par le fond. Ne vous gênez pas, mes enfants, je veille sur vous.

ATHANASE. Comment, monsieur, c'est encore vous?

JULIETTE. Après la défense expresse de madame!

HECTOR, à part. Ah! elle est novice, cette petite!... (Haut.) Tiens, un baiser pour le mot!... (Il veut l'embrasser.)

ATHANASE, s'interposant. Tout beau, monsieur! mademoiselle est une honnête fille, elle n'aime qu'un homme à la fois, et cet homme, c'est moi!...

HECTOR. Bah?... Pauvre Juliette, tu me fais de la peine!...

ATHANASE, avec dignité. Je ferai remarquer à monsieur que nous sommes ici chez nous, et qu'il n'y est qu'un étranger...

Digitized by Google

Si monsieur m'éreinte devant ma future, je lui rendrai la pareille devant...

HECTOR. Ne t'en avise pas, malheureux!... Tiens, daigne accepter ces vingt francs, et fais-moi l'honneur de m'annoncer à ta maîtresse.

JULIETTE, *à Athanase*. Et madame qui a défendu!... si vous faites cette bêtise-là, madame va vous donner votre compte.

HECTOR. Je le prendrai à mon service.

JULIETTE. Et moi?

HECTOR. Toi, je t'attacherai à mon service particulier.

JULIETTE. Monsieur est bien bon!...

ATHANASE. Monsieur est très-bon... c'est un de ces cœurs qui... c'est un de ces cœurs qui... que... dont... suffit, je me comprends!...

HECTOR. Eh bien, va donc m'annoncer.

ATHANASE. J'y vole!... Monsieur, je vous confie ma fiancée, n'en abusez pas!...

HECTOR. Sois tranquille!... (*Athanase sort.*)

SCÈNE XV.

HECTOR, JULIETTE.

HECTOR. Dis-moi, jeune fille?... Crois-tu que madame Dutillet soit folle de moi?

JULIETTE. Folle?... ce n'est pas le mot... il y a si peu de temps qu'elle vous connaît!... Et puis, je puis vous dire ça, à vous, car vous ne devez pas être jaloux!... Depuis qu'elle est veuve, elle aimait tant son Bibi!

HECTOR, *effrayé*. Son Bibi?... Elle avait un amant?...

JULIETTE. Il était bien gentil, allez!

HECTOR. Brun ou blond?

JULIETTE. Tout blanc!

HECTOR. Tout blanc?... un albinos, alors!

JULIETTE. Moi, quand je serai mariée, j'en aurai un comme ça... pourvu que mon mari y consente! et il faudra bien qu'il le veuille....

HECTOR. Voyez-vous ça!

JULIETTE. Dame!

HECTOR, *à part*. Elle l'avoue sans honte!

JULIETTE. Faudrait-il point se cacher?...

HECTOR. Ah! pour le coup, c'est trop fort, et je vais...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ADRIENNE.

ADRIENNE, *entrant*. Encore vous, monsieur!... malgré mes ordres formels?...

HECTOR, *furieux*. Oh! madame, il ne s'agit plus de plaisanter... Écoutez-moi!... je vous aime depuis un grand mois de trente et un jours... je vous suivais partout comme un chien fidèle, à la promenade, au Bois, au théâtre, et, au moment où je viens vous demander votre main, j'apprends que... Non, je n'oserai jamais vous dire ce que j'apprends...

JULIETTE, *à part*. Qu'est-ce qu'il chante donc?

ADRIENNE. Voyons! qu'apprenez-vous?

HECTOR, *à part*. Elle le demande!

ADRIENNE. Sans doute! ..

Air nouveau :

HECTOR.
Eh bien, apprenez donc, madame. .
ADRIENNE.
Mais quoi?
JULIETTE.
Mais quoi?
HECTOR.
Comment dir' ça?
JULIETTE.
Parlez!
ADRIENNE.
Parlez donc!
HECTOR.
Sur mon âme,
C'est très-gênant! Eh bien, voilà!
Par trois mots je puis tout vous dire.
ADRIENNE.
Parlez!...
HECTOR.
Ma patience est à bout,
Et la colère enfin m'inspire :
Ces mots, les voici : je sais tout!
Oh! oui, madame, je sais tout.

(*Montrant Juliette.*) Tenez! voici celle qui vous a trahie, qui m'a dévoilé cet étrange mystère... Approche, aimable enfant, approche!...

ADRIENNE, *bas, à Juliette*. C'est un fou... disons comme lui, ne le contrarions pas.

HECTOR, *à Juliette*. Voyons, répète-moi ce tissu d'horreurs...

ADRIENNE. C'est inutile, monsieur, Juliette a dit la vérité.

HECTOR, *à part*. Elle aussi!... elle avoue son crime! quelle Tour de Nesle que cette maison!...

ADRIENNE, *bas, à Juliette*. Tâchons de le calmer! (*Haut.*) Monsieur, voulez-vous accepter un verre d'eau sucrée?...

HECTOR. Du poison, peut-être?... Qu'importe?... à présent, je n'ai plus qu'à mourir. (*Il gesticule et marche à grands pas.*)

ADRIENNE, *bas, à Juliette*. Si nous envoyions chercher la garde?...

HECTOR. Mais défendez-vous donc, madame!... Si vous n'êtes pas coupable, pourquoi restez-vous sous le poids de cette calomnie?... Ne voyez-vous pas combien je souffre?...

ADRIENNE. Juliette ne vous a rien dit qui ne soit l'exacte vérité ..

HECTOR. Oh! je deviendrai fou!

JULIETTE, *à part*. Il ne l'est pas mal comme ça!...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, ATHANASE.

HECTOR, *à Athanase*. Et toi aussi, tu me trompais!... toi en qui j'avais placé ma confiance, toi autrefois mon fidèle intendant, toi que j'avais élevé au rang d'ami, de camarade!... ah! tiens! je te méprise...

ATHANASE. Moi, monsieur?

HECTOR. Pourquoi ne me le disais-tu pas?

ATHANASE. Quoi?

HECTOR. Ah! c'est que tu connaissais mon cœur, toi! tu savais combien il saignerait en apprenant cela, n'est-ce pas? Avoue-le, et tu seras pardonné!...

ADRIENNE, *bas, à Athanase*. Avouez!...

ATHANASE, *bas*. Hein?

JULIETTE, *bas, à Athanase*. Avouez!

ATHANASE, *de même*. Quoi?

ADRIENNE, *de même*. Avouez donc!...

ATHANASE, *à Hector*. Eh bien, oui, monsieur, c'est vrai!...

HECTOR. Ah! ce dernier témoignage m'ôte tout espoir et tue ma dernière illusion... Adieu, madame, adieu pour toujours, et que votre Bibi vous rende heureuse. (*Il sort.*)

ADRIENNE. Enfin! nous en voilà débarrassés!...

HECTOR, *rouvrant la porte*. Oh! oui, bien heureuse!... (*Il sort et referme la porte.*)

SCÈNE XVIII.

ATHANASE, ADRIENNE, JULIETTE.

ATHANASE. Je ne serais pas fâché de savoir ce que j'ai avoué.

JULIETTE. Eh bien, et nous donc?...

ADRIENNE. Sans doute!

ATHANASE. Comment?...

ADRIENNE. C'est un fou très-dangereux... si nous l'avions contredit, je ne sais pas ce qui serait arrivé... Ah! j'ai une peur affreuse de ces gens-là!...

ATHANASE. Ah! çà, sérieusement, est-ce que vous le prenez pour un fou?...

ADRIENNE. S'il ne l'est pas, il est en train de le devenir.

ATHANASE. Allons donc!... il est toqué, voilà tout!...

JULIETTE. Toqué?...

ATHANASE. Eh bien, oui, quoi! il a une guitare dans le cerveau! mais ce n'est pas si dangereux que madame le pense... Quand il aura un an de mariage sur la tête, il sera radicalement guéri... Comme nous disions rue de Navarin, le mariage, c'est la douche des toquades!... (*Juliette sort.*)

ADRIENNE. Je ne comprends rien à votre jargon... Si ce monsieur n'est pas fou, c'est un mauvais plaisant et un malotru...

SCÈNE XIX.

ADRIENNE, ATHANASE, HECTOR.

HECTOR, *rentrant*. Pardon, madame, je vous importune pour la dernière fois... Athanase, mon bon, tu n'as plus rien à faire ici... nous allons remonter rue de Navarin...

ATHANASE. Je ne demande pas mieux.

Digitized by Google

ADRIENNE, à Hector. Vous dites, monsieur ?...
HECTOR. Je remmène mon domestique... c'est à moi, ça !...
ATHANASE, se frappant la poitrine. C'est à lui, ça !..
ADRIENNE. Que signifie ?...
JULIETTE, du dehors. Madame ! madame ! (Juliette entre par la porte du fond.)

SCÈNE XX.

Les Mêmes, JULIETTE.

ADRIENNE. Qu'y a-t-il ?...
JULIETTE. Il y a que votre petit chien est retrouvé... il est là dans l'escalier...
HECTOR. Ah ! pardon !... vous parlez d'un petit chien qui est attaché par une corde à la rampe ?...
JULIETTE. Oui.
HECTOR. Il est à moi.
JULIETTE. Allons donc !
HECTOR. Je l'ai acheté, ce matin, à un homme qui le promenait sur le boulevard.
JULIETTE. Mais c'est Bibi !...
HECTOR. Hein ?... Bibi ?... Bibi ?... dites-vous ?...
ADRIENNE. Oui, c'est son nom !
HECTOR. Ah ! madame, combien j'ai d'excuses à vous faire ! J'avais cru... c'est que... voyez-vous, chez nous autres, artistes, ce nom de Bibi... (A part.) Ouf ! je respire... (Haut.) Et je n'hésite plus, madame, à devenir votre mari bien-aimé...
ADRIENNE. Mais, monsieur, je ne comprends pas une pareille insistance... vous avez retrouvé Bibi, et je vous en remercie... J'avais promis mille francs de récompense, les voici !...

HECTOR. De l'or ? ah ! fi donc ?... Madame, je suis propriétaire d'un oncle qui voulait me déshériter, parce qu'au lieu d'entrer chez un agent de change j'ai préféré faire de la peinture... Pour réussir à calmer mon oncle, il a fallu, sous le pseudonyme de Lucien Rock, obtenir deux médailles de première classe, à deux Expositions consécutives... Aujourd'hui que mes tableaux se vendent, et qu'à la rigueur je pourrais me passer de la fortune de l'oncle, qui revient vers moi, il me promet vingt-quatre mille livres de rente... Voulez-vous les accepter avec ma main, mon cœur et Bibi ?... (Geste d'Adrienne.) Oh ! pas de caniche sans accompagnement du reste !...
ADRIENNE. Votre proposition est originale, mais je ne puis...
HECTOR. Voyons ! pour l'amour de Bibi !...
ADRIENNE. Juliette, allez détacher Bibi... et amenez-le vite (Juliette sort.)
ATHANASE. Adieu, rue de Navarin, je ne te reverrai jamais !...
HECTOR. Alors, vous acceptez l'homme et la bête ?
ADRIENNE. Si vous n'êtes pas trop pressé, dînez avec moi ; je vous répondrai au dessert !...
HECTOR. J'accepte avec enthousiasme !

Air : *du Ménage du garçon*

Messieurs, Munito, c'est notoire,
Était très-fort aux dominos,
Mais Bibi, jaloux de sa gloire,
Est supérieur à ce héros,
Et sollicite vos bravos !
Il était perdu, je le retrouve,
Et, grâce à lui, j' deviens heureux !
Au lieu d'un Bibi, cela prouve
Qu'un' femme peut bien en avoir deux. (*Bis*)

16967

FIN

N.º d' Invent: 1753

1254. — Lagny, imprimerie de A. Varigault.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE ET COLLECTION DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Format grand in-18, à 3 francs le volume

EDMOND ABOUT vol.
- Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine. — 2e *édition*. 1
- Dernières lettres d'un bon jeune homme à sa cousine. 1

AMÉDÉE ACHARD
- Les Châteaux en Espagne. 1
- Les Rêveurs de Paris. 1

****
- *Varia*. — Morale. — Politique. — Littérature. 5

ALFRED ASSOLLANT
- D'Heure en Heure. 1

XAVIER AUBRYET
- Les Jugements nouveaux. 1

****
- Les Zouaves et les Chasseurs à pied. 1

L'AUTEUR
Des études sur la marine.
- Guerre d'Amérique. — Campagne du Potomac. 1

J. AUTRAN
- Épîtres rustiques. 1
- Laboureurs et soldats. 1
- Les Poëmes de la mer. 1
- La Vie rurale. 1

LE COMTE CÉSAR BALBO
Traduction J. Amigue
- Histoire d'Italie. 2

J. BARBEY D'AUREVILLY
- Les Prophètes du passé. 1

ALEXANDRE BARBIER
- Lettres familières sur la Littérature. 1

J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE
- Lettres sur l'Égypte. 1

CH. BATAILLE ET RASETTI
- Antoine Quérard. — Drames de village. 2

L. BAUDENS
- La Guerre de Crimée. 1

GUSTAVE DE BEAUMONT
- L'Irlande sociale, politique et religieuse. 2

ROGER DE BEAUVOIR
- Les Meilleurs fruits de mon panier. 1

LA PRINC. DE BELGIOJOSO
- Asie Mineure et Syrie. 1
- Scènes de la vie turque. 1

GEORGES BELL
- Voyage en Chine. 1

LE MARQ. DE BELLOY
Traducteur
- Théâtre comp. de Térence. 1

HECTOR BERLIOZ
- Grotesques de la musique. 1
- Les Soirées de l'orchestre. 1
- A travers chants. 1

CHARLES DE BERNARD
- Nouvelles et Mélanges. 1
- Poésies et Théâtre. 1

EUGÈNE BERTHOUD
- Un Baiser mortel. 1
- Secret de Femmes. 1

H. BLAZE DE BURY
- Le Chevalier de Chasot. 1
- Écrivains et Poëtes de l'Allemagne. 1
- Épisode de l'Histoire du Hanovre. 1
- Intermèdes et Poëmes. 1
- Souvenirs et Récits des campagnes d'Autriche. 1

****
- Hommes du Jour. — 2e *édit.* 1
- Les Salons de Vienne et de Berlin. 1

JULES BONNET
- Aonio Paleario. — Étude sur la réforme en Italie. 1

LOUIS BOUILHET
- Poésies. — Festons et Astragales. 1

FÉLIX BOVET
- Voyage en Terre sainte. 1

A. BRIZEUX
- Œuvres complètes. 2

LE PRINCE DE BROGLIE
- Questions de religion et d'histoire. 2

AUGUSTE CALLET
- L'Enfer. 1

J. DE CÉNAR (CARNÉ)
- Pécheurs et Pécheresses. 1

CLÉMENT CARAGUEL
- Les Soirées de Taverny. 1

MICHEL CERVANTES
Traduction Alph. Royer
- Théâtre. 1

CHAMPFLEURY vol.
- Contes Vieux et Nouveaux. 1
- Les Excentriques. — 2e *édit.* 1
- Mascarade de la vie paris. 1

A. CHARGUÉRAUD
- Les Bâtards célèbres. 1

PHILARÈTE CHASLES
- Souvenirs d'un médecin. 1

LE Cᵗᵉ DE CHEVIGNÉ
- Contes rémois. — 4e *édit.* 1

F. CLAUDE
- Les Psaumes. 1
- Le Roman de l'Amour. 1

LOUISE COLLET
- Lui. — 3e *édition*. 1

EUGÈNE CORDIER
- Le Livre d'Ulrich. 1

H. CORNE
- Souvenirs d'un Proscrit. 1

CHARLES DE COURCY
- Les Hist. du café de Paris. 1

VICTOR COUSIN
- Philosophie de Kant. 1
- Philosophie écossaise. 1
- Philosophie sensualiste. 1

CUVILLIER-FLEURY
- Études hist. et littéraires. 2
- Nouvelles études historiques et littéraires. 1
- Dernières études historiques et littéraires. 1
- Historiens, poëtes et romanciers. 2
- Voyages et voyageurs. 1

LE GÉNÉRAL DAUMAS
- Les Chevaux du Sahara. 1

PAUL DELTUF
- Contes romanesques. 1
- Récits dramatiques. 1

A. DESBAROLLES
- Voy. d'un artiste en Suisse à 3 fr. 50 c. par jour. 1

ÉMILE DESCHANEL
- Causeries de quinzaine. 1
- Christophe Colomb. 1

CHARLES DOLLFUS
- Lettres philosophiques. — 1
- Révélations et Révélateurs. 1

MAXIME DU CAMP
- Expédition de Sicile. 1

E. DUFOUR
- Les Grimpeurs des Alpes. 1

BENJAMIN DULAC
- Une Aurore boréale. 1

ALEXANDRE DUMAS
- Les Garibaldiens. 1
- Théâtre, tome I à V. 5

ALEX. DUMAS FILS
- Contes et Nouvelles. 1

CAMILLE DUTRIPON
- Edmée. 1

CHARLES EDMOND
- Souvenirs d'un dépaysé. 1

MADAME ELLIOTT
- Mém. sur la Révol. franç. 1

FEUILLET DE CONCHES
- Léopold Robert. 1

OCTAVE FEUILLET
- Bellah. 1
- La Petite Comtesse. 1
- Histoire de Sibylle. 1
- Le Roman d'un jeune homme pauvre. 1
- Scènes et Comédies. 1
- Scènes et Proverbes. 1

PAUL FÉVAL
- Quatre femmes et un homme. — 2e *édition*. 1

ERNEST FEYDEAU
- Alger. — Étude. 1
- Un Début à l'Opéra. 1
- Le Mari de la danseuse. 1
- Monsieur de Saint-Bertrand. 1

LOUIS FIGUIER
- Les Eaux de Paris. 1

GUSTAVE FLAUBERT
- Madame Bovary. 1

EUGÈNE FORCADE
- Études historiques. 1
- Histoire des causes de la guerre d'Orient. 1

VICTOR FRANCONI
- Le Cavalier. 1
- L'Écuyer. 1

ARNOULD FRÉMY
- Les Mœurs de notre temps. 1

EUGÈNE FROMENTIN
- Une Année dans le Sahel. 1
- Un Été dans le Sahara. 1

LÉOPOLD DE GAILLARD
- Questions italiennes. 1

P. GARREAU
- Essais sur les premiers principes des sociétés. 1

AGÉNOR DE GASPARIN
- Le Bonheur. — 2e *édition*. 1
- Un Grand Peuple qui se relève. — 2e *édition*. 1

****
- Les Horizons célestes. — 1
- Les Horizons prochains. — 1
- Vesper. 1
- Les Tristesses humaines. 1

BENJAMIN GASTINEAU
- Les Femmes des Césars. 1

JULES GÉRARD
Le Tueur de Lions
- Voyages et Chasses dans l'Himalaya. 1

LÉON GOZLAN
- Balzac chez lui. 1
- Histoire d'un diamant. 1

GRÉGOROVIUS
Traduction de F. Sabatier
- Les Tombeaux des papes romains. 1

F. DE GROISEILLIEZ
- Les Cosaques de la Bourse. 1
- Histoire de la chute de Louis-Philippe. 1

AD. GUÉROULT
- Études de politique et de philosophie religieuse. 1

AMÉDÉE GUILLEMIN
- Les Mondes. Causeries astronomiques. 1

M. GUIZOT
- Trois générations : 1789-1814-1848. 1

LE Cte GUY DE CHARNACÉ
- Études d'économie rurale. 1

F. HALÉVY
- Souvenirs et Portraits. 1
- Derniers souv. et portraits. 1

B. HAURÉAU
- Singularités hist. et littér. 1

LE Cᵗᵉ D'HAUSSONVILLE
- Histoire de la politique extérieure 1830-1848. 2
- Histoire de la réunion de la Lorraine à la France. 4

****
- Robert Emmet. — 2e *édit.* 1
- Souvenirs d'une demoiselle d'honneur de la duchesse de Bourgogne. — 2e *édit.* 1

HENRI HEINE
- De la France. — *Nouv. éd.* 1
- De l'Allemagne. 2
- Lutèce. 1
- Poëmes et Légendes. 1
- Reisebilder, tabl. de voyage. 2

CAMILLE HENRY
- Le Roman d'une femme laide. — 2e *édition*. 1
- Une Nouvelle Madeleine. 1

HOFFMANN
Traduction Champfleury
- Contes posthumes. 1

ROBERT HOUDIN
- Confid. d'un prestidigitat. 2

ARSÈNE HOUSSAYE
- Mademoiselle Mariani. 1

CHARLES HUGO
- Une Famille tragique. 1

UN INCONNU
- Mons. X et Madame ***. 1

WASHINGTON IRVING
- Au bord de la Tamise. 1

ALFRED JACOBS
- L'Océanie nouvelle. 1

PAUL JANET
- La Famille. 1

LOUIS JOURDAN
- Les Fem. dev. l'échafaud. 1

JULES JANIN
- Barnave. — *Nouv. édit.* 1
- Les Contes du chalet. 1
- Contes fantastiques et contes littéraires. 1
- Hist. de la litt. dramat. 6

KARL-DES-MONTS
- Les Légendes des Pyrénées. — 4e *édition*. 1

ALPHONSE KARR
- De Loin et de Près. 1
- En fumant. — 2e *édition*. 1
- Lett. écrites de mon jardin. 1
- Sur la plage. 1

LA BRUYÈRE
- Les Caractères. 2

LAMARTINE
- Les Confidences. 1
- Geneviève, Histoire d'une Servante. 1
- Nouvelles Confidences. 1
- Toussaint Louverture. 1

PRINCE DE LA MOSKOWA
- Souvenirs et Récits. 1

LANFREY
- Les Lettres d'Everard. 1

VICTOR DE LAPRADE
- Poëmes évangéliques. 1
- Psyché. 1
- Les Symphonies. — Idylles héroïques. 1

FERD. DE LASTEYRIE
- Les Travaux de Paris. 1

DE LATENA
- Étude de l'homme. 2

ÉM. DE LATHEULADE
- De la Dignité humaine. 1

ANTOINE DE LATOUR
- L'Espagne relig. et littér. 1
- Études sur l'Espagne. 2
- La Baie de Cadix. 1
- Tolède et les bords du Tage. 1

CH. DE LA VARENNE
- Victor-Emmanuel II et le Piémont. 1

CH. LAVOLLÉE
- La Chine contemporaine. 1

ERNEST LEGOUVÉ
- Lectures à l'Académie. 1

JOHN LEMOINNE
- Études critiques et biographiques. 1
- Nouvelles études critiques et biographiques. 1

CH. LIADIÈRES
- Œuvres dramatiques et Légendes. 1
- Souvenirs historiques et parlementaires. 1

FRANZ LISZT
- Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie. 1

LE ROI LOUIS-PHILIPPE
- Mon Journal. — Événements de 1815. 2

LE VICOMTE DE LUDRE
- Dix années de la cour de Georges II. 1

CHARLES MAGNIN
- Histoire des Marionnettes. 1

FÉLICIEN MALLEFILLE
- Le Collier. 1

HECTOR MALOT
- Les Amours de Jacques. 1
- Les Victimes d'amour. 1
- La vie moderne en Anglet. 1

AUGUSTE MAQUET
- Les Vertes-Feuilles. 1

LE Cᵗᵉ DE MARCELLUS
- Chants populaires de la Grèce moderne. 1

CH. DE MAZADE
- L'Italie moderne. 1
- La Pologne contemporaine. 1

ÉM. DU MERAC
- Placide de Javerny. 1

MERCIER
- Tabl. de Paris. *Nouv. éd.* 1

PROSPER MÉRIMÉE
- Les Deux Héritages. 1
- Épisode de l'Histoire de Russie. 1
- Étud. sur l'Hist. romaine. 1
- Mélanges hist. et littér. 1
- Nouvelles. — 4e *édition*. 1

MÉRY
- Un Crime inconnu. 1
- Monsieur Auguste. 2e *éd.* 1
- Les Nuits espagnoles. 1
- Poésies intimes. 1
- Théâtre de salon. — 2e *édit.* 1
- Urania. 1

ÉDOUARD MEYER
- Contes de la mer Baltique. 1

L'ABBÉ TH. MITRAUD
- De la Nature des Sociétés humaines. 1

CÉLESTE MOGADOR
- Mémoires complets. 4

PAUL DE MOLÈNES
- L'Amant et l'Enfant. 1
- Aventures du temps passé. 1
- Le Bonheur des Maisons. 1
- Caract. et Récits du temps. 1
- Comment. d'un soldat. 1
- La Folie de l'Épée. 1
- Histoires sentim. et milit. 1

CHARLES MONSELET
- L'Argent maudit. 1
- La Franc-Maçonnerie des Femmes. 1
- Les galanteries du XVIIIe siècle. 1

HENRY MURGER
- Les Nuits d'hiver. — Poésies complètes. 1

PAUL DE MUSSET
- Un Maître inconnu. 1

NADAR
- La Robe de Déjanire. 1

LA COMT. NATHALIE
- La Villa Galietta. 1

CHARLES NISARD vol.
- Mémoires et correspondances hist. et littér. inédits, 1726 à 1816. 1

D. NISARD
- Études de critique littér. 1
- Études d'histoire et littér. 1
- Étud. sur la Renaissance. 1
- Souvenirs de voyages. 1

LE VICOMTE DE NOÉ
- Les Bachi-Bouzoucks et les chasseurs d'Afrique. 1

TH. PAVIE
- Récits de terre et de mer. 1
- Scènes et Récits des pays d'outre-mer. 1

L. DE PESQUIDOUX
- L'École anglaise (1672-1851). 1
- Voyage artist. en France. 1

A. PEYRAT
- Études hist. et religieuses. 1
- Histoire et Religion. 1

LAURENT PICHAT
- Cartes sur table. — Nouv. 1
- La Sibylle. 1

AMÉDÉE PICHOT
- Sir Charles Bell. 1

GUSTAVE PLANCHE
- Études littéraires. 1
- Études sur l'école franç. 2
- Études sur les arts. 1

ÉDOUARD PLOUVIER
- La Belle aux cheveux bleus. — 2e *édition*. 1

F. PONSARD
- Études antiques. 1
- Théâtre complet. — 3e *édit.* 1

A. DE PONTMARTIN
- Causeries littéraires. 1
- Nouvelles Causeries littér. 1
- Dern. Causeries littér. 1
- Causeries du samedi. 1
- Nouv. Causeries du samedi. 1
- Dern. Causeries du samedi. 1
- Le Fond de la coupe. 1
- Les Jeudis de madame Charbonneau. 1
- Les Semaines littéraires. 1
- Nouv. semaines littéraires. 1

EUGÈNE POUJADE
- Le Liban et la Syrie. 1

VICTOR POUPIN
- Un Mariage entre mille. 1

PRÉVOST-PARADOL
- Élisabeth et Henri IV. 1
- Essais de politique et de littérature. (2e série.). 1
- Quelques pages d'Histoire contemporaine. — Lettres politiques. 1

F. PUAUX
- Hist. de la Réform. franç. 6

LOUIS RATISBONNE
- L'Enfer du Dante. 2
- Le Paradis du Dante. 2
- Le Purgatoire du Dante. 2
- Impressions littéraires. 1
- Morts et Vivants. 1

PAUL DE RÉMUSAT
- Les Sciences naturelles. 1

LOUIS REYBAUD
- La Comtesse de Mauléon. 1
- Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale. 1
- Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques. 1
- Nouvelles. 1
- Romans. 1
- Scènes de la vie moderne. 1
- La Vie à rebours. 1
- La Vie de corsaire. 1
- La Vie de l'employé. 1

CHARLES REYNAUD
- Œuvres inédites. 1

HENRI RIVIÈRE
- La Main coupée. 1

AMÉDÉE ROLLAND
- Les Fils de Tantale. 1
- La Foire aux mariages. 1

VICTORINE ROSTAND
- Au bord de la Saône. 1

JEAN ROUSSEAU
- Les coups d'épée dans l'eau. 1
- Paris dansant. — 2e *édit.* 1

C. A. SAINTE-BEUVE
- Nouveaux lundis. 2

St-RENÉ TAILLANDIER
- Allemagne et Russie. 1
- La Comtesse d'Albany. 1
- Hist. et Philos. religieuse. 1
- Lettres inéd. de Sismondi. 1
- Littérature étrangère. — Écriv. et poëtes mod. 1

GEORGE SAND vol.
- André.
- Antonia.
- Constance Verrier.
- Elle et Lui.
- La Famille de Germandre.
- François le Champi.
- Indiana.
- Jean de la Roche.
- Lettres d'un voyageur.
- Mademoiselle la Quintinie.
- Les Maîtres Mosaïstes.
- La Mare au Diable.
- Le Marquis de Villemer.
- Mauprat.
- Mont-Revêche.
- Nouvelles.
- La Petite Fadette.
- Teverino.
- Valentine.
- Valvèdre.
- La Ville noire.

MAURICE SAND
- Six mille lieues à toute vapeur.

JULES SANDEAU
- Un Début dans la magistrature.
- La Maison de Penarvan.

FRANCISQUE SARCEY
- Le Mot et la chose.

EDMOND SCHERER
- Études critiques sur la littérature contemporaine.

FERNAND SCHICKLER
- En Orient.

EUGÈNE SCRIBE
- Historiettes et Proverbes.
- Nouvelles.

WILLIAM N. SENIOR
- La Turquie contemporaine.

DE STENDHAL
- De l'Amour. — *Seule édition complète.*
- La Chartreuse de Parme.
- Chroniques italiennes.
- Correspondance inédite.
- Histoire de la peinture en Italie.
- Mém. d'un touriste. vol.
- Nouvelles inédites.
- Promenades dans Rome.
- Racine et Shakspeare.
- Romans et Nouvelles.
- Rome, Naples et Florence.
- Le Rouge et le Noir.
- Vie de Rossini.
- Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase.

DANIEL STERN
- Florence et Turin.

MATHILDE STEV...
- Le Oui et le Non des femmes.

EDMOND TEXIER
- Contes et Voyages.
- Critiques et Récits littér.

CH. THIERRY-MIEG
- Six semaines en Afrique.

ÉMILE THOMAS
- Hist. des ateliers nationaux.

TIRSO DE MOLINA
- Théâtre. — Traduit par Alphonse Royer.

MARIO UCHARD
- Le mariage de Gertrude Raymon. — 2e *édition*.

E. DE VALBEZEN
- La Malle de l'Inde.
- Récits d'hier et d'aujourd'hui.

AUGUSTE VACQUERIE
- Profils et Grimaces.

OSCAR DE VALLÉE
- Les Manieurs d'argent.

MAX VALREY
- Ces Pauvres Femmes !
- Les Victimes du mariage.

THÉODORE VERNES
- Naples et les Napolitains.

ALFRED DE VIGNY
- Cinq-Mars.

SAMUEL VINCENT
- Méditations religieuses.
- Protestantisme en France.

LÉON VINGTAIN
- De la Liberté de la presse.
- Vie publique de Royer-Collard.

L. VITET
- Essais historiques et litt.
- La Ligue. Scènes histor.

RICHARD WAGNER
- 4 poëmes d'opéras allem.

FRANCIS WEY
- Christian (roman inédit).

E. YEMENIZ
- La Grèce moderne. — Héros et Poëtes.

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.

Digitized by Google